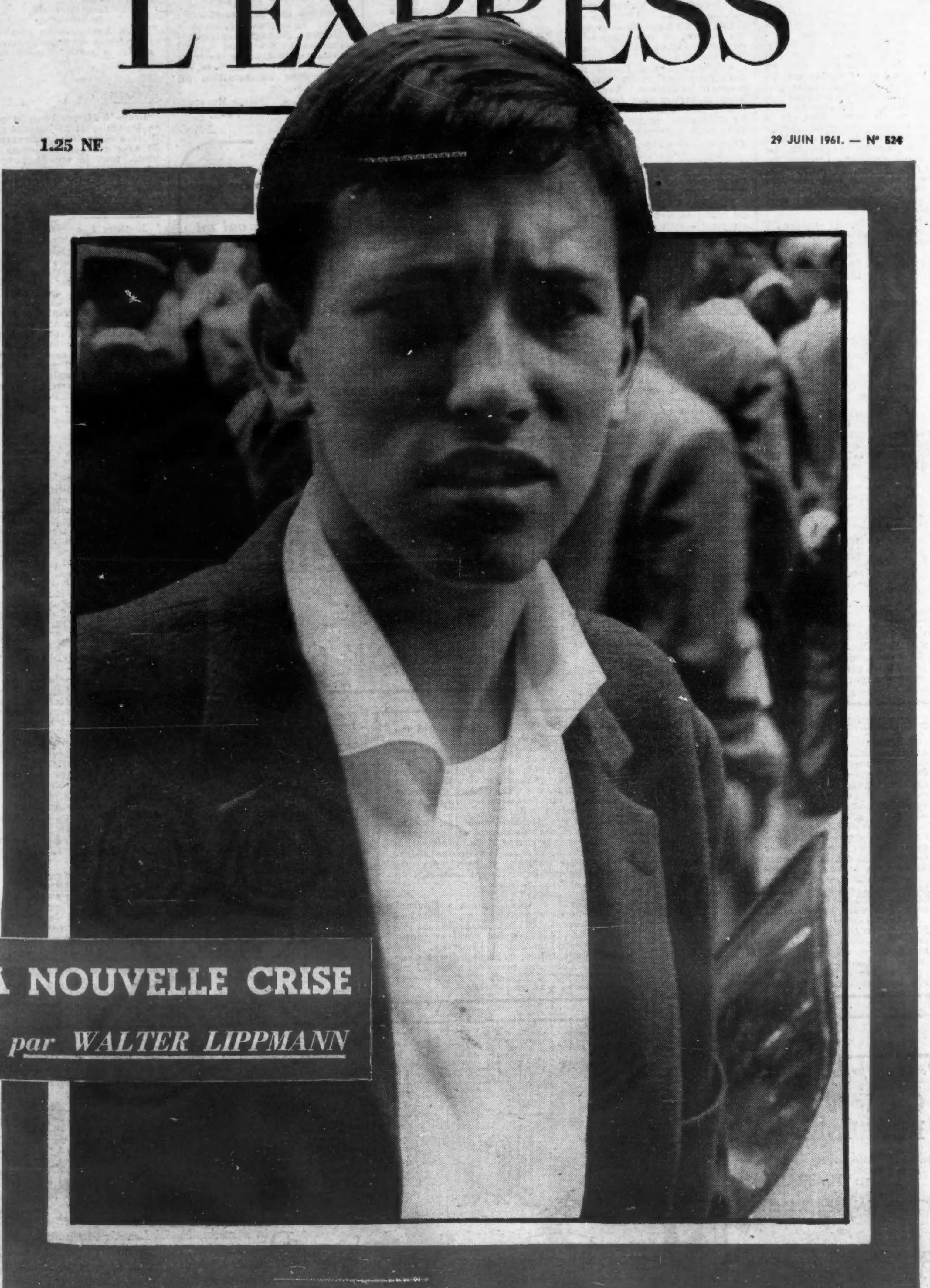
LES BRETELLES DU GENERAL

L'EXPRESS

1.25 NF

29 JUIN 1961. — N° 524



LA NOUVELLE CRISE

par WALTER LIPPMANN

(J. Marquis)

UN CANDIDAT BACHELIER

« Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qui soit possible. »

(Voltaire - « Candide ».)

LA FIN DE LA GUERRE D'ALGERIE

M. Mendès France termine son article en disant : « Pourquoi tarder encore ? Pour quoi, pour quel but des jeunes Français doivent-ils encore se faire tuer en Algérie — alors que tout le monde connaît l'issue du conflit ? »

Pourquoi ? Tout simplement parce qu'aux yeux de l'opinion rien ne justifierait une pressante et menaçante dictature. Cela serait miser gros en risquant de tout perdre. Car, en fait, la guerre d'Algérie est depuis assez longtemps réglée, l'issue du conflit assurément résolue. Mais les événements servent de prétexte. Prétexte à instituer en France un régime aux lois rudes, tout entières dirigées contre la Gauche. Le paravent est bon, l'excuse facile : la guerre. Ce serait ridicule si ce n'était tragique. Plus la guerre dure, plus de Gaulle prend de pouvoirs et cela sans risques dangereux.

« Pourquoi tarder encore ? » La réponse est simple : pour avoir un fascisme plus parfait, une autorité suprême encore plus efficace.

BLAISE VAIREAI
Paris

TROIS ANS APRES

Tant de gens parmi nous avaient mis leur espérance et leur confiance en le général de Gaulle en mai 1958 (plus de trois ans déjà !).

Grande est leur déception !

Jamais, en aucun temps, la paix civile ne fut en France pareillement troublée, et par qui ? non par ceux-là qui, voilà trois ans, se refusèrent à de Gaulle, mais par ceux-là qui le portèrent au pouvoir.

N'ayant pas voulu rechercher l'appui du peuple, des travailleurs, des patriotes, il est seul, et faible, sans aucune autorité. Personne ne lui obéit.

Pendant ce temps, la paix, objectif n° 1 de de Gaulle en 1958, s'éloigne.

GASTON CHAUMERON
Saint-Cyr-l'Ecole

DEMISSION

Je me désintéresse de plus en plus de tout. Non seulement de « L'Express », mais de tout et de tous. De Gaulle en est une des causes : tant qu'il sera au pouvoir, la gauche sera impuissante, et d'autre part il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui ni de la France.

J.-B. MALGOR.
Paris.

HELAS !

Si l'on me demandait qui, à mon sens, a raison en politique, je répondrais « Servan-Schreiber, hélas ! »

Car, ce n'est pas de vous donner raison qui me coûte, c'est de vous donner raison contre de Gaulle.

« L'Express » a raison : il nous maintient en état de permanente vigilance. Vous ne nous promettez pas des lendemains plus mélodieux que ceux de de Gaulle, mais au moins vous nous y préparez.

DR CHRISTIAN BOURDE,
Marseille.

EXCELLENT

Plus que jamais, « L'Express » est un « empêcheur de dormir en rond » et c'est une raison, pour moi, de le trouver excellent.

JACQUES DELSARTE
Landrecies
(Nord)

LE PROCHAIN MEILLEUR

Ce sont les grandes victoires populaires qui font les meilleurs numéros de « L'Express ». Son prochain meilleur numéro sera celui qui, après tant d'années de luttes et de souffrances, annoncera à tous « la Paix en Algérie ».

RAPHAEL SÉMO
Montrevil
(Seine)

NON SANS NOBLESSE

André Bernand, déserteur, puis objecteur, a été jugé récemment à Bordeaux. Je suis étonnée de ne trouver dans votre journal aucun écho sur ce jugement. Pourtant, « L'Express » est largement ouvert aux jeunes. Le problème de la guerre d'Algérie est toujours brûlant. Lorsqu'un jeune arrive à le résoudre, à sa manière, et non sans noblesse, un journal comme le vôtre devrait lui faire écho.

Mlle JOBEY
Jacob,
par Chambéry.

RADIOGRAPHIE

Le fait, l'événement sont radiographiés dans « L'Express », alors que le quotidien ne peut donner qu'une « scopie » assez floue.

Est-ce la plaque que vous avez sensibilisée à l'extrême, ou le temps de pose enfin exactement trouvé ?

Georges NICOLAS
Lyon (2e).

LE DEVOIR D'UN MEDECIN

Mon mari est médecin aspirant (du contingent). Durant onze mois, il a fait son travail de médecin en Algérie. Il a soigné avec dévouement les Européens comme les musulmans, les soldats comme les fellagha. Il a continué à le faire au cours des journées d'avril au sein de son bataillon. Or, actuellement, il se retrouve interné à la prison de Fresnes dans une cellule de droit commun à proximité d'ailleurs de 80 officiers aux états de service prestigieux.

J'estime que mon mari avait le droit de ne pas approuver la politique gouvernementale si telles étaient ses idées, mais il n'avait pas le droit de cesser de faire son devoir de médecin, serait-ce dans un bataillon dit « rebelle ».

Mme MUJICA
Paris.

LES CINQ 3 CV

Le dépouillement des réponses à notre jeu-concours *(le numéro de « L'Express » du 8 juin était-il le meilleur à ce jour, oui ou non ?)* est maintenant terminé. Nous publierons la semaine prochaine les lettres des cinq gagnants qui recevront, chacun, une 3 CV Citroën. Les milliers de lettres que nous avalues ce concours constituent un témoignage exceptionnel de l'attachement des lectrices et des lecteurs de « L'Express » à leur journal ; elles nous ont, en outre, fourni de précieux renseignements sur leurs préoccupations, leurs désirs et leurs besoins. Vous lirez la semaine prochaine :

LES LECTEURS DE L'EXPRESS

par

FRANÇOISE GIROUD

Dans le corps de l'article, vous précisez que « l'ensemble des effectifs effectue une rotation en Algérie : chaque compagnie est en service en Algérie en moyenne cinq mois par an ».

Les Compagnies Républicaines de Sécurité effectuent des séjours de trois mois au maximum en Algérie, quand elles y sont envoyées.

JEAN COUSTEIX,
Président de l'Union Nationale du personnel en retraite de la gendarmerie et de la garde républicaine.

LES PAYSANS

Bravo à Michel Bosquet pour sa franchise et sa lucidité ; lui il les a compris « les Paysans ». Et avec un peu de bonne volonté, tout le monde pourrait les comprendre.

FRANCE HAMON
Côtes-du-Nord.

LE TROISIEME

Je tiens à vous dire le plaisir que j'ai eu à lire les articles documentés que Michel Bosquet a fait sur ce qu'on convient d'appeler le problème breton. Quel progrès sur vos précédents articles qui n'étaient guère sorti des ornières journalistiques où tombe si facilement la presse quand elle parle des Bretons. Faut-il souhaiter qu'une autre occasion amène vos collaborateurs à se déplacer une troisième fois et à faire toute lumière sur ce malaise ?

OLIVIER LOYER,
Paris-5e.

[*Voir pp. 8 et 9 l'article de Claude Krief.*]

LA CORRIDA ROUGE

La corrida n'est colorée d'aucune nuance politique. La corrida est rouge, mais rouge du sang de malheureuses bêtes prisonnières et martyrisées. La corrida n'est ni fasciste, ni communiste. Elle est inhumaine.

Entre la torture des bêtes et celle des hommes, il n'y a qu'un pas.

Ce n'est pas à l'école de la corrida que les jeunes générations deviendront meilleures.

S. ARGELLIEZ
Birmingham.

UN INTERET HUMAIN CAPITAL

Les gens qui estiment que les articles de Jean Cau sur la tauromachie sont destinés à une « clientèle de non-civilisés », « aux peuplades arriérées, crasseuses et superstitieuses », savent-ils de quoi ils parlent ?

Lesdits articles sont d'un intérêt humain capital, tant pour le lecteur initié que pour le profane... Quant aux aficionados véritables, quel que soit leur âge, ils ne peuvent que tirer profit de ces chroniques lucides et passionnées tout à la fois.

Daniel SCHMITT
Cannes.

COMMUNIQUE

● L'Association d'Entraide Sociale Nord-Africaine organise, cette année encore, un camp de vacances pour enfants nord-africains. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jean de Montaignac, 33, cours Sablon, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). C.C.P. 118-114 Clermont-Ferrand.

● Le Syndicat des architectes de la Seine s'est ému de ce qu'un grand nombre de journaux quotidiens ou hebdomadaires ont cru pouvoir mettre en cause la responsabilité des architectes dans la triste catastrophe de Clamart.

Le Syndicat des Architectes de la Seine proteste avec énergie contre cette façon de présenter les faits. Il proteste particulièrement en ce qui concerne Clamart.

L'enquête n'est pas encore terminée et le S.A.S. ne saurait préjuger les responsabilités, mais il apparaît déjà qu'aucun des immeubles sinistrés n'a été construit *sous la surveillance et le contrôle d'un architecte.*

Cette absence est d'autant plus regrettable que les architectes sont tous très sensibilisés au problème de la stabilité des sols, qui engage leur responsabilité.

Le Syndicat des Architectes de la Seine peut affirmer que la présence d'un architecte pendant toute la période de conception et de construction d'un quelconque des immeubles sinistrés aurait permis d'assurer un maximum de précautions, qui peut-être aurait évité une partie de la catastrophe.

Le Syndicat des Architectes de la Seine ne saurait, en tout état de cause, accepter sans protestations que la presse et l'administration mettent en cause, chaque fois qu'une opération immobilière publique ou privée présente des défauts, les architectes avant tout, et, trop souvent, les architectes seuls.

● Demandez à « Après-demain » (journal mensuel d'éducation politique non distribué dans les kiosques), 27, rue Jean-Dolent, Paris (14e), C.C.P. 7.715-57, les numéros contenant les articles de Julien Cheverny, René Dumont, Claude Julien, Laurent Schwartz sur le thème : « Comment préparer notre démocratie de demain ? ». (Joindre 2 NF, ou le prix de l'abonnement d'un an : 6 NF.)

C.R.S. ET GENDARMES

Je tiens à relever quelques erreurs dans votre article sur les Compagnies Républicaines de Sécurité.

J'ignore s'il est exact qu'un préfet a dit récemment en plaisantant : « La Ve République a deux piliers : de Gaulle et les C.R.S. » Je pense que si cette boutade est exacte, elle n'a cependant pas été réfléchie. Je poserai simplement la question : quelle est la force qui a maintenu, au prix de son sang, l'ordre républicain le 24 janvier 1960 à Alger et qui est restée fidèle, sans la moindre défection, à ce même ordre lors de l'insurrection du 21 avril 1961 ? C'est bien la gendarmerie qui, dans les deux cas, est demeurée loyale aux institutions républicaines et s'est maintenue dans la voie de la légalité.

CORRIDA ET PECHE A LA LIGNE

Avec quelques amis, qui partagent avec moi le plaisir de lire les extraits du livre de Jean Cau — et qui me subtilisent « L'Express » depuis trois semaines avant même que j'aie eu le temps d'en prendre connais-

(*Suite du courrier en page* 4.)

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

AIF. 21.334/4

La plus fraîche des lavandes anglaises
ATKINSONS
English Lavender

Dès le matin, *English Lavender Atkinsons*, extraite des plus fines lavandes récoltées dans le Comté de Hertford, vous apporte sa fraîcheur relaxante. Au long de la journée et le soir avant de sortir, l'odeur fraîche, riche mais discrète, de *l'English Lavender Atkinsons* vous procure une sensation personnelle de bien-être raffiné qui contribue à votre succès.

Offrez-la, essayez-la dès aujourd'hui !

VOUS N'AVEZ PLUS QUE 8 JOURS POUR

profiter de l'offre que nous sommes en mesure de faire, en témoignage de reconnaissance, à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express » ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami : soit un volume dans la fameuse collection « Bibliothèque de la Pléiade », soit un volume dans la collection « Pictura » des livres d'Art Pierre Tisné.

A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Un volume à choisir dans le catalogue (envoyé sur demande) de la célèbre « Bibliothèque de la Pléiade ». Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans une présentation luxueuse et agréable à consulter.

ÉDITIONS PIERRE TISNÉ

« De Van Eyck à Brueghel », « La peinture hollandaise », « La peinture en Belgique », « L'école anglaise », « La peinture italienne », etc.

Textes des plus grands spécialistes d'art. 60 planches en couleurs. Reliure pleine toile.

bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....

☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi) ....

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

Courrier

(*Suite de la page 2.*)

sance — je découvre avec stupeur que trop de gens qui n'ont jamais connu la corrida que par ouï-dire prétendent avoir une opinion sur la tauromachie.

Et si encore cette opinion témoignait d'un minimum d'originalité ! Mais non. On en revient toujours aux mêmes poncifs, dont les ânons font leur herbe tendre : la corrida, défoulement plus ou moins hystérique de peuplades arriérées, crasseuses et superstitieuses.

Si nous parlions un peu de l'horrible - bestialité - de - l'affreux - pêcheur - à - la - ligne - qui - torture - l'innocent - goujon ? Avec un élément qui aggrave son cas : le goujon ne possède pas pour se défendre une redoutable paire de cornes. Allons, soyons sérieux.

Bien entendu, on peut ne pas aimer la corrida, comme on peut ne pas aimer l'aquarelle ou le dernier film de n'importe qui. Mais, de grâce, quel rapport avec les civilisés et les non-civilisés ? Laissez-les donc tranquilles !

S. Cathala
Paris.

CONTRE LE ROCK'N ROLL

Intéressant, votre entretien avec L. Morisse et D. Filipacchi sur le rock'n roll. Intéressant surtout par ce qu'il nous révèle sur l'état d'esprit des interviewés...

Encouragé par L. Morisse, D. Filipacchi a créé à Europe n° 1 une émission destinée aux « teen-agers », réplique fidèle de celles qui encombrent les ondes américaines.

D. Filipacchi nous révèle que la France fut le dernier pays à être contaminé, mais c'est lui-même qui est la cause de cette contamination...

D. Filipacchi ne se contente pas de jouer les apprentis sorciers, il s'insurge hypocritement, joue les défenseurs du bon goût et de la vertu en stigmatisant le comportement de ces jeunes voyous qu'il qualifie de contre-manifestants n'aimant pas le rock'n roll.

Le résultat le plus substantiel de ces entreprises est de transformer nos adolescents en désaxés et, n'en déplaise à Lucien Morisse, en futurs fascistes, parce que leur brutalité se trouve encouragée, qu'ils sacrifient de plus en plus aux mythes collectifs, que leur individualité est étouffée, qu'ils dépendent entièrement du groupe, que leur révolte envers la société et les valeurs les plus sacrées se trouve approuvée par une autorité qui couvre leurs agissements et les pose comme légitimes. Le jeune se trouve ainsi ravalé au niveau de la bête. Ce qui peut être légitime révolte contre un ordre social sclérosé devient mauvais esprit et négation de toute règle.

Jacques Abeillé
Michel Cristallin
Résidence Universitaire
Antony.

POUR ETRE HONNETE

Avez-vous songé que pour répondre à la question de votre récent concours, en toute honnêteté, il faudrait lire en huit jours les 521 numéros de « L'Express » (à 40 pages de moyenne), soit 20.840 pages, pour pouvoir juger si le 521e est bien le meilleur ?

Si on consacre 24 heures sur 24 à lire le journal, au bout de huit jours ça ne fera que 192 heures... et pour lire les huit ans d'« Express », il en faut 1.172 h. 15 (en consacrant une moyenne de 2 h. 15 par numéro).

Conclusion : je vous demanderais plus de 1.000 heures de délai. Mais il serait plus raisonnable d'abandonner l'idée de faire ce concours, car je risquerais, si je prends tout ce temps pour lire, de perdre mon emploi... et une moyenne de 400 fr. de l'heure... soit 468.800 francs !

Malgré ma mémoire défaillante, je continuerai à lire le journal chaque semaine.

Laure Forestier,
Paris.

JE ROUGIS

Je voudrais ici vous exprimer ma reconnaissance pour une chose que je n'arrive pas à considérer comme due, c'est-à-dire le livre de la Pléiade qui accompagnait les premiers numéros de votre hebdomadaire, auquel j'ai fini par m'abonner. Je rougis presque d'avoir attendu votre offre pour le faire, alors que j'aurais pu le faire cent fois depuis des années que j'achète « L'Express » au numéro. Merci également pour la poursuite inlassable de votre combat.

Jacques Roggero
professeur agrégé
Versailles.

LETTRE DU PORTUGAL

Nous sommes, vous le savez, en pleine crise coloniale. C'est le début de la fin ? On l'espère bien. Le Portugal est un pays pauvre et ses faibles ressources humaines et économiques ne suffiront pas pour maintenir une guerre si loin dans un territoire si vaste (quatorze fois le Portugal métropolitain). Ça sûrement. Notre problème, pour le moment, se pose sur la durée de cette guerre. La mobilisation se fait déjà sentir, particulièrement aux hôpitaux où les médecins manquent déjà, et même un peu partout. Les gens, la plupart des gens au moins, se laissent faire comme ils ont fait pendant trente-cinq ans. Des jeunes, venant de terminer leur période de service militaire obligatoire, sont appelés pour deux ans de plus et voient leurs cours interrompus ou le début de leur carrière renvoyé à deux ans plus tard.

Ainsi, une guerre sans fin, comme celle d'Algérie, est en train de s'établir, sans que le pays colonialiste ait le pouvoir militaire de la France, beaucoup plus loin de la métropole que la France l'était de l'Algérie.

Les champions de la démocratie et du civisme, cependant, continuent à supporter un vieux dictateur, sorti comme par magie du moyen âge en tout ce qui concerne ses opinions, ses habitudes et ses connaissances. Ce sont de lui ces paroles, dans une interview au « New York Times » : « *Il y a en Angola des milliers de nègres en situation de pouvoir abandonner la vie tribale, mais ils ne le font pas, ils ne deviennent pas « assimilables » parce que leur vie actuelle leur offre beaucoup plus de bénéfices.* »

Quand on sait que être « assimilé », pour les indigènes, c'est la seule possibilité (et encore pas toujours) de ne pas se soumettre à une exploitation indigne sous la formule du « travail contracté », de faire instruire ses enfants (l'école primaire, bien entendu, c'est déjà beaucoup) et de profiter de tous les autres bénéfices qui apparaissent comme énormes aux non-assimilés, abrutis, exploités, vendus et, en un mot, sagement « animalisés », quand on pense à tout ça, on voit comme le docteur Salazar doit avoir raison...

Ce sont peut-être ces gens heureux qui maintenant se révoltent. C'est contre ces gens heureux que le docteur Salazar a pris le portefeuille de la Défense et déclenché cette guerre affreuse. C'est contre ces gens heureux que l'on mobilise l'opinion publique portugaise à travers une campagne d'appels au patriotisme et pour laquelle être patriote, c'est vénérer la politique du gouvernement.

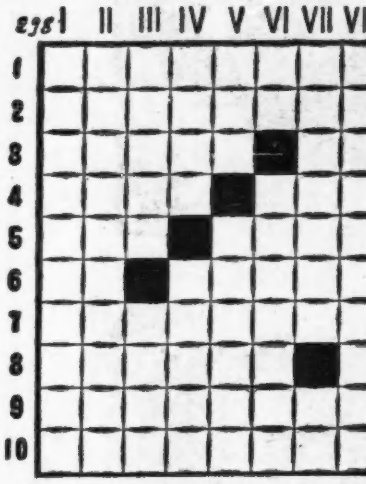
Ces gens sont appelés dans nos journaux des « étrangers », mais chaque fois qu'on arrive à les prendre, ce sont toujours des nègres d'Angola. Mais la machine de propagande n'hésite pas. Ils sont des nègres d'Angola, bien sûr, mais ou bien au service des communistes noirs comme N'Krumah ou Sekou Touré, ou au service d'adversaires ténébreux, dont les autorités portugaises connaissent déjà depuis longtemps l'influence politique antiportugaise, ou bien, alors, ils sont au service d'une de ces « cliques », mais sans le savoir, parce qu'ils ont été drogués avant d'être envoyés à la lutte...

C'est ce panorama qui nous entoure, c'est le panorama qui (ne souriez pas) influence pourtant un très bon nombre de personnes de la petite et moyenne bourgeoisie, abruties et ignorantes comme tout le monde l'est à la fin de trente-cinq ans de fascisme.

L'opposition continue sa vie presque inexistante, sans organisation, ayant devant soi la menace chaque fois plus éminente de la répression violente à propos de la moindre action. Le parti communiste s'organise après une longue phase de détournement des réalités politiques. On donne des mots d'ordre de désertion sans offrir la possibilité réelle de le faire. On se sent chaque fois plus « une unité révoltée », peut-être à côté des centaines d'unités semblables que la peur ne nous permet pas de connaître. On attend. On compte maintenant sur un facteur qui ne peut pas pardonner à Salazar, c'est l'évolution historique de l'Afrique. C'est la nouvelle donnée du problème politique portugais et ce sera elle (quand ?) qui, sûrement, va provoquer le déclenchement du mouvement démocratique au Portugal. On se prépare et on attend.

Un étudiant de Lisbonne.

Mots croisés n° 298



Horizontalement. — 1. Ce qu'elles deviennent, si elles disent yes. — 2. Gratifiée d'un savon. — 3. Ne restas pas l'index immobile. Dans Venise, mais pas dans Trieste. — 4. Accompagne une explication latine. Précède, sans délicatesse, un nom. — 5. Portait les espoirs de Scarlett. Marche. — 6. Coûte plus cher qu'un simple trajet. Ses trois cordes servaient au ménestrel. — 7. Permet, avec du bois de Panama, de faire de la mousse comparable à celle du savon. — 8. Se trouver. — 9. Ne filèrent pas telle la flèche. — 10. Réforme.

Verticalement. — I. C'est se livrer à une opération qui, pratiquée sur certains fonds personnels, permet d'amortir de façon fort opportune. — II. L'un va de Paris au-delà de Haïfa. — III. Sépare deux cannelures. Gagne, à certains jeux. — IV. Va dans la ville, sans liberté de parcours. Sur son hippogriffe, inspira Ingres et Delacroix. — V. A l'ordonnance. Plus qu'estimé. — VI Désigne une grande école et, en épelant, est portée par ses élèves. Divinités plutôt infernales, honorées à Samothrace et ailleurs. — VII. Habitant de la ville aux vases. Conventionnellement, le haut et le bas. — VIII. Plus chargée qu'elle ne le voudrait.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	G	A	G	A	R	I	N	E
2	A	L	E	V	I	N	E	R
3	R	I	R	E	■	O	N	M
4	G	E	A	N	T	■	N	E
5	A	N	N	■	A	F	I	N
6	R	A	T	I	E	R	■	G
7	I	T	■	O	L	I	V	A
8	S	I	O	N	■	P	E	R
9	M	O	R	I	B	O	N	D
10	E	N	T	E	E	N	T	E

Solution du N° 297

LA MORT D'ALBERT BAYET

Le Président de la Fédération de la Presse française, M. Albert Bayet, est mort cette semaine, à 80 ans. Normalien, agrégé, puis docteur ès lettres, il occupa une chaire de sociologie à la Sorbonne et poursuivit parallèlement sa carrière de journaliste à « L'Homme libre », à « L'Ere nouvelle », à « L'Œuvre », à « La Lumière ». Pendant l'occupation, il présida la Fédération de la presse clandestine, ce qui lui valut, à la Libération, d'être nommé à la tête de la Fédération de la Presse française. Il militait depuis sa jeunesse dans toutes les organisations laïques.

Partisan acharné de « l'Algérie française », il déposa comme témoin à décharge au procès des Barricades.

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada ..	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

(Autres tarifs sur demande.)

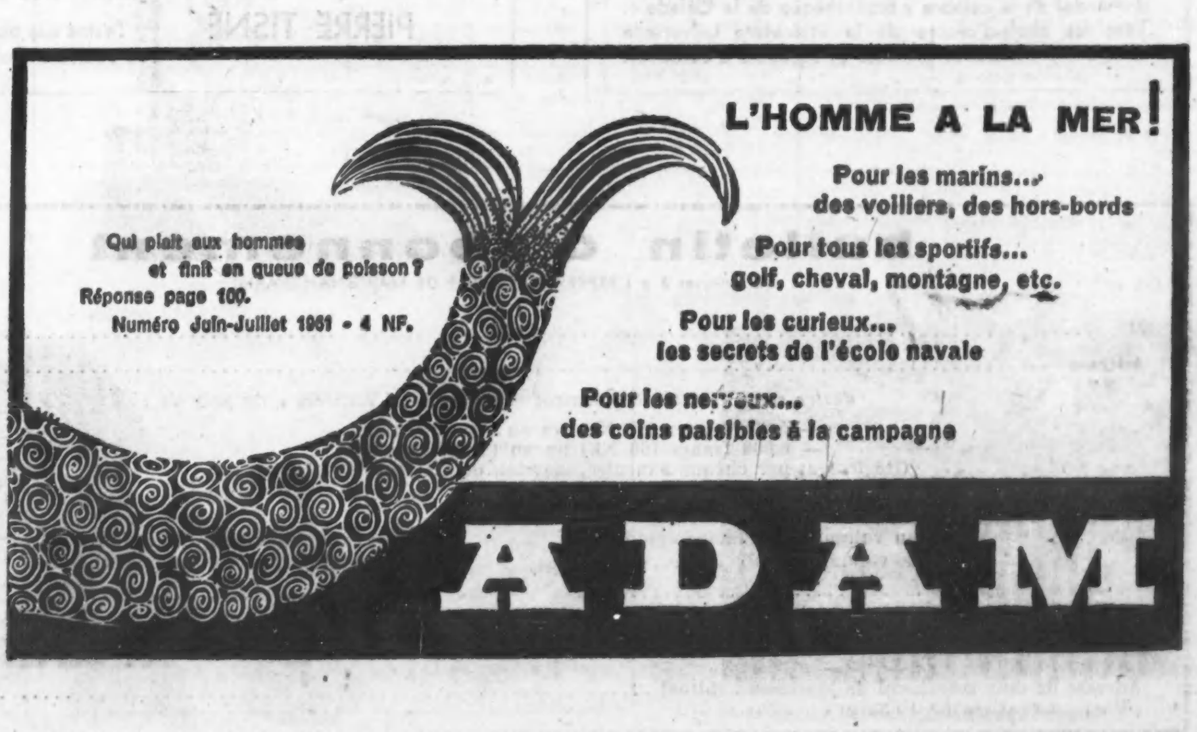
L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général :
J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Vous n'avez rien à déclarer ?

— Non ? cependant... voilà une remarquable valise ultra-légère pour avion Made in England. Ouvrez-la S.V.P. Que vois-je : un superbe complet CHESTER BARRIE Made in England aussi, et ce confortable « big-bag » en cuir que contient-il ? un magnifique pardessus et un veston sport RODEX, encore Made in England ; et dans cette extraordinaire valise extensible « REVELATION » toujours Made in England, un complet ROYAL AWARD fabriqué aux Etats-Unis, un veston fantaisie D'AVENZA importé d'Italie et enfin ces pull-overs cashmere BALLANTYNE, bien britanniques. Que voilà une belle amende en perspective...

— Détrompez-vous, tous ces vêtements de choix et ces beaux bagages, je les ai trouvés à OLD ENGLAND, 12, boulevard des Capucines, à Paris qui, depuis 80 ans, a établi son grand renom par ses spécialités exclusives de qualité, vous le connaissez certainement ?

— Bien sûr, Monsieur, qui ne connaît OLD ENGLAND, mais j'ignorais qu'il y eût un rayon de bagages aussi merveilleusement achalandé pour l'auto, l'avion, le train, le bateau. Excuses pour le dérangement et félicitations pour « contenant et contenu ». C'est l'équipement d'un vrai gentleman.



29 JUIN 1961

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 524

Cette semaine :

LES BRETELLES D'ACIER

Georges Vedel, spécialiste des problèmes constitutionnels, raconte l'histoire de l'homme qui n'était pas satisfait de ses bretelles de caoutchouc. C'est l'histoire de la Ve République. Quelles sont les raisons profondes de la faiblesse fondamentale d'un Etat qui se voulait « fort » ? (pp. 6, 7, 8).

LES C.R.S. A MORLAIX.

C'EST UNE RÉVOLUTION !

Le mouvement paysan qui, en moins de trois semaines, a balayé la fiction de « l'immobilisme », du « conservatisme » agricole est la conséquence d'une longue évolution souterraine. Aujourd'hui les nouveaux dirigeants du monde paysan expliquent au grand jour la portée de leur révolution (pp. 8, 9, 10).

LES TRACTEURS DANS LES RUES DE GRENOBLE.

LA GRANDE PAGAIE

Les jeunes candidats au baccalauréat — ils étaient plus de 200.000 — ont pris contact avec « l'Etat ». A tous points de vue le choc fut rude et il laissera des traces profondes, comme candidats et professeurs l'ont expliqué à Anne Guérin (pp. 11, 12).

DEVANT L'OFFICE DU BAC.

LIPPMANN

Trois nouvelles épreuves attendent le monde. Le grand journaliste américain Walter Lippmann prévoit les conditions dans lesquelles va se dérouler la nouvelle crise internationale (pp. 16, 17).

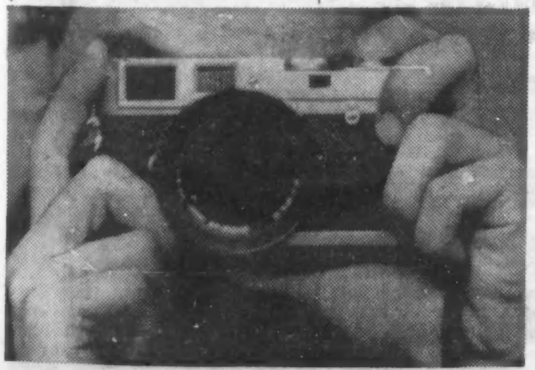
CARTIER-BRESSON

Faire des photographies, pour Henri Cartier-Bresson, c'est un art véritable, mais un art de l'instantané et du « jamais plus ». « C'est pour cela que je suis très nerveux », dit Cartier-Bresson à Yvonne Baby, qui a réussi à faire parler cet homme tout regard (pp. 34-35).

JEU

Nos critiques littéraires ont préparé pour vous une liste commentée de 50 ouvrages à lire en vacances (voir pp. 30, 31, 32). Mais si vous préférez n'en emporter qu'un seul, le dernier livre de poèmes de Raymond Queneau en remplace cent mille milliards. C'est aussi un jeu (p. 33).

RAYMOND QUENEAU.



« L'ŒIL » DE CARTIER-BRESSON.

CINÉMA

Une seule femme, dans le monde, réalise en ce moment un film de long métrage : c'est Agnès Varda. Son sujet : le rapport de la coquetterie et de l'angoisse. Michèle Manceaux lui a demandé : « Est-ce dur de diriger des hommes ? » (pp. 36-37.)

AGNÈS VARDA.

LES BRETELLES D'ACIER

par GEORGES VEDEL

Professeur à la Faculté de Droit de Paris

● ***Georges Vedel, professeur de droit constitutionnel, explique ce qui fait la force — ou la faiblesse — d'un État.***

ENFIN, voici le Tour de France ! Les bons citoyens se réjouissent. Grâce au Tour, entre une fusillade et une explosion, entre l'invasion d'une préfecture et la relaxe de ses auteurs, entre une grève et un concert de casseroles, on pourra lire de réconfortantes nouvelles sur le maillot jaune. Et, pour peu que les fellagha, les messalistes, l'O.A.S., les Français d'Algérie, les Algériens de France, les paysans, les fonctionnaires, les ouvriers, les étudiants, les députés, les terroristes, les contre-terroristes, les contre-contre-terroristes s'intéressent aux étapes de montagne, les sous-préfets pourront s'asseoir dans leurs fauteuils, les ministres monter dans leurs automobiles, et Bidasse obéir à son capitaine sans recourir au transistor ni au Dalloz.

Cette ironie est bien facile. A qui la faute ? Voici trois ans à peine, on se flattait de résoudre tous les problèmes par la seule vertu de l'Etat fort. A l'Etat fort, rien ne devait résister : ni la guerre d'Algérie, ni le département d'Etat, ni le Kremlin, ni le prix du bifteck. L'Etat fort, c'était à la fois Superman, Tintin et saint Michel terrassant le démon.

On est loin du compte. La guerre d'Algérie dure, le bifteck monte, les diverses catégories sociales s'agitent. Deux fois déjà, l'émeute ou la rébellion militaire ont failli l'emporter. Et l'on parle des possibilités d'un prochain putsch comme en d'autres temps des chances de la pluie et du soleil. A part ce pauvre Parlement, tout le monde peut se vanter d'avoir fait la nique à l'Etat fort : les acquittés du procès des barricades et les réseaux d'aide au F.L.N., les grévistes et les colonels, Salan, Jeanson, Gourvennec et Léon.

Voilà qui prête à l'ironie, mais qui n'a rien de comique. Sans doute faut-il être fou pour tomber amoureux de l'Etat et peu sensé pour voir dans l'Etat fort une panacée. Mais l'Etat est nécessaire à la nation et au citoyen ; ce n'est pas un dieu, mais c'est un instrument indispensable. C'est pourquoi il doit être respecté, aidé et servi même quand ceux qui sont à sa tête ne nous plaisent pas. Nous n'avions tiré aucune joie de voir, voici trente ans, André Tardieu défiler à Toulouse sous les sifflets à roulette ou d'apprendre, il y a quelques années, que des ministres avaient été malmenés près de l'Etoile. Nous n'en tirons pas davantage des photographies tumultueuses de ces derniers jours. Seuls les enfants s'amusent à voir Guignol rosser le commissaire... à moins, il est vrai, que ce ne soit le commissaire qui ait commencé, auquel cas nous retrouvons tous l'esprit d'enfance.

IL n'est peut-être pas sans intérêt de rechercher pour quelles causes cet Etat que l'on voulait tout d'os et de muscles est finalement débile et ressemble à ces grands sauriens de l'ère secondaire qu'élimina assez vite la lutte pour la vie. Cette recherche est difficile, car elle mêle dans ses trouvailles les grandes erreurs et les malhabiletés, l'impardonnable oubli de grandes lois de la politique moderne et les défauts de telle ou telle personnalité, le structurel et l'événementiel.

On peut tout de même essayer.

Il est d'abord évident que le régime a payé la rançon de ses origines. Son installation s'est faite selon des rites juridiques corrects ; elle n'était pas moins acclamée et appuyée par l'émeute de rue, le complot et la rébellion militaire. Admettons que le général de Gaulle se soit tenu au-dessus de cette mêlée et n'ait eu aucune part dans la tempête qui le fit appeler à la barre. Il n'en reste pas moins que les hommes qui formèrent son équipe et à qui il demanda de servir ses desseins furent, pour une part, recrutés dans un milieu auquel les liaient les amitiés, les goûts, les croyances et les secrets plus ou moins avouables. Leur destin devait être varié ; les uns, tel Jacques Soustelle, usèrent leurs forces à contrarier tout ce qui ne leur paraissait pas être dans la ligne du Forum algérien et, un temps, immobilisèrent le pouvoir. D'autres, par loyalisme, rompirent peu à peu avec leurs conjurés d'hier, mais non sans une nostalgie et une mauvaise conscience qui n'imprimaient guère de dynamisme à leur action ; d'autres enfin tissèrent, au cœur des commandements militaires et des postes politico-administratifs, un complot permanent.

Que le ministre des Armées ait pu, le 20 avril, déclarer à la presse anglo-saxonne : « *Il est exclu que l'Armée sorte de la discipline* » en dit long sur l'état des services de renseignement et de police. Et, même dans l'interprétation qui veut que le chef de l'Etat ait, patiemment, avec ruse et ténacité, « grignoté » les positions de ceux qui, hier, l'acclamaient, on fait le compte du temps perdu, des occasions, que l'on a dû laisser passer de faire, et à un moindre prix qu'aujourd'hui, la paix en Algérie.

Et certes, il ne faut pas oublier que l'héritage reçu de la IVe République était lourd. Le régime défunt ne léguait pas au pouvoir nouveau une Armée clairement orientée sur son devoir et vouée à la discipline ; les hommes d'hier avaient renoncé à démystifier l'opinion. Mais, lorsque évoquant le rôle de la hiérarchie militaire dans l'affaire du 13 Mai, le général de Gaulle lançait : « L'Armée a bien fait », il ne préparait pas un Etat fort. A ce moment-là, certains de nous rêvaient de voir le général prendre ses distances envers l'émeute et la rébellion militaire et, aussi dur que l'on pouvait l'imaginer envers le système, marquer du moins qu'au-dessus de celui-ci il y avait l'Etat. On les regarda comme de doux rêveurs. C'étaient des réalistes. Et, quand, dans tel ou tel procès, les avocats firent de nouveau sonner certain : « *Je vous ai compris* » adressé aux foules européennes d'Algérie, ils réussissaient mieux qu'un effet d'audience.

Mais laissons là cette discussion sur les débuts du régime. On ne les a pas évoqués pour faire ressortir un « péché originel ». Ce n'est pas de morale qu'il s'agit ici mais de politique. Sur ce point, constatons simplement que les choses ne commençaient pas très bien pour l'Etat fort.

ELLES ne devaient pas continuer plus brillamment. Tel le fameux Catoblépas, l'Etat fort, sans cesse en quête de sa vigueur, allait se dévorer lui-même. Successivement, il engloutit sa Constitution, sa justice, son Parlement.

En septembre 1958, 80 % de suffrages acclamaient une nouvelle Constitution, présentée comme la solution finale de nos vicissitudes politiques et où s'étaient inscrits les vénérables principes de la monarchie selon la Charte : l'arbitrage du pouvoir neutre, le domaine réservé, la dissolution royale. Qu'elle fût un assemblage de nuées est une autre histoire. C'était tout de même la règle suprême de l'Etat. La méconnaître, c'était porter à l'Etat le coup le plus meurtrier, sinon le plus retentissant.

Sans doute, de tels propos font sourire les Français, peuple habitué à changer plus souvent sa Constitution que son Code général des Impôts. Mais précisément, c'est un point sur lequel les Français avaient tort et qui méritait qu'à son sujet on se fît pédagogue. Dans certains pays, il existe une dynastie. Elle n'a qu'une fonction, mais de première importance : attester la légitimité des hommes au pouvoir et la régularité, au regard du droit, de leur investiture et de leur action. Dans d'autres, c'est le juge qui atteste cette constitutionnalité et cette régularité. Mais partout l'autorité des organes de l'Etat est assise sur le respect de la loi fondamentale. Les Américains ont préféré souffrir les abus du gouvernement des juges plutôt que de laisser mettre en doute la suprématie de leur Constitution.

Or, dès le départ, la Constitution de 1958 s'affirmait comme ne devant pas être prise au sérieux. Toute la majesté du Conseil constitutionnel ne pouvait dissimuler que, apte à empêcher les Chambres de légiférer, le Conseil constitutionnel était sans pouvoir pour censurer les interprétations que l'exécutif donnerait de la Constitution. Des légistes à courte vue l'avaient ainsi voulu, au nom sans doute de l'Etat fort.

Ne réveillons pas des querelles juridiques que l'article 16 laisse loin derrière lui : le refus de convocation des Assemblées ; la très contestable procédure de revision appliquée à la Communauté ; le dépérissement rapide de l'article 20 qui voulait que la politique de la nation fût déterminée et conduite par le gouvernement responsable. Et bien sûr, nous l'avons nous-même écrit, si la Constitution n'a pas été appliquée, c'est qu'elle était inapplicable. Mais il n'est pas de plus sûr moyen d'ébranler l'autorité de l'Etat que de garder un texte comme une commodité, en l'invoquant lorsqu'on le juge opportun, en lui opposant le salut de l'Etat quand il gêne, en rusant avec lui ou en le biffant majestueusement. Si l'Etat fort est celui où les citoyens respectent la loi, encore faut-il qu'ils reçoivent de hauts exemples.

Finalement, tout notre texte constitutionnel s'est réduit à l'article 16 qui, comme la langue turque, dit beaucoup de choses en peu de mots. Notre Constitution réelle est faite finalement de moins de règles que la monarchie absolue qui, du moins, était tenue par les « lois fondamentales du royaume ».

LA justice est un autre pilier de l'Etat. En elle s'incarne la puissance de la souveraineté nationale. Un Etat fort peut et doit s'accommoder de citoyens qui discutent les décrets et critiquent les lois ; il ne peut coexister avec une justice qui n'est pas respectée ou obéie.

Là aussi, il y avait un fort courant à remonter. Les régimes qui s'étaient succédé en France avaient sans cesse cherché à se donner mille libertés avec la justice. La compétence du jury avait été sans cesse réduite au profit de la magistrature professionnelle ; celle de la magistrature professionnelle sans cesse réduite au profit de la justice militaire et des tribunaux d'exception. L'inamovibilité des magistrats avait été suspendue toutes les fois qu'elle avait risqué de gêner le pouvoir.

Loin de remonter le courant, le régime a ramé vigoureusement pour le descendre plus vite. Tout devenait matière à justice militaire sous prétexte de défense nationale, comme si la défense nationale était une affaire professionnelle. A la veille du procès des barricades, et malgré un avis du Conseil d'Etat censurant l'incorrection sinon l'irrégularité du procédé, un texte en fait rétroactif allait renforcer le rôle des magistrats militaires. Et pour quel résultat ? Il serait cruel d'insister.

Le Conseil d'Etat avait conquis et gardé un haut prestige. Malgré leur défiance traditionnelle envers un « juge administratif », nombre de pays étrangers étaient séduits par une institution qui avait œuvré en faveur de la liberté et de la limitation du pouvoir. Toujours au nom de l'Etat fort, le régime fit savoir bien haut que les grands juges administratifs n'étaient que des fonctionnaires comme les autres, et qu'ils pouvaient être cassés aux gages.

L'inamovibilité des magistrats civils, garantie par la Constitution, devait être à son tour suspendue. Et l'on dira que, dans le grand péril que coururent les institutions en avril, il fallait bien aller vite et fort. Mais sait-on que, bien avant ce grand péril, pour de simples raisons de commodité administrative, elle avait déjà été en fait

● **« Mécontent de ses bretelles de caoutchouc, un homme se fit confectionner des bretelles en acier. Immobile devant une grande glace, l'homme admira son impeccable tenue. Mais quand, dans la rue, il voulut courir après son autobus... »**

LA TECHNIQUE DU SCHLITTAGE

— S'arc-bouter... freiner de tout son poids... ne céder que pied à pied...

tournée pour permettre un recrutement plus facile des juridictions algériennes ?

Restait l'épreuve suprême, celle de l'insurrection du 22 avril. On pouvait penser que, juché sur un amoncellement de lois répressives, de procédures expéditives, de prérogatives exorbitantes, de juridictions d'exception, le régime était à même d'appliquer aux généraux insurgés « la juste rigueur des lois ». Hélas ! non. Il fallut improviser, toujours en marge du principe de non-rétroactivité, le Haut Tribunal militaire, lui aussi trop fort pour ce qu'il a de faible, trop faible pour ce qu'il a de fort.

Le principe selon lequel l' « autorité judiciaire est gardienne de la liberté individuelle » (article 66 de la Constitution) dans lequel certains avaient espéré faire passer la règle de l' « *habeas corpus* » devait être englouti sous les extensions du délai de garde à vue, sous la pratique des assignations à résidence ou des internements administratifs. Sans parler des saisies de journaux ou de livres, des pratiques policières ou militaires, dont on ne se consolera pas en disant qu'elles frappent à droite et à gauche selon un savant effet d'équilibre apparent.

Est-ce cela l'Etat fort ? A long terme certainement non, car l'Etat fort repose d'abord sur la confiance dans le juge et sur le respect de ses décisions. Mais, à court terme, point davantage, car qui peut dire que tout cet appareil ait courbé, sous le poids de l'exemple et de la crainte, aucun de ceux qu'il prétend menacer ? Il est peu raisonnable de brûler la ville pour faire cuire un œuf à la coque.

L'ETAT, c'est la Constitution, c'est le juge ; c'est aussi le Parlement. Ou alors, qu'on n'en ait point. Mais, s'il existe, il est un pouvoir de l'Etat, non moins digne que celui du Président et des ministres. Une interprétation de la Constitution sans cesse plus restrictive des minces droits qui demeurent au Parlement, la désinvolture envers ses immunités, le refus de l'entendre, le refus de s'expliquer devant lui, le refus même de lui répondre visent à démontrer son impuissance et son inutilité. Que l'on y prenne garde ! Le respect envers les gouvernants est indivisible. Le citoyen qui apprend à rire de son député saura rire du ministre. Après tout, en dépit de l'interdiction du cumul, le ministre n'est pas fait d'une autre matière que le parlementaire. Et finalement, au sujet du Parlement, il ne peut venir que deux pensées aux Français : les plus modérés penseront qu'un Etat sans Parlement est condamné à gouverner comme un aveugle — et la cécité ne favorise pas la force. Les plus violents penseront qu'une bonne émeute vaut tous les Parlements du monde. Il n'est jamais avantageux de troquer les interpellations contre le siège des préfectures.

Ayant ainsi dévoré la Constitution, le pouvoir judiciaire, le pouvoir législatif, le gouvernement digère-t-il du moins avec tranquillité ? Même pas. Il ne paraît pas que la fonction ministérielle ait pu se revêtir des prestiges dont elle a ainsi dépouillé ses rivales. Il lui reste du moins de petites revanches.

LES petites revanches de cet Etat qui cherche désespérément sa force, c'est de réglementer, de prescrire et d'interdire. Toutes les fois que le mot « défendu » apparaît, c'est une victoire de l'Etat. Voire...

On nous pardonnera de recourir à de petits exemples. En voici deux où l'on voit que le *verboten* ne paie pas.

Parmi les signataires du manifeste des 121, il y avait des fonctionnaires. A leur encontre, textes pénaux et textes disciplinaires fournissaient un ample appareil répressif, à supposer naturellement qu'il y eût matière à répression, ce qu'il appartenait aux tribunaux et autorités disciplinaires de dire. Mais que, précisément, ce point pût être vérifié, que le fonctionnaire poursuivi bénéficiât de garanties constituait ce que l'on appelle une « lacune de la répression ». Et l'ordonnance du 28 septembre 1960 vint instituer un régime qui, sous couleur de mesures de suspension provisoire, permettait en fait, sans aucune garantie et sans vérification du prétexte invoqué, de poursuivre les fonctionnaires auxquels on imputait certains faits. Que croyez-vous qu'il arriva ? Essentiellement, que de nombreux fonctionnaires, pourtant peu favorables aux appels à l'insoumission et répudiant le manifeste des 121, protestèrent contre l'ordonnance et constituèrent des organismes de solidarité en faveur de ses éventuelles victimes. Que demain un agent public tombe sous le coup de l'ordonnance ; si celle-ci n'existait pas, ses pairs, peu désireux de se solidariser avec lui sur le fond, laisseraient le cours régulier de la discipline se dérouler. Mais l'ordonnance existe ; sa vertu est de priver le présumé coupable des garanties normales et d'en faire la victime d'un texte d'exception. A ce titre, il sera défendu et financièrement soutenu par des collègues qui n'ont avec lui aucune sympathie d'opinion.

L'autre exemple doit être évoqué plus discrètement. Il s'agit des mesures prises ou projetées en vue d'assurer un contrôle gouvernemental plus étroit sur les professeurs, savants, fonctionnaires appelés, à titre personnel et en raison de leur notoriété, à conseiller tel gouvernement ou tel organisme public étranger. Ces mesures risquent de retenir certains pays de s'adresser aux ressortissants de notre Etat fort et de leur préférer ceux d'Etats faibles qui, officiellement du moins, ne

→

LES BRETELLES D'ACIER

(*Suite de la page 7.*)

tiennent pas à apposer le « label » gouvernemental sur des activités pourtant assez bénéfiques pour l'intérêt national.

L'Etat fort, enfin, c'est celui qui, réduit à sa plus simple expression, fait fi des « intermédiaires ». Le député est déjà « évacué » ; le parti politique, au moins s'il se mêle d'avoir une opinion, est exorcisé. Le syndicat est un groupement d'intérêts particuliers et l'on sait qu'il n'y a point place pour les intérêts particuliers dans la Ve République.

Mais où est la nation ? Car enfin, s'il n'y a point de nation, cet Etat fort n'est rien d'autre que l'usine à tailler les crayons que décrit un conte de Mac Orlan. Chacun sait que la nation se compose de foules rassemblées sur le bord des routes et d'auditeurs de la R.T.F. A cette nation, le pouvoir fait de temps en temps une révélation qu'elle est invitée à comprendre, si elle peut, à méditer dans le silence de son cœur et à acclamer de tous ses bulletins — chacune de ces trois opérations étant indépendante des deux autres.

Ainsi, c'est dans ces hautes cimes que vit l'Etat fort. A lui l'air raréfié des altitudes. Si, dans les plaines, on se conduit trop mal, il enverra ses légions d'archanges, gendarmes et C.R.S. On ne désespère pas qu'un jour il n'arrive à s'acclimater dans le vide absolu.

BIEN entendu, tout cela n'est pas sérieux ; tout cela procède d'une métaphysique échevelée. Un Etat, c'est l'appareil d'une société. Il lui emprunte sa force. Il assume les contradictions, les tumultes, les espoirs et les craintes de cette société. Il communique avec elle d'une manière vivante, organique et ne craint point de se commettre avec la nation réelle qui n'est pas une idée, mais un ensemble d'individus et de groupes situés, articulés, contradictoires et solidaires. Et, pour être aussi riche que la nation qu'il a l'honneur (oui, l'honneur) d'organiser, il ne se réduit pas à un homme ou à une équipe. Le droit, c'est aussi l'Etat ; la justice, c'est aussi l'Etat ; le Parlement, c'est aussi l'Etat — et vous et moi. Et les partis et les syndicats et les opinions et les intérêts, s'ils ne sont point l'Etat, sont tout de même l'eau qui le porte et la nourriture qui lui donne sa chair.

Lors de la rébellion militaire, j'étais à l'étranger. Avec quelques autres Français, j'écoutais la radio. M. Michel Debré me convainc rarement et je sais que son appel du soir le plus dramatique a été diversement apprécié. Mais, ce soir-là, nous n'avions point envie de plaisanter sur la technique de lutte contre les parachutistes. Et nous avons pensé que le chef du gouvernement disait ce qu'il fallait dire. Il ne nous offrait pas l'Etat fort, mais l'Etat traqué, l'Etat humilié, celui qui a besoin des hommes. L'Etat cessait de nous être un appareil extérieur, une mécanique confiée aux princes. Il devenait notre chose à tous, notre République. Et, dans notre angoisse, il y avait un grand espoir.

Hélas ! hélas ! hélas ! nous apprenions le lendemain que le régime n'avait été mis en péril que par le goût des Français pour la facilité ; quelques jours plus tard, diverses saisies et perquisitions (Père ! gardez-vous à gauche !), la menace des réquisitions de grévistes, la remise au pas des mauvaises têtes du contingent nous apprenaient que l'Etat fort était revenu. Fort et, bien entendu, intelligent.

UN homme était mécontent de ses bretelles de caoutchouc. Il les accusait de mal maintenir le pli de son pantalon. Un artisan lui confectionna des bretelles d'acier. Immobile devant une grande glace, l'homme admira son impeccable tenue. Mais quand, dans la rue, il voulut courir après son autobus, les boutons sautèrent.

GEORGES VEDEL.

PAYSANS

C'est une révolution !

● ***Claude Krief a rencontré en province les nouveaux dirigeants des agriculteurs, qui lui ont expliqué pourquoi l'explosion actuelle modifiera la vie de tous les Français.***

« *JE ne reconnais plus les paysans. On les a changés...* » Cette remarque d'un conseiller municipal breton rejoint la surprise des responsables gouvernementaux devant l'ampleur et la profondeur des manifestations qui se succèdent maintenant depuis trois semaines dans toutes les régions de France. Qu'est-il arrivé aux paysans et où vont-ils ?

Cela fait des années que la majorité des hommes politiques admettaient comme une donnée les tendances « conservatrices » du paysannat français, voire sa « passivité ». Les historiens eux-mêmes, faits à l'appui, accréditaient pleinement cette thèse. Il fallait remonter à la révolution française, c'est-à-dire à la mise en vente des biens et des terres des classes privilégiées, pour trouver la trace d'un engagement véritable du paysannat dans la lutte politique.

Je rentre de province convaincu que le mouvement paysan n'est pas, si l'on peut dire, un « feu de paille » : on ne remisera pas les « fourches » pour peu que le « bas de laine » se remplisse. Les paysans sont engagés aujourd'hui dans un processus révolutionnaire.

Un cycle national

Comment cela s'est-il produit ? Ne parlons pas des causes économiques immédiates sur lesquelles les derniers articles de Michel Bosquet, dans « L'Express », faisaient le point, mais du cadre général dans lequel s'est effectuée cette transformation.

« *Pensez d'abord, si vous voulez comprendre*, m'a dit un jeune cultivateur-théoricien, *à deux chiffres : il n'y avait en France avant guerre que 35.000 tracteurs, il en existe aujourd'hui plus de 700.000. Nous avons réalisé les premiers, il y a dix ans, que l'agriculture traditionnelle devait se métamorphoser, à la demande des gouvernements eux-mêmes. Il fallait produire davantage, organiser les exploitations, changer de méthodes. Beaucoup d'entre nous ont fait cet effort. Mais, par là même, des milliers d'agriculteurs sont entrés dans un cycle national qu'ils ignoraient auparavant : pour payer les traites de matériel se chiffrant par milliards, il faut vendre, et vendre à certains prix sous peine de faillite ou de ruine. La gravité de la crise présente vient de là : l'agriculture s'est modernisée, elle ne vit plus en vase clos. Par la radio ou la presse, elle est en contact avec l'ensemble du pays. Elle sait que des fils d'ouvriers se privent de fruits, parce qu'ils sont trop chers, ou de beurre alors que des intermédiaires font des fortunes scandaleuses. Comment dans ces conditions ne pas déboucher tôt ou tard sur un problème national ?* »

Une masse de manœuvre

Le fait essentiel est là. Une jeune classe d'agriculteurs a entraîné la masse du paysannat dans une course à la transformation alors que les vieilles structures légales, les normes libérales, l'anarchie des marchés restaient en place. Ces jeunes paysans ont été amenés à créer, à peu près seuls, un « syndicalisme » pour penser les nouveaux problèmes agraires : organisation des ventes, recherche des débouchés, planification à terme, protection des cours, etc. Mais, en s'affrontant aux questions les plus importantes, ils débouchaient directement sur le politique. C'est la revue des plus dynamiques, « Paysans », qui disait récemment :

« *Nous avons commencé à agir dans les syndicats, les coopératives et mutuelles, etc. Mais il faut faire plus. Il faut que nous participions au pouvoir, au politique, il faut que nous prenions en main la transformation de la société dans son ensemble. C'est en partie à cause de l'absence des paysans que notre société n'est pas ce qu'elle devrait être, une société par et pour le peuple...* »

Cette ouverture sur la vie politique, les paysans ne l'ont jamais eue : ils

(ADP.)

LE BATON ET LA FOURCHE.
Comme avec les tomates.

constituent 30 % de l'électorat, mais il n'y a jamais eu plus de 10 % de députés « agriculteurs » à la Chambre des députés. Encore s'agissait-il généralement de « paysans » riches, c'est-à-dire de gros propriétaires ou de hobereaux assimilables aux « notables ».

Or, sur les 2.260.000 exploitations paysannes de France, les petites propriétés dominent : 35 % des paysans exploitent seulement 5 % des terres, ou encore 56 % d'entre eux ne disposent que de 15 % de la surface cultivable. Représentés par des « notables », ils étaient « oubliés » : seuls les lobbies riches, ceux des betteraviers ou des producteurs de blé (respectivement 4 % et 12 % de la production), pouvaient arracher au gouvernement avantages et crédits. La masse paysanne n'était qu'une masse de manœuvre utilisée soit par les partis, soit par les agriculteurs les plus riches, et cela au moment même où les contradictions entre l'évolution générale du pays et la situation de l'agriculture atteignaient un seuil critique...

Pas de noms

La crise présente a balayé tout cela, et dans les pires conditions. J'étais à Morlaix, place des Otages, où se tenaient de 7.000 à 8.000 paysans venus de partout, le jour où Alexis Gourvennec et Marcel Léon passaient devant leurs juges. C'était jeudi 22 juin. Il faut retenir cette date : elle marque un tournant. Perdu dans la foule, une foule « dure », nouée comme un poing fermé, j'ai entendu dix fois : « *S'ils ne les relâchent pas, nous ferons ce soir du pâté de C.R.S.* ». Ces hommes seraient partis à l'assaut du tribunal, cela ne faisait aucun doute. Et le verdict pour eux n'a eu qu'un sens : le gouvernement avait capitulé. Par bien des côtés, le 22 juin ressemble en métropole au 6 février algérois où Guy Mollet plia sous les tomates...

Il faisait une chaleur accablante dans la salle aux murs nus et blanchis où siégeait le tribunal, toutes fenêtres ouvertes. Aux portes, dans les jardins, les C.R.S. veillaient, aussi discrets que possible. Sans avoir le moins du monde somnolé, je me suis cru un moment au procès des barricades. Etait-ce le procureur de Morlaix ou le général Gardon qui soulignait la « *personnalité des délinquants* », des hommes « *parfaitement honnêtes et désintéressés* » avant de souligner les « *circonstances atténuantes* » et demander le sursis ? Etait-ce bien le président Becquel ou, comme au tribunal militaire, le président Thiriet, qui précisait « *je ne vous demande pas de noms* » en évoquant les « *complices* ». Etait-ce Me Floriot ou Me Isorni qui mettait en valeur « *le caractère légitime des manifestations* », parlait d'hommes « *acculés au désespoir, trompés, bafoués* ». Etait-ce à Alger

OMBRE DE MAO

Depuis quelques années, l'Occident s'inquiète des ambitions que ne dissimulent même pas les nouveaux maîtres de la Chine communiste. De temps en temps, le monde libre entretient de faux espoirs de voir Pékin se dresser un jour contre Moscou. Il n'est malheureusement, entre les deux métropoles de la révolution soviétique, que des querelles de tactique. Leur ambition commune, qui les rend solidaires, est la domination mondiale. CONTINENT, cette semaine, révèle pour la première fois au monde occidental, la personnalité d'un homme-clé de la politique chinoise, véritable ombre agissante du dictateur Mao Tsé Toung.

CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

Communiqué.

ÉTUDIANTS BACHELIERS

vous pouvez dès maintenant demander pour la prochaine rentrée scolaire la documentation de

L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES

(1 année d'études)

et de sa

SECTION PRÉPARATOIRE

15, rue Soufflot, PARIS (5e) - ODEon 46-72

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi, PARIS (6e)

BAB. 06-41

★ Difficultés scolaires
★ Problèmes caractériels
★ Orientation professionnelle

(Reporters associés.)

LES TRACTEURS DANS LA RUE.
Il ne suffira pas de remplir le bas de laine.

ou à Morlaix que les autorités préfectorales avaient accepté le principe d'une « réunion » avec les occupants de la sous-préfecture envahie ? Enfin était-ce Mᵉ Gallot, l'avocat de Lagaillarde, ou Mᵉ Le Bihan qui mettait en lumière le *« rôle modérateur »* de ses clients, dont il rapportait, témoins à l'appui, les consignes de calme...

Blancs comme neige

A d'autres instants, j'ai cru entendre parler des nationalistes algériens. Que ce soit les accusés, ou leurs avocats, les mêmes thèses revenaient : *« Nous avons été brimés et trompés. Le temps des motions, des défilés débonnaires, des vœux pieux est dépassé. Aucune des promesses qui nous ont été faites n'a été tenue. La seule issue en face de notre désespoir, c'était la violence qui, elle, a payé. Le gouvernement avait mis un an à publier trois textes d'application de la loi agricole, il y en a eu vingt et un depuis l'émeute... »* Bref, j'imaginais entendre les Algériens énumérer les réformes survenues en Algérie depuis la rébellion du 1ᵉʳ novembre 1954...

Sur le plan juridique cependant, l'acquittement des leaders paysans me semble indiscutable. J'ai rarement vu un dossier plus vide : aucune faute personnelle ne pouvait être reprochée aux deux accusés, rien n'établissait leur responsabilité directe. Au contraire. Les seuls témoins retenus les innocentaient : en premier lieu, le commissaire de police de Morlaix qui affirma qu'ils n'étaient pas présents au moment de l'occupation de la sous-préfecture ; en second lieu, des cultivateurs qui affirmèrent que Marcel Léon et Alexis Gourvennec n'arrivèrent à Morlaix qu'une fois les barrages mis en place. Alors que retenir contre eux ? Des « voies de fait » sur la personne du sous-préfet ? Le procès de Morlaix a eu aussi son petit Ortiz : c'est un cultivateur en fuite, M. Leborgne, dont le cas a été disjoint, qui suggéra publiquement de se saisir du représentant du gouvernement ! Sur pièces, Alexis Gourvennec et Marcel Léon étaient blancs comme neige.

Les nouveaux chefs

Il n'en allait pas de même dans la foule où le premier venu reconnaissait qu'ils étaient bien les chefs, ceux que l'on suivrait partout. Là est le fait politique le plus considérable. Entre la force nue des paysans et le pouvoir, il ne reste plus rien que les nouveaux chefs. Les intermédiaires classiques, conseillers municipaux, cantonaux ou même députés, ne sont plus rien, ne comptent plus. Leur crédit est tombé à zéro. Certains pour survivre essaient de s'accrocher, de s'aligner pour ne pas disparaître, mais ils sont « pris en remorque » à contrecœur.

Une dictature paysanne

C'est cela qui est révolutionnaire. La colère paysanne éclate au moment où les digues traditionnelles de l'encadrement des notables et des élus se sont effondrées sans que des structures de remplacement aient été mises en place. Par son mépris des « intermédiaires », le gouvernement a accéléré la disgrâce des anciens notables, dépassés par l'évolution paysanne. Il n'a rien fait pour entrer efficacement en contact avec le nouveau syndicalisme, jeune et dynamique, qui était prêt à assurer la relève. Le résultat a été le recours à la violence, recours qui a eu pour effet, en certains endroits, de mettre hors circuit certains des éléments les plus sains et les plus valables du syndicalisme paysan. En refusant certaines méthodes, ils se sont coupés de leurs camarades les plus entreprenants qui triomphent aujourd'hui : pour eux, Alexis Gourvennec est un petit « Lagaillarde », et ils craignent qu'il n'entraîne le paysan breton sur des voies moins raisonnables que cel- →

par Ch.-Henri **Favrod**

Prise entre la nostalgie du passé coutumier et l'empreinte du passé colonial, déchirée entre l'Est et l'Ouest, l'Afrique doit résoudre les problèmes d'aujourd'hui. Ces problèmes ne seront résolus vraiment que par "L'Afrique seule".

SEUIL 9,60 nf (t.l.)

11 Services quotidiens

vers **BALE GENÈVE ZURICH**

AIR FRANCE SWISSAIR

(Agip.)
JOSEPH COURAU (*).

(AFP.)
ALEXIS GOURVENNEC, AVEC SA FEMME.
Deux générations de dirigeants.

→

les dont ils rêvaient, que celles pour lesquelles ils œuvraient sans avoir la chance de trouver l'oreille des pouvoirs publics.

C'est un syndicaliste ouvrier chrétien qui m'a dit à Landerneau : « *Nous ne pouvons pas ne pas être avec les paysans qui se battent en ce moment. Même le parti communiste diffuse depuis cette semaine des mots d'ordre de soutien à outrance, tandis que le clergé lui-même a attendu la fin du procès pour prendre position. Mais nous constatons que nos efforts pour établir des contacts sont restés assez maigres. La masse paysanne qui est sur les routes est moins avancée que les jeunes élites sorties de la J.A.C., ou que le Cercle National des Jeunes Agriculteurs. L'individualisme est encore profond. Le libéralisme le plus périmé garde des tenants farouches. Aussi nous craignons que les leaders actuels ne retombent dans les ornières d'un néocorporatisme. Se contenter de demander l'organisation des marchés, c'est vouloir créer un cartel de paysans producteurs et, en poussant cette démarche jusqu'à son terme, c'est préparer une dictature du paysannat...*

« *Le mot vous fait rire ? C'est bien de cela qu'il s'agit, même si l'histoire moderne n'en offre aucun exemple. Une politique de pure protection des prix agricoles se heurterait très vite aux intérêts des classes moyennes et même des ouvriers. Alors ? Le meilleur comme le pire peut sortir des soubresauts actuels, mais, pour l'instant, l'inertie gouvernementale a fait le jeu des éléments les moins purs du monde paysan, pour ne pas parler des « gros propriétaires » qui vont tenter, comme d'habitude, de monopoliser à leur profit le malaise ou plutôt l'explosion !* »

(*) Président de la F.N.S.E.A.

S'il le faut...

Il n'est pas encore dit, — au contraire — que cette dernière tentative réussisse. Ce qui frappe, à la base, c'est la volonté chez les paysans d'être « *des Français à part entière* ». Cette expression est revenue dix fois dans les conversations que j'ai eues sur le tas, comme celle, du reste, de « *Plan de Constantine* ». Là encore les chiffres parlent. Alors que 22 % de la population française est paysanne, les agriculteurs ne disposent que de 12 % du revenu national, chiffre sur lequel les gros agriculteurs prélèvent la part du lion. Sur le plan social, les paysans ont un statut en marge dans de nombreux domaines comme ceux de la sécurité sociale, des retraites, des allocations, etc. Le manque de formation professionnelle ou de conseillers techniques est un des plus graves d'Europe (12 fois moins de vulgarisateurs en France qu'en Hollande par exemple). Il n'y a parmi les étudiants que 5 % de fils de paysans parmi lesquels plus des deux tiers de fils de « gros propriétaires », etc., et ne parlons pas du problème des écoles, de l'adduction d'eau, de l'électrification ou de l'installation du téléphone...

Il demeure que le paysan, en se voulant «*Français à part entière*», prouve qu'il a pris conscience de l'injustice de la condition qui lui est faite et qu'il entend, maintenant, révolutionnairement au besoin, contraindre l'Etat à y remédier.

« *Que le gouvernement ne s'y trompe pas*, m'a dit Alexis Gourvennec, *nous ne nous arrêterons que lorsque nous aurons obtenu satisfaction.* »

Le nouveau héros des masses paysannes me reçoit dans sa ferme de Taulé, à quelques kilomètres de Morlaix. Les traits réguliers, il a quelque chose de Gérard Philipe, un mélange de douceur et de flamme. Cherchant en vain à faire descendre sa petite fille de ses genoux, une blondinette de trois ans aux yeux bleus, il poursuit : « *Le gouvernement doit créer sur la base de la S.I.C.A., le marché que nous avons créé, un marché d'intérêt national protégé. Nous entendons toucher la totalité des producteurs. Sinon ? Eh bien ! nous reprendrons nos tracteurs. Toute la France n'a-t-elle pas, du reste, pris le relais ? S'il le faut, et sans doute le faudra-t-il, les paysans bretons seront de nouveau à la pointe du combat...* »

Des fourches peintes

Sur place, ni les extrémistes de droite — style O.A.S. — ni les communistes n'ont pu trouver la moindre audience. Tous les témoignages que j'ai recueillis à ce sujet concordent. Il y a sans doute, chez les plus vieux, un fond de dorgérisme accentué par la présence sur les routes de fourches peintes. Et un paysan m'a dit : « *Nous n'oublions pas que Dorgère est le premier à avoir appris aux paysans à relever la tête.* » Mais l'énergie du sursaut paysan reste encore « disponible ».

Qui la captera ? Qui la canalisera, qui exploitera cette irruption politique ? La nature même du gaullisme fait que toutes les voies semblent encore ouvertes : elles vont d'une authentique révolution en liaison avec le monde ouvrier à un néototalitarisme « social-paysan ». De toute façon, plus personne ne pourra ignorer dorénavant le monde rural, définitivement sorti du conservatisme et de la passivité.

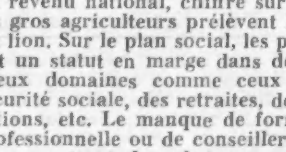
CLAUDE KRIEF.

Thermo-Fax
REPRODUCTION
ÉLECTRIQUE
INSTANTANÉE

● La " SECRETARY "
C'est la machine de bureau par excellence. Conçue pour un usage intensif, elle permet la copie à sec de tous les formats commerciaux usuels.

● L' " ADJOINTE portable " *
Elle est toute petite. Elle a été spécialement conçue pour le bureau de l'homme d'affaire, de l'ingénieur et de ceux qui exercent une profession libérale.

● La " MAJOR "
C'est la machine des grands formats : documents comptables, plans, dessins 27×42 cm, 27×63 cm, etc...



Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

MINNESOTA DE FRANCE 135, Bd Sérurier, PARIS 19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à
Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)

NOTES

● M. JACQUES RUEFF ET LA BOURSE

Les déclarations faites par M. Jacques Rueff à la revue américaine « Fortune » et à plusieurs journaux français ont littéralement stupéfié les professionnels de la Bourse de Paris. Ceux-ci l'accusent d'être directement responsable des mouvements de baisse enregistrés depuis que ces déclarations ont été publiées. Ils admettent que les revendications de l'Irak sur Koweit ont joué un rôle en ce qui concerne les actions pétrolières, mais ils sont persuadés qu'en déclarant que toutes les bourses du monde libre risquaient, en poursuivant leurs pratiques actuelles, de précipiter l'Occident dans une nouvelle crise comparable à celle de 1929, M. Jacques Rueff a été le principal responsable d'une chute généralisée des cours qu'aucun autre événement ne peut expliquer. De nombreux opérateurs de la Bourse font remarquer, en outre, qu'il est étonnant de voir M. Rueff préconiser le retour à la stricte orthodoxie financière du « Gold Standard » pour éviter la réédition de la crise de 1929 puisque tous les financiers admettent aujourd'hui que la prolongation de cette crise, en France en tout cas, a été due en grande partie au respect excessif de cette orthodoxie.

● LE REMPLACEMENT DE M. VIE

Le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Roger Frey, souhaite régler rapidement le départ de M. Vié, directeur des Renseignements Généraux, décidé depuis les événements d'avril. Il a obtenu l'appui de M. Chaban-Delmas pour confier à M. Vié l'Igamie de Bordeaux, ce qui représente une promotion exceptionnelle. Mais le Premier ministre s'oppose encore à ce mouvement, les membres de son cabinet étant résolument hostiles au remplacement de M. Vié par M. Pernet qui est fiché comme « libéral » depuis son passage à la tête de la Sûreté en Algérie.

● LES NOUVELLES CONVERSATIONS

Le général de Gaulle est parvenu à faire partager son scepticisme sur les chances de voir aboutir les nouvelles conversations avec le G.P.R.A. à la plupart de ses ministres, y compris, dit-on, M. Louis Joxe qui avait fait preuve jusqu'à présent d'un optimisme que seuls partageaient réellement, au sein du Conseil des ministres, MM. Buron et Sudreau. Le Président de la République a fait notamment état d'un rapport concernant les engagements extérieurs des Algériens, rapport qui établirait que des pressions considérables sont faites actuellement par les pays de l'Est pour retarder la conclusion d'un accord entre le F.L.N. et la France.

● DE GAULLE, BERLIN ET L'ALGERIE

L'interruption des pourparlers d'Evian, le projet de « regroupement des populations algériennes » et le refus de transiger sur la souveraineté française au Sahara sont, dit-on cette semaine à l'Elysée, issus d'une seule et même cause : la conviction du général de Gaulle que l'avenir de la France se jouera avant la fin de l'année, non pas en Algérie mais à Berlin. C'est en fonction de ce calcul que toutes les décisions prises actuellement sur les autres problèmes peuvent s'expliquer.

ÉDUCATION

La grande pagaïe

● *232.000 jeunes Français viennent d'avoir leur premier contact officiel avec « l'Etat ». Ils ne sont pas près de l'oublier.*

« J'*AI été recalé avec 50 points en rab !* » « *Ils se sont fichus dedans, les profs !* » « *On m'a donné 1/16ᵉ sur 20 en physique !* » « *Il y a un point d'interrogation à la place d'une note !* » « *Dans une classe de philo, tout le monde a eu 2 sur 20.* » « *J'ai un 87 sur 60 en histoire et géographie !* » La preuve ? Les candidats au baccalauréat brandissent leurs « collantes » (1). Ces « collantes » sont aberrantes : notes illisibles ou absentes, erreurs dans les additions, notes qui dépassent le maximum pouvent être obtenu dans telle ou telle discipline.

Près de 1.500 candidats assiègent le Service Central des Examens du Baccalauréat, rue Vauquelin. La porte est défendue par la police.

Les injures pleuvent : « *Le recteur, au poteau !* », « *Les poulets à la broche !* », « *Remboursez !* » (il s'agit des 30 N.F. d'inscription aux examens). Des bruits fantastiques courent. Un policier, attendri, propose des solutions à une pseudo-Bardot en larmes. Vers 11 heures, la colère monte sur la colline Sainte-Geneviève. Pour les « recalés » de vingt ans, c'est le service militaire.

Des petits suisses

On scande : « *Au ministère !* » et « *Session en septembre !* ». Mais la rue est barrée. De la foule partent des petits paquets blancs. Aussitôt, le mur du Service du Bac en est jonché. Surprise : ils collent ! Ce sont des petits suisses. Revenus de leur stupéfaction, les policiers arrachent aux manifestants ces mous et blancs missiles et les piétinent...

Comment le « scandale du bac » a-t-il pu éclater et que recouvre-t-il exactement ?...

LA PREMIERE CANDIDATE

Cent dix mille jeunes filles se sont présentées au baccalauréat. Il y a très exactement cent ans, en 1861, il y en avait... une. La première, Julie-Victoire Daubié. Et elle avait 37 ans ! Car sa candidature avait été repoussée à plusieurs reprises avec indignation, le recteur de Paris la jugeant « outrecuidante » et de nature à provoquer un scandale qui rejaillirait sur l'université...

C'est à Lyon que, pour finir, elle reçut l'autorisation de se présenter.

Julie-Victoire Daubié était huitième enfant d'un modeste comptable. Elle obtint, dix ans plus tard, une licence de lettres.

Un certain nombre de candidats parisiens se sont aperçus, en recevant la notification de leurs résultats :

a) que le total des notes indiquées en face de chaque matière était faux ;

b) que le coefficient affecté à chaque discipline n'avait pas toujours été respecté.

Ce sont là des erreurs purement matérielles, mais qui ont pris, surtout à Paris, une ampleur inquiétante.

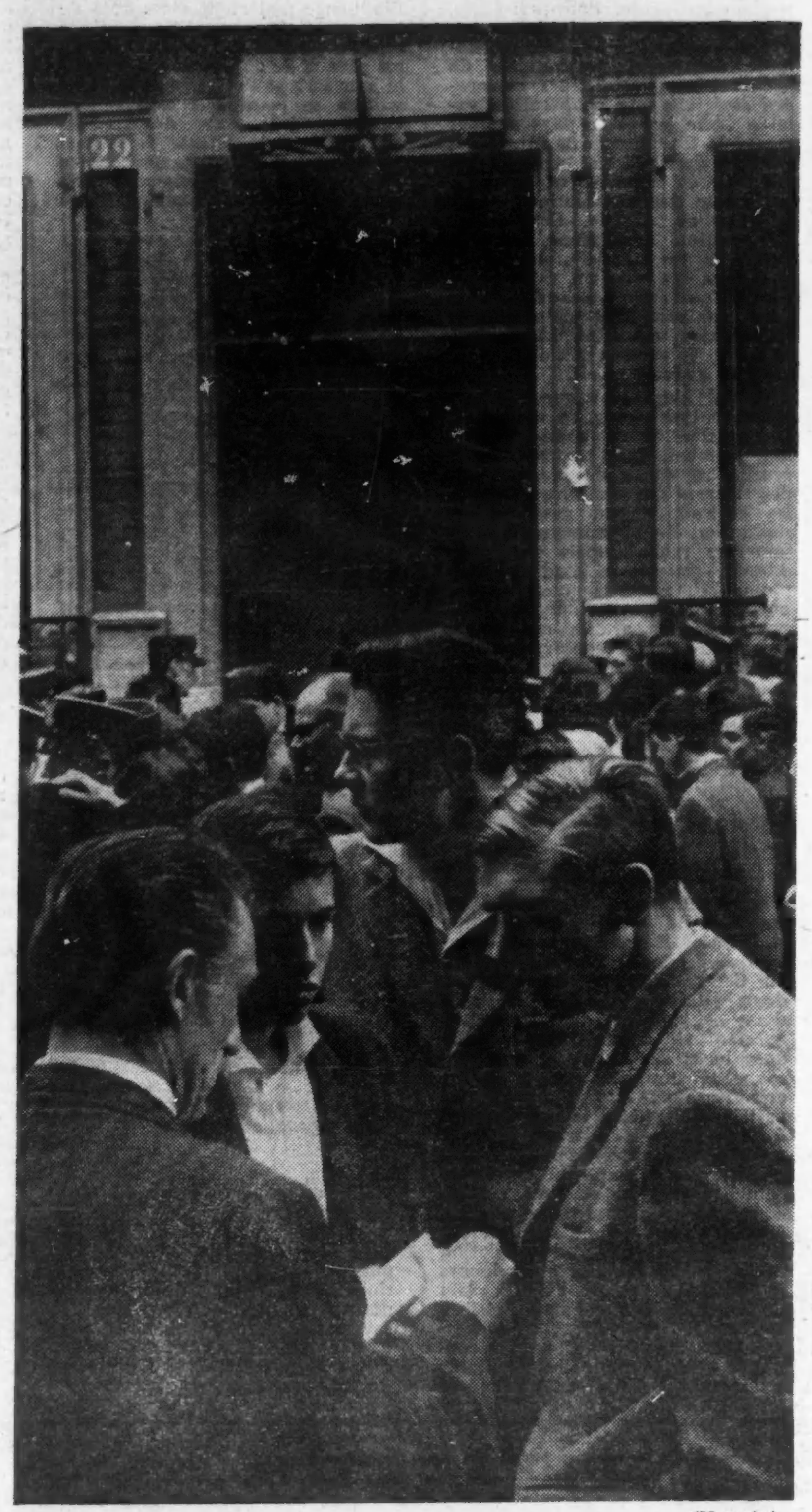
Comment ont-elles pu se produire ? Il faudrait plutôt demander : comment, étant donné les conditions dans lesquelles la correction des copies des 70.000 candidats parisiens s'est effectuée, n'y a-t-il pas eu un plus fort pourcentage d'erreurs ?

On sait que la session de septembre a été supprimée cette année — ce qui est une excellente mesure — ainsi que les épreuves orales obligatoires.

Les candidats bacheliers ont eu donc à subir un certain nombre d'épreuves écrites. Ceux qui ont obtenu la moyenne sont reçus. C'est le cas de Bernard Paye, le fils du ministre de l'Education nationale, M. Lucien Paye. Ceux qui ont obtenu moins de 7 points sur 20 sont éliminés. Ceux qui ont obtenu moins de la moyenne mais au moins 7 sur 20 sont autorisés à se présenter à un « oral de contrôle » où, avec un nouveau 7 sur 20, ils seront déclarés reçus.

Le tout — épreuves écrites plus oral — devait être expédié selon la volonté du ministère de l'Education nationale, entre le 12 juin et le 1ᵉʳ juillet.

Soit 1.320.000 copies remises par 232.000 candidats à corriger en une semaine.



(Marquis.)

DEVANT LE SERVICE CENTRAL DES EXAMENS, RUE VAUQUELIN.
Au fait, à quoi sert le bac ?

Des machines électroniques se chargent théoriquement de jongler avec les notes, les coefficients, les moyennes et les tableaux. Elles n'ont pas été utilisées, cette année. Pourquoi ?... Au ministère, on répond : parce que, étant donné l'insuffisance de personnel qualifié et le temps nécessaire pour réunir les chiffres qui doivent alimenter les machines, le travail électronique aurait été trop lent.

Les professeurs-correcteurs, certes, ont été plus vite. Mais comment oser s'étonner qu'ils aient commis des erreurs, étant donné la façon dont ils ont dû opérer ?

La tâche normale qui incombe au professeur-correcteur est la suivante :

— Aller chercher (à Paris, rue de l'Abbé-de-l'Epée où les copies sont centralisées) le lot de 100 à 150 copies qu'il est chargé de corriger. (Cette année, la distribution s'est effectuée dans une telle pagaïe qu'un correcteur d'espagnol a reçu... un paquet de versions latines.)

— Lire la copie et la noter sur 20. Indiquer le coefficient affecté à la discipline concernée (coefficients qui ont varié depuis l'année dernière) et calculer la note finale qui entrera dans le total des points de chaque candidat. Une copie notée 9 et affectée du coefficient 3 portera donc la mention suivante : 9/20 × 3 = 27/60.

— S'il fait partie d'un jury, délibérer avec ses collègues de l'admissibilité de chaque candidat, en se référant à un bordereau où sont inscrits le nom de l'élève et ses notes dans chaque discipline.

A ces tâches, se sont ajoutés cette année les menus travaux suivants :

— L'administration, débordée, n'a pas été en mesure de remplir lesdits bordereaux. Les professeurs ont dû le faire, après avoir décacheté eux-mêmes chaque copie « avec des couteaux de cuisine fournis par le réfectoire », précise l'un d'eux.

— Additionner les notes de chaque candidat, libeller les « collantes ». Et les cacheter.

Dans un centre parisien, un jury de sept professeurs a dû, en une journée, calculer les notes de 150 élèves dans huit épreuves différentes — soit 1.200 calculs — et y ajouter les travaux de manutention.

Au ministère, où l'on traite de haut les élèves qui « *manifestent méchamment* » (sic), on dit au sujet des enseignants :

« *Ils savent bien compter leurs sous. Alors pourquoi ne calculeraient-ils pas leurs notes ?* »

Et on laisse entendre qu'il y a eu, de la part de certains professeurs, un sabotage systématique des épreuves.

Comment une telle accusation a-t-elle pu, même sournoisement, être portée ?...

Le Guide du Candidat

Parce que, indiscutablement, certains enseignants ont volontairement « noté dur », soit qu'ils réprouvent un système qui aboutit, selon eux, à la multiplication des cancres et à une baisse sensible du niveau général, soit que certaines questions écrites (Valéry sur Voltaire, par exemple) aient reçu un très petit nombre de réponses intelligentes parce qu'elles étaient mal posées.

De là certains échecs considérés par les candidats comme injustifiés.

Mais quel nom faut-il donner à la confrontation entre « Le Guide du Candidat », préfacé par M. Echard, directeur du Service Central du Baccalauréat, selon lequel aucune note n'est éliminatoire pour l'autorisation à subir l'oral de contrôle, et les instructions aux membres des jurys déclarant... exactement le contraire ?...

S'il est interdit d'affirmer qu'aucun « sabotage » ait eu lieu, il est proprement scandaleux de chercher à substituer, dans l'esprit du public, cette explication trop commode à la carence des responsables de l'Education nationale et à la pagaïe sans précédent qui en a résulté.

Qui, sinon l'administration, a égaré des copies ; dirigé certains professeurs vers des jurys qui n'étaient pas les leurs ; oublié de marquer le nombre de copies sur les paquets d'épreuves remises aux correcteurs ; retardé l'arrivée des notes de gymnastique qui étaient prêtes depuis un mois ; supprimé le numéro qui permettait de classer les épreuves dès la fin de l'examen ? Les employés de l'administration — débordés — ne sont pas en cause. Ce qui l'est, c'est l'insuffisance, devenue proverbiale, du personnel et des locaux.

L'Etat et les citoyens

Sur le plan pratique :

● Décision du ministre : les copies (évaluées à 240.000 !) des candidats non admis à se présenter à l'oral relevant de l'Académie de Paris (9 départements) seront à nouveau examinées par les jurys. Ce qui revient à nier les erreurs matérielles, et à remettre en question la compétence des examinateurs. Les enseignants s'y opposent. C'est la guerre.

● Le « bac » ne sortira pas grandi de l'aventure. Au fait, à quoi sert-il ? Que l'Etat impose aux élèves des écoles libres un examen qui détermine leur aptitude à accéder à l'enseignement supérieur, rien de plus normal. Les élèves des écoles publiques seraient plus utilement et plus sérieusement jugés sur la moyenne des notes obtenues au cours des années de lycée. Outre qu'un diplôme obtenu dans ces conditions les engagerait peut-être à travailler régulièrement et sérieusement au lieu de « bachoter ».

● Aux garçons et aux filles qui auront eu, cette année, leur premier contact avec « l'Etat » à travers les mésaventures du bachot, on aura bonne mine de reprocher plus tard « l'incivisme des Français ».

Quand l'Etat se moque de ses citoyens, les citoyens se moquent de lui.

ANNE GUERIN.

(1) Collante : notification des résultats obtenus à l'écrit, comportant éventuellement la convocation à l'oral de contrôle.

BELLE AU SOLEIL
avec
Ritz Bronze
qui protège
hydrate
brunit
et les 2 nouveaux Rouges à Lèvres, gais, jeunes, lumineux :
Lugano: rouge ardent
Beausoleil: corail doré
Charles of the Ritz

Problème résolu...

— Où trouver les séries complètes d'œuvres de grands maîtres :

Balzac - Hugo
Zola - Stendhal
Maupassant
Dostoievski - Tolstoï

indispensables à ma bibliothèque, à celle de mes enfants, ou encore à celle de mes amis ?
— A Rencontre, coopérative suisse du livre.

— Comment procéder ?
— Téléphoner à DANTON 35-20 ou écrire 51, rue de la Harpe, Paris (Ve) et vous recevrez le catalogue complet illustré.

— Risque-t-on d'avoir un ou plusieurs volumes manquants ?
— Non, puisque le catalogue est permanent. La coopérative du livre est au service des lecteurs et des bibliophiles.

— Dois-je payer tout d'une fois ?
— Non. Vous recevez chez vous et payez un volume par mois, soit NF 8,30 (plus port), prix extraordinairement bas pour des livres si bien imprimés et si bellement reliés, à moins que vous ne demandiez l'envoi en bloc de toute une collection.

— Aurai-je ainsi une bibliothèque de valeur ?
— Oui, car sous ces belles reliures de style ancien ou moderne selon les collections, vous avez des textes intégraux, présentés par des écrivains et des critiques réputés.

— Puis-je, comme saint Thomas, voir et toucher ?
— Certainement. Vous recevrez sur demande un livre à l'examen gratuit pour huit jours. Après avoir (peut-être) douté de ce que je vous ai dit, vous jugerez sur pièces.

RR

LES CAHIERS
DE LA
RÉPUBLIQUE

Direction :
Pierre MENDES FRANCE

★

Le numéro 33 (juin 1961) est paru

Au sommaire :

- Sur l'affaire Eichmann
par VERCORS
- L'Occident à la croisée des chemins
par E. de la SOUCHERE, J. CHEVERNY, M. EINAUDI
- La gauche
par R. VAEZ-OLIVERA et G. SUFFERT, etc.

★

Prix de l'abonnement :

Ordinaire	36 NF
Soutien	60 NF
Etranger	45 NF

Chaque numéro : NF 3,50
C.C.P. Paris 13.693-09

Specimen gratuit sur demande

8, rue Henner - PARIS (9e)
PIG. 39-76

LES « HOMMES DE PAILLE »

par DOMINIQUE WALLON

président de l'U.N.E.F.

DEPUIS une semaine, les attaques portées par le gouvernement contre l'U.N.E.F. tendent à se préciser. Des activités culturelles importantes et la cogestion sont remises en cause. Pourquoi ?

Les conséquences de la guerre d'Algérie sur l'Université, la volonté des étudiants français de préparer avec tous leurs camarades algériens une coopération valable entre les deux pays avaient amené le 49e Congrès de l'U.N.E.F., l'année dernière, à préciser la position du mouvement étudiant en faveur des négociations et de la paix en Algérie. Cette prise de position courageuse, adoptée par 75 % des mandats, qui permit la reprise des relations entre l'U.N.E.F. et l'ensemble des étudiants des pays anciennement colonisés et particulièrement l'U.G.E.M.A., suscita de violentes réactions de la part du gouvernement.

Ce fut alors la suppression de la subvention ; puis, en décembre, le ministre de l'Education nationale échouait dans sa tentative de remise en cause de la cogestion des Œuvres universitaires. Depuis, les brimades n'ont cessé de se multiplier. Ne pouvant, malgré les pouvoirs exceptionnels qu'il s'est donnés, supprimer d'un trait de plume l'U.N.E.F., le gouvernement porte actuellement l'une des attaques les plus graves qui puisse être portée contre une organisation syndicale : après avoir supprimé une subvention normalement accordée à tout mouvement d'éducation populaire, après avoir tenté de remettre en cause la cogestion, le gouvernement voudrait abattre l'U.N.E.F. en niant sa représentativité et en suscitant une organisation concurrente.

Le malheur de déplaire

En effet, nous apprenions, au cours de la semaine passée, que M. Paye avait signé un arrêté nommant au conseil d'administration du Centre National des Œuvres, deux étudiants choisis au sein d'une organisation dont les statuts auraient été déposés il y a quelques jours seulement, et une personnalité désignée par la même organisation... Les « hommes de paille »... Peut-être le mot fera-t-il fortune, mais il exprime pour le moment la réalité des moyens que n'hésite pas à employer le régime actuel. Il n'existe en effet à notre connaissance aucune organisation étudiante qui puisse revendiquer le titre nécessaire d'association nationale représentative en dehors de l'U.N.E.F. et de l'U.G.E. Afin de tenter de limiter l'action et l'influence de l'U.N.E.F., le gouvernement s'engagerait donc à reconnaître et à soutenir des étudiants qui n'ont pu faire matériellement la preuve de leur représentativité.

Les expériences passées des différentes scissions nous ont appris que l'opposition prétendument apolitique avait toujours succombé à l'influence matérielle et morale de tel ou tel parti politique. Cette fois, la volonté affichée au départ est plus nette : l'Union qui va voir le jour sera gouvernementale. Ainsi voit-on se manifester une remise en cause très grave des libertés syndicales et la volonté de la part du gouvernement de lutter contre une organisation syndicale qui, parce qu'elle n'a jamais failli à sa tâche, a eu le malheur de déplaire au gouvernement de la Ve République.

(Marquis.)
DOMINIQUE WALLON.
La « grande peur » est passée.

Ce n'est pas par une telle attitude ni par de tels actes que l'on pourra répondre aux revendications fondamentales du milieu étudiant ; ce n'est pas ainsi que l'on favorisera le retour de notre pays à une vie démocratique qu'étudiants et universitaires n'ont cessé de réclamer.

Le 23 avril est loin, où le gouvernement et ses ministres faisaient appel aux organisations démocratiques pour défendre la République. La « grande peur » est passée. Ainsi, recevant le 25 mai une délégation du bureau de l'U.N.E.F., le ministre de l'Education nationale et le Haut Commissaire à la Jeunesse lui déclarent qu'ils ne peuvent concevoir de relations normales entre l'U.N.E.F. et le ministère de l'Education nationale tant que l'organisation étudiante ne sera pas revenue, par une déclaration publique, à une conception apolitique et corporative du syndicalisme.

Lorsque les institutions démocratiques sont en danger, on reconnaît tout à fait le droit à l'U.N.E.F. de se prononcer. On l'y encouragerait même, mais une fois que le pouvoir a triomphé, il ne veut pas tolérer les prises de position qu'il qualifie alors de politiques.

Le festival de Poitiers

Enfin, alors que M. Joxe, ministre de l'Education nationale, avait promis de ne rien faire qui puisse entraver le développement des activités culturelles étudiantes, M. Paye refuse toute subvention au Festival culturel international étudiant qui devait se tenir à Poitiers du 26 août au 3 septembre. Cette manifestation, l'une des plus importantes du monde culturel international étudiant, devra donc probablement être supprimée.

Le retentissement de l'annulation du Festival sera considérable à l'étranger. Le gouvernement aura remporté une grande victoire... sur le rayonnement de la culture française. Le ministère des Affaires étrangères avait bien compris cet aspect du problème, puisqu'il a accordé une subvention de 5.000 NF qui, hélas ! ne suffit pas pour couvrir les dépenses engagées.

Le syndicalisme doit s'engager pour plusieurs mois dans une de ses batailles les plus dures, mais, en fin de compte, malgré les manœuvres gouvernementales, ce seront les étudiants qui auront le dernier mot à dire. L'appui du milieu étudiant, celui de la majorité de l'opinion publique nous assurent que l'U.N.E.F. saura, une fois encore, passer avec succès cette période difficile.

L'U.N.E.F., plus consciente que jamais de représenter la grande majorité des étudiants, proteste vigoureusement contre ces atteintes aux libertés syndicales et elle réaffirme sa volonté de défendre, malgré l'arbitraire gouvernemental, les principes qui ont toujours été les siens.

D. W.

UNIVERSITÉ

Un bilan positif

● ***Les premiers résultats d'une bataille silencieuse et efficace qui dure depuis quatre ans.***

« LES savants français veulent sauver l'avenir. » Tel était le titre d'un grand entretien publié par « L'Express » le 31 octobre 1957. A cette époque, la crise du monde scientifique avait atteint un point culminant. Fait sans précédent dans les annales de l'université, on avait vu les professeurs de la Faculté des sciences de Paris, sitôt suivis par leurs collègues de province, décider une grève à l'unanimité. On les avait vus prendre la tête de leurs étudiants et manifester devant la Halle aux vins. « L'Express » avait réuni trois savants de réputation internationale, deux mathématiciens et un géologue. Ils avaient exposé non seulement leurs critiques, mais fait également des propositions précises, des suggestions concrètes :

- ● Création des « collèges universitaires » destinés à remplacer les « taupes » pléthoriques et anachroniques.
- ● Reconstruction et décentralisation des universités.
- ● Modification des concours existants, etc.

Ces idées avaient été élaborées par un petit noyau de chercheurs qui venaient de créer, en face de la carence des Pouvoirs publics, le Mouvement national pour le développement scientifique (M.N.D.S.). Les trois porte-parole du M.N.D.S. étaient Louis Glangeaud, doyen honoraire à la Faculté de Besançon ; André Lichnerowicz, professeur au Collège de France, et un jeune professeur de mathématiques générales à la Sorbonne, Marc Zamansky.

Quatre ans plus tard, celui-ci vient d'être élu par ses pairs doyen de la Faculté des sciences de Paris, en remplacement du doyen Pérès, qui a demandé à être déchargé de cette lourde fonction.

Cette élection — qui doit être encore confirmée par une nomination officielle — est symbolique. Elle a été acquise au premier tour par 109 voix contre 82 et marque la volonté de la Faculté entière d'avancer sur la voie des réformes préconisées par le M.N.D.S. Rajeunissement ? Il est de fait qu'à 45 ans, M. Marc Zamansky est le plus jeune doyen qu'ait connu la Faculté de Paris depuis le Premier Empire. Mais la province avait, ces dernières années, devancé Paris : huit doyens de moins de 50 ans ont été nommés à Poitiers, Caen, Grenoble, Lyon, Marseille, Rennes et Montpellier, cette dernière ville établissant un record avec un doyen de 35 ans seulement.

Quatorze « collèges »

Ce n'est pas là le seul point positif du bilan d'activité du M.N.D.S. pendant ces quatre années. Au cours de leur entretien avec « L'Express », les trois savants préconisaient la création de six « collèges universitaires » : huit fonctionnent depuis deux ans et quatorze fonctionneront l'année prochaine. Comme l'avaient prévu les

promoteurs, les « collèges universitaires » décentralisent l'enseignement, ils représentent une charnière extrêmement souple entre lycées, facultés et grandes écoles; avec la réforme des programmes, ils permettent une « humanisation » de l'enseignement.

Sur le plan des locaux, certains résultats ont été atteints, mais ils sont loin d'être suffisants, en particulier à Paris. Le M.N.D.S. menait, au moment de son entretien avec « L'Express », une campagne pour l'installation d'une nouvelle faculté au-dessus de la Halle aux vins. Depuis, les constructions ont démarré : trois amphithéâtres sont d'ores et déjà à la disposition des professeurs et permettent de dégager la Sorbonne qui, prévue pour 2.500 étudiants scientifiques, doit accueillir 22.000 jeunes gens et jeunes filles. Mais de nouveaux retards surgissent : au début de l'année, les constructions étaient arrêtées, tandis que le commissaire du gouvernement chargé de négocier les contrats d'éviction des négociants de la Halle aux vins, démissionnait de son poste, l'Etat ne tenant pas ses engagements. C'est un des premiers problèmes sur lesquels devra se pencher M. Zamansky.

Napoléon et Monge

De la même façon, au cours de leur entretien, MM. Glangeaud, Lichnerowicz et Zamansky suggéraient la suppression de la géométrie descriptive des programmes. Ils l'ont obtenue. Cette discipline était en effet absolument inutile; seule l'amitié de Napoléon pour Monge, le créateur de cette branche, l'avait imposée à Polytechnique et elle avait « survécu » depuis, bien qu'anachronique.

Dans les domaines du recrutement des professeurs, des crédits et des indemnités de recherche, bien des réformes, bien des progrès restent encore à faire. Mais les résultats obtenus, l'élection de Marc Zamansky et celle de plusieurs de ses confrères de province, le développement des collèges universitaires, prouvent qu'un élan est donné. L'initiative de quelques hommes éclairés et résolus a entamé l'immobilisme des Ministères et des Pouvoirs publics. Il convenait d'en prendre note.

THOMAS LENOIR.

(Charpentier.)

M. MARC ZAMANSKY.
Le record : 35 ans.

AVENIR

Le colloque de Lille

● *Depuis un an, les leaders de l'opposition à la Vᵉ République ont inventé une nouvelle forme d'organisation politique: les colloques. A quoi servent-ils ?*

COLLOQUE. Le mot a pris depuis un an un singulier retentissement. Au pied de la lettre, c'est un entretien entre plusieurs personnes. On parle donc beaucoup dans un colloque, et s'agissant d'une réunion de juristes ouverte à des hommes politiques et comportant une majorité d'avocats, on pourrait s'attendre à un assaut de belles phrases servant à entretenir de grandes illusions.

Mais les colloques organisés par l'Association pour la Sauvegarde des institutions judiciaires, que préside le bâtonnier R.-W. Thorp, nous ont habitués à autre chose : qu'ils soient du barreau, de la magistrature, de la vie politique ou syndicale, leurs quelques centaines de participants n'y viennent pas pour s'écouter parler, mais pour chercher à s'entendre. A s'entendre sur quoi ? Sur le rétablissement de la paix en Algérie et de la démocratie en France.

— *La démocratie ne consiste pas à faire des discours en face de gens qui cherchent à vous assassiner,* a dit, à Lille, Maurice Duverger, *mais à défendre les libertés, s'il le faut, les armes à la main.*

Les colloques jusqu'ici se sont donc efforcés de ne pas se payer de mots. Successivement ceux de Royaumont (en juin 1960, au moment des pourparlers de Melun), d'Aix-en-Provence (décembre 1960, à quelques jours du référendum), de Grenoble (mars 1960, à l'annonce d'Evian) ont élaboré les principes d'une véritable politique de rechange à la politique pratiquée par le pouvoir.

Une petite salle rococo

Le quatrième colloque, réuni dans une petite salle rococo de la Maison du Commerce et de l'Industrie à Lille, a tenté de resserrer le travail d'unité de l'opposition, amorcé par les trois premiers, et à accentuer leur rôle de « shadow cabinet ». Mais s'ils ont conscience que leur démarche représente le seul effort sérieux de réveil de l'opinion publique depuis le 13 Mai, leurs organisateurs et leurs participants savent aussi en constater les difficultés et les limites.

Ainsi, la suspension des garanties constitutionnelles depuis le putsch manqué d'Alger et l'interruption de la Conférence d'Evian, tout en renforçant l'intérêt d'actualité du Colloque de Lille, l'ont empêché d'aller au-delà de ces données immédiates, de progresser en positions et en audience par rapport aux précédents et d'atteindre pleinement son objet.

Cet objet était double et orienté vers l'avenir : il s'agissait de déterminer les moyens juridiques les plus propres à assurer la mise en œuvre de la politique d'autodétermination en Algérie et le retour en France aux conditions d'un Etat républicain et démocratique.

Sur le premier point, les « colloquants » étaient pratiquement unanimes — à l'exception de l'un des M.R.P. présents, M. Diligent — à constater qu'à Evian comme à Melun, des initiatives françaises, incompatibles avec les quatre conditions « logiques et donc nécessaires » énumérées dans la « Charte de Grenoble » (1), ont fait obstacle à la poursuite de la négociation. Mais d'âpres discussions ont surgi, particulièrement en commission de nuit, quand il s'est agi de formuler dans la motion les critiques adressées à cet égard au gouvernement, par exemple sur la question du Sahara. La plupart des participants se sont montrés peu enclins à aller au-delà de ce qui était implicitement contenu dans la motion de Grenoble : que l'autodétermination doit s'appliquer à toute l'Algérie de 1954, c'est-à-dire zones sahariennes comprises.

Gauche et Centre

Contre M. Pierre Cot, qui a plaidé le dossier de la souveraineté algérienne sur le Sahara, plus ou moins soutenu par le sénateur communiste Bardol et le syndicaliste Vignaux (aile gauche C.F.T.C.), Mᵉ Sarda, appuyé notamment par l'ancien résident général en Tunisie, M. Perillier, a estimé que cette question devait être précisément un objet de négociation, et non une donnée de fait. Pour le professeur Vedel et pour M. André Philip, la souveraineté était une notion archaïque à dépasser de part et d'autre. Quant à MM. Charles Hernu et Gaston Maurice, ils estimaient inopportun de mentionner le Sahara dans le texte de la motion. Finalement, c'est autour des thèses développées dans le dernier numéro de « L'Express » par M. Mendès France qu'a été bâtie une motion acceptable par tous.

En fait, le principal souci qui animait le colloque était de ne pas se couper de certaines formations se réclamant de la gauche et même du centre, dont l'absence ou le silence ont été remarqués au cours de ces assises : MM. Gazier, Pineau et Jules Moch, « empêchés », se sont contentés d'adresser des messages de sympathie; MM. Dar-

→

(1) 1° Absence de tout préalable; 2° Négociation portant à la fois sur le cessez-le-feu et sur le statut de la période transitoire ; 3° Reconnaissance du G.P.R.A. comme interlocuteur ; 4° Maintien de l'intégrité du territoire.

NOTES

● LE PLAN DE REGROUPEMENT

C'est un rapport de M. Jean Morin qui a décidé le général de Gaulle à envisager un partage du territoire algérien, baptisé plan provisoire de regroupement des populations. Dans ce rapport, antérieur à l'interruption des conversations d'Evian, le délégué général soulignait le durcissement constant des rapports intercommunautaires et évoquait les risques d'une provocation intervenant dans un tel climat de tension. La situation à Oran, en particulier, est, chaque jour, plus explosive. A Alger, c'est l'action de l'O.A.S. qui est le plus inquiétant: les hauts fonctionnaires de la Délégation générale, qui sont armés, sont contraints de changer fréquemment de domicile et vivent dans un état d'insécurité éprouvant. Le rapport de M. Morin a été pris en considération d'autant plus volontiers qu'un plan de regroupement permettrait de ramener en Allemagne une partie des forces françaises normalement affectées à l'O.T.A.N. Le rappel d'une division d'Algérie annoncé mardi par le général de Gaulle est un premier pas dans cette voie.

● LE SAHARA, BASE ATOMIQUE

Malgré le bon contact humain qu'il a établi avec le président Kennedy, le général de Gaulle reste extrêmement sceptique sur ses chances de faire triompher ses vues concernant l'organisation militaire et politique de l'Occident. Il croit que l'administration Kennedy, pour des raisons relevant de la conjoncture historique, sera une administration « faible » et que l'Amérique risque de ne pas pouvoir faire face, en cas de crise, à ses engagements en Europe. C'est pourquoi il est plus que jamais décidé à disposer rapidement d'une force de frappe nationale. Or, le rapport des experts militaires est formel : un pays comme la France ne peut devenir une puissance atomique que s'il dispose d'un territoire étendu, peu peuplé et peu éloigné du territoire national tout en en étant distinct. Cette base indispensable, c'est le Sahara. C'est beaucoup plus pour des raisons militaires que politiques que les négociateurs d'Evian avaient reçu mission d'être intransigeants sur le Sahara.

● M. JACQUES SOUSTELLE ET LA C.I.A.

M. Jacques Soustelle a donné sa « parole d'honneur » à un ami commun de lui-même et de « L'Express » qu'il n'avait jamais rencontré aux Etats-Unis des agents de la C.I.A.

Cette information catégorique de sa part est contraire à toutes les informations que nous avons reçues à ce sujet.

Etant donné la personnalité à qui M. Jacques Soustelle a fait ce serment, nous lui en donnons acte et nous le portons à la connaissance de nos lecteurs.

TETINES RITA
THE SELECT
BIBERONS INCASSABLES RITA DIAMANT
Les grandes marques D'ARTICLES en CAOUTCHOUC
Toute une fabrication d'articles d'hygiène impeccables
TOUTES PHARMACIES

LE SOUVERAIN STYLE
RONSARD
ÉTÉ
TOUS LES COSTUMES
Soie - Alpaga - Tergal...
TOUS LES POLOS
146, Champs-Elysées - ETOILE

del, Gérard Jacquet et Augustin Laurent ne se sont même pas fait excuser. Seul, le secrétaire administratif de la section S.F.I.O. du Nord assistait aux débats, mais il ne s'est manifesté ni en séance publique, ni en commission. M. Denis Forestier a prétexté du prochain Congrès du S.N.I. pour ne pas venir. M. Maurice Schumann, annoncé, n'a pas paru.

Seul facteur d'élargissement de l'éventail des Colloques : l'adhésion de M. Edgar Faure, présent à la séance sur les conditions du retour à la démocratie et qui a pris part à la rédaction de la motion, en se ralliant, avec M. Duverger, aux propositions des représentants du P.C. et de la C.G.T. pour que soit mis fin immédiatement à l'application de l'article 16.

La nature du danger

Cette discussion en commission a eu le mérite de mettre en lumière à la fois les raisons de la diffusion encore trop limitée des colloques dans le pays et celles des divergences qui persistent entre les hommes de l'opposition. Si le colloque n'a pu avancer très loin dans l'élaboration d'un programme minimum pour la restauration de la démocratie, c'est que ses participants demeurent divisés sur la nature du danger principal qui menace les libertés : les factieux ou le pouvoir lui-même ?

Deux « colloquants » qui ont été récemment les interlocuteurs de « L'Express » (2), MM. Duverger et François Mitterrand, ont abordé franchement ce débat :

— *Le risque le plus immédiat, c'est de se réveiller un de ces quatre matins avec un putsch militaire,* dit M. Duverger. *Dans l'histoire des Horaces et des Curiaces, on apprend qu'il faut frapper le premier et, ensuite seulement, le second, mais pas les deux à la fois.*

— *Moi, je pense que le régime actuel se sert des factieux pour être plus dangereux encore et plus immédiatement dangereux,* répliqua M. Mitterrand. *Vouloir considérer que les hommes dangereux sont les plus voyants, les plus criards, qui ont contre eux l'immense majorité des citoyens français, je crois que c'est plus grave qu'un désaccord : je considère cela comme une hérésie.*

La classe ouvrière

Les deux hommes se sont encore opposés sur les moyens de parer à la menace :

— *Il n'y a qu'une chose qui fait peur aux militaires, c'est la grève générale,* dit le premier. *Il y en a même un qui a employé cette très belle image : « Après tout, les gars de Renault, c'est les parachutistes de la classe ouvrière. »*

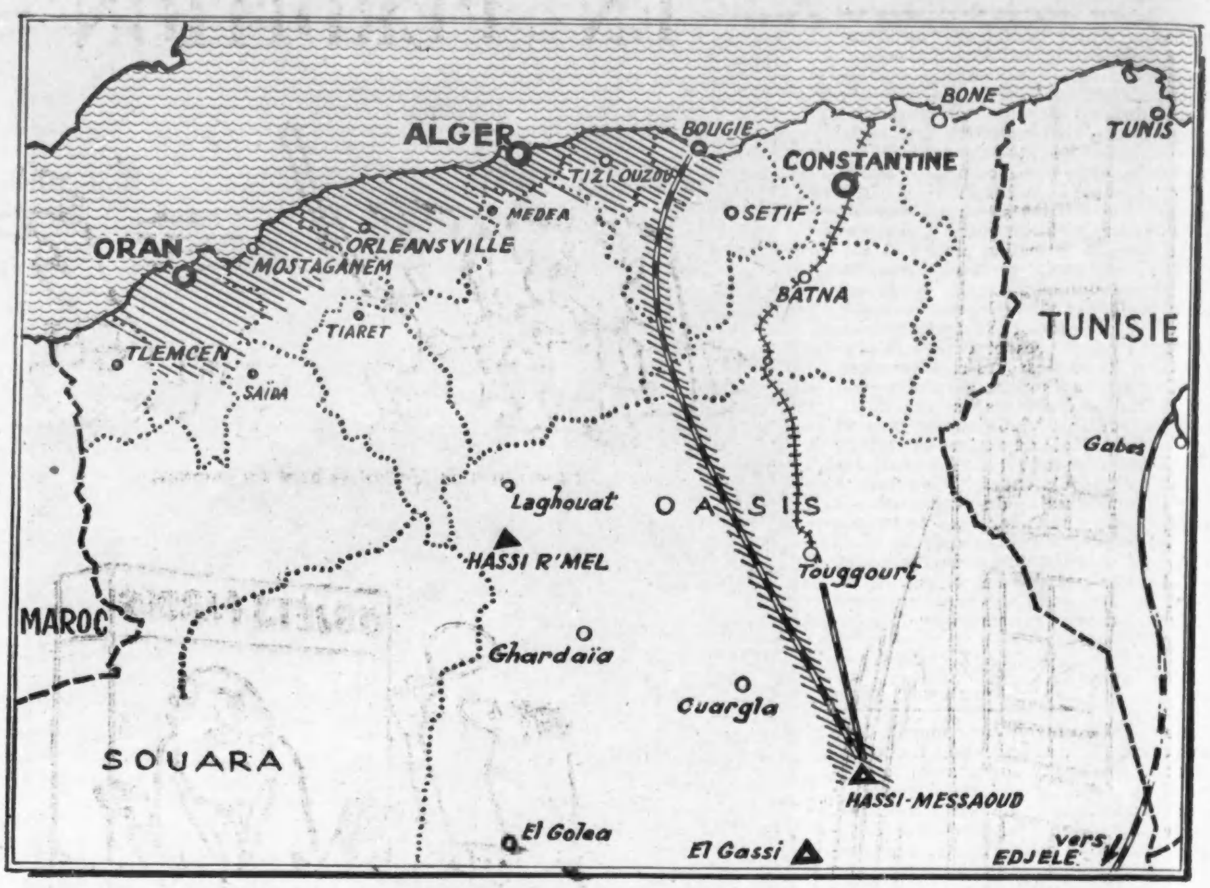
— *Se gargariser avec le rempart de la classe ouvrière, c'est devenu pour la gauche une clause de style,* répondit le second. *Faire reposer la défense de la République sur un arrêt de travail à 17 h. 30, vraiment, je ne trouve pas ça sérieux. Notre devoir est non pas de flatter, mais de mettre en garde la classe ouvrière, de lui adresser un appel angoissé plutôt que de lui laisser croire qu'il suffira d'arrêter les trains.*

C'est en fonction de ces discussions approfondies que les deux résolutions finales ont été rédigées autour des points de convergence susceptibles de réunir l'ensemble des participants. Enfin, les organisateurs ont décidé de consacrer les deux prochains colloques au problème paysan et à ceux de la planification démocratique.

JACQUES DEROGY.

(2) Cf. « L'Express » n° 520 du 1-6-61.

le bain oxygénant
Juvea
Bains aux essences aromatiques végétales
Relaxation, rajeunissement des tissus,
Cure anticellulitique
Grands magasins et parfumeries ou
JUVEA, 7, rue de Surène, PARIS (8e)



UN DES PROJETS DE PARTAGE (*).
Si l'on attend encore...

LA GUERRE

Une Algérie impossible

● ***Fermement retranchés derrière leurs positions, les négociateurs français et algériens préparent un prochain round. Jean Daniel craint qu'ils n'aient un peu oublié l'objet même du débat.***

UNE nouvelle définition ayant été donnée du « fait nouveau », les pourparlers avec le F.L.N. ont quelque chance de reprendre au début de juillet. Sans doute l'exigence de ce « fait nouveau » n'avait-elle été formulée que par M. Terrenoire et sans que la nature en ait été précisée. Mais on savait que le délai de réflexion, imposé par le général de Gaulle, devait servir à « *avertir le F.L.N. que la France ne craignait ni la suspension ni même la rupture ; qu'elle ne voulait à aucun prix se prêter à des négociations à la manière coréenne ; enfin, qu'elle attendait des propositions pratiques qui permettent de dépasser la répétition monotone des positions de principe* ».

Telle est la version officieuse donnée par les diplomates français aux hommes politiques des Etats occidentaux et africains.

L'avertissement

Si l'on parle aujourd'hui de reprendre les pourparlers, est-ce parce que le F.L.N. a profité de l'avertissement français ? Il paraît qu'on le pense à l'Elysée. En tout cas, on le fait dire. La surprise, sinon le désarroi, de la délégation algérienne à l'annonce de la suspension, a prouvé, aux yeux des collaborateurs du chef de l'État, que le F.L.N. s'était persuadé de l'impossibilité, pour la France, de prendre une initiative de ce genre. Les diplomates français estiment que le G.P.R.A. s'installait dans une simple épreuve de patience, attendant le progrès des pourparlers davantage des pressions extérieures sur la délégation française que de ses propres efforts pour rapprocher les points de vue.

Les membres de la délégation algérienne affirment le contraire et déclarent qu'ils s'apprêtaient justement, au moment de la suspension, à prendre une initiative positive. L' « avertissement » n'aurait donc pas été nécessaire. Mais c'est un fait que les Algériens savent désormais que la France peut rompre. Du moins le savaient-ils avant que la situation intérieure française ne connaisse les tragiques détériorations causées par les révoltes paysannes et la véritable « congolisation » de l'Algérie.

Un objectif populaire

Il y a quinze jours, les résultats de la stratégie française à Evian n'apparaissaient pas entièrement négatifs, du moins à court terme. La France ayant reconnu le droit à l'indépendance des Algériens, le monde s'intéresse beaucoup moins au mécanisme de la passation des pouvoirs et entre difficilement dans les méandres de la politique intérieure française ou des structures internes de la révolution algérienne. Pour ceux qui ne sont pas directement concernés, l'affaire dure un peu trop et paraît s'enliser, réduisant ainsi l'ardeur des solidarités. D'autre part, les difficultés provoquées par l'affaire saharienne parmi les alliés du F.L.N. sont aiguës : une récente déclaration, aussi précise que ferme, des ministres tunisiens Masmoudi et Khatib dans « Afrique-Action » en témoigne. Enfin, la protection des minorités est un objectif suffisamment populaire, dans la conscience des peuples (sinon dans les calculs des gouvernements) pour que la France ne puisse pas être condamnée, au moins à priori, lorsqu'elle s'acharne à l'assurer.

En gros, on peut donc dire que le dossier français, malgré la suspension, n'était pas négligeable. L'éditorial du « New York Times » de samedi dernier l'a souligné avec une singulière vigueur. Le F.L.N. l'a d'ailleurs bien compris et il ne fait que s'en indigner davantage. Car, aujourd'hui encore, à la veille d'une reprise possible des pourparlers, il est persuadé que la seule affaire qui intéresse vraiment le général de Gaulle, c'est le Sahara. Malgré les dénégations françaises, il est convaincu que la France n'insiste sur les minorités que parce que cette question comporte une popularité émotionnelle, par simple désir de sauver la face, ou parce que de Gaulle ne veut pas passer dans l'Histoire comme celui qui aura sacrifié les Français d'Algérie.

Que peut-on espérer ?

Selon les Algériens, les Français savent qu'on peut s'entendre sur les minorités, mais ils ne cherchent pas à s'entendre parce qu'ils attendent une concession sur le Sahara. Les interlocuteurs F.L.N. qui ont successivement rencontré MM. Chaillet, Bruno de Leusse, Tricot et Pompidou, ont été déconcertés par la position française sur les rapports organiques entre les deux communautés d'Algérie. Ils s'attendaient qu'il y eût une sorte de troc, la France réclamant certaines concessions (qu'on était d'ailleurs prêt à lui faire) sur le statut des Européens en échange d'un renoncement à la souveraineté française sur le Sahara. C'est parce qu'il n'y a eu aucun progrès de ce côté-là qu'il y a eu suspension.

Que peut-on espérer, alors, de nouveaux pourparlers ? Les informateurs habituels de l'Elysée affirment, confirmant l'une des interprétations du F.L.N., que le général de Gaulle ne cédera pas sur le Sahara. Mais quelle est la principale arme de la délégation française, sinon la division des Etats riverains ? Or, il n'est pas impossible que ces riverains arrivent à surmonter leur crise et à constituer un front commun, ce qui semble être le projet des Tunisiens, des Marocains, des Maliens et même des Mauritaniens.

Des nouvelles déprimantes

Dans ce cas, le général de Gaulle verrait disparaître un de ses atouts, mais aussi une de ses craintes : celle de voir le Sahara tomber entièrement « sous le joug d'une souveraineté unique et hostile ». Cette crainte n'est évidemment pas fondée, car il n'y a

(*) Dans un premier temps, les Français et ceux qui voudraient les suivre se regrouperaient dans les zones hachurées.

OMBRE DE MAO

Depuis quelques années, l'Occident s'inquiète des ambitions que ne dissimulent même pas les nouveaux maîtres de la Chine communiste. De temps en temps, le monde libre entretient de faux espoirs de voir Pékin se dresser un jour contre Moscou. Il n'est malheureusement, entre les deux métropoles de la révolution soviétique, que des querelles de tactique. Leur ambition commune, qui les rend solidaires, est la domination mondiale. CONTINENT, cette semaine, révèle pour la première fois au monde occidental, la personnalité d'un homme-clé de la politique chinoise, véritable ombre agissante du dictateur Mao Tsé Toung.

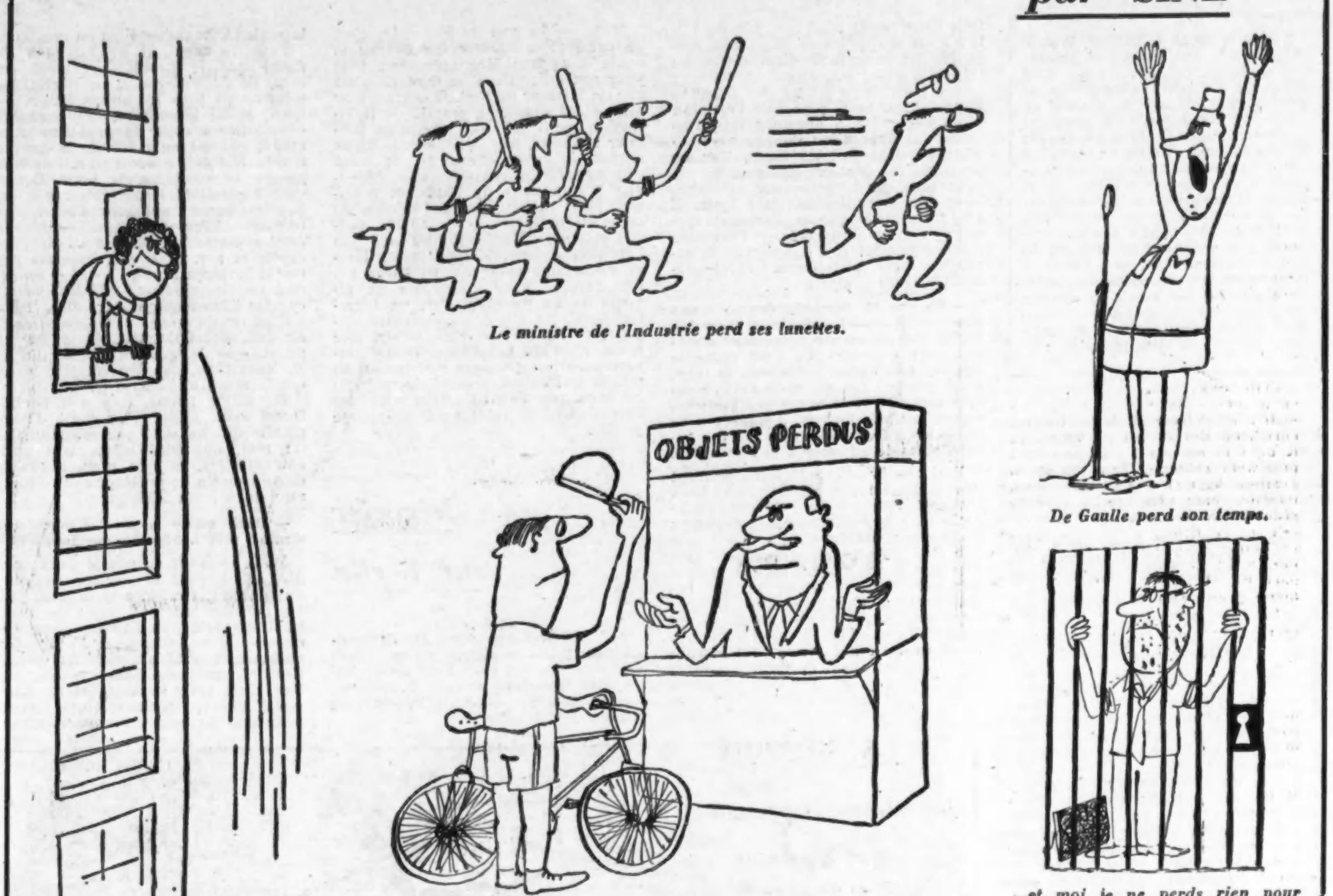
CONTINENT, Hebdomadaire Européen d'Information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF.

Réclamez-le dès aujourd'hui.

Communiqué.

EN PERDITION

par SINÉ



Le ministre de l'Industrie perd ses lunettes.

De Gaulle perd son temps.

Mme Vanderbilt perd son mari.

Jacques Anquetil perd une étape.

...et moi je ne perds rien pour attendre !

aucune raison de penser que le destin des pays riverains sera moins « progressiste » que celui de l'Algérie future. Mais, au moins pour l'immédiat, l'idée d'un contrôle commun du Sahara peut paraître plus rassurante.

A vrai dire, ce qui devrait préoccuper Français et Algériens bien davantage que toutes les manœuvres diplomatiques, c'est l'évolution de la situation en Algérie. Rarement, les nouvelles ont été si déprimantes. La division des communautés, la lutte des polices, la rivalité des administrations, la guerre des clans, l'insécurité des villes où le plastic répond à la bombe, les lettres de menaces et d'intimidation, les engagements aux confins algéro-marocains — qui sont parmi les plus meurtriers depuis 1954 — enfin, l'état d'esprit à la fois désespéré et anarchique de populations entières : voilà le récit que nous font les familles et les amis que nous avons laissés là-bas. C'est consciemment que j'ai parlé plus haut de « congolisation ». On croyait avec condescendance que ce qui était arrivé aux Belges et aux Noirs ne pouvait arriver ni aux Français ni aux Algériens. Eh bien, cela est en passe d'arriver. C'est plus qu'une menace, c'est une situation qui se rapproche de jour en jour et nous allons nous réveiller un matin avec une Algérie invivable pour tous.

Un cadavre

Sans doute le général de Gaulle voudra-t-il ne pas se soucier de cette « péripétie ». C'est avec une belle fermeté qu'il vient de reconduire l'arrêt des opérations offensives, malgré les revendications des états-majors et la lutte, au sein du gouvernement, de plusieurs ministres. Il entend montrer que sa politique algérienne ne dépend pas du F.L.N. Sans doute, de son côté, le F.L.N. entendra-t-il aller jusqu'au bout de tous ses objectifs et voudra-t-il faire respecter, jusque dans les détails, l'application de ses principes. Mais, en attendant, c'est une Algérie qui se meurt qui devient l'objet de la lutte. Si l'on attend encore, c'est un cadavre que l'on va se disputer.

JEAN DANIEL.

LA NOUVELLE CRISE

Depuis le début de l'année, Walter Lippmann, le plus important journaliste politique des Etats-Unis, s'est entretenu en privé successivement avec M. Krouchtchev, le général de Gaulle, M. Macmillan et le président Kennedy. Il vient de se livrer, devant les caméras de la chaine de télévision C.B.S. (Columbia Broadcasting System), à une analyse détaillée de la politique du président Kennedy et des perspectives qu'elle ouvre aux Etats-Unis. Répondant pendant une heure aux questions de Howard K. Smith, correspondant d C.B.S. à Washington, il a effectué un tour d'horizon complet des soucis qu'affronte actuellement le président des Etats-Unis. « L'Express » publie ici en exclusivité le texte de cette interview :

— Définissant les qualités qui font un bon président des Etats-Unis, vous avez écrit, il y a un an, que la principale était la faculté de distinguer, dans une situation donnée, ce qu'il y a de permanent, de durable. Pensez-vous que M. Kennedy possède ce don de double vue ?

WALTER LIPPMANN. — Je crois qu'il pourrait l'avoir mais il est trop tôt pour se prononcer sur ce point.

— Que pensez-vous de ce qu'il a fait jusqu'ici ?

W. L. — En gros, il n'a fait qu'appliquer la philosophie économique et la politique internationale du président Eisenhower sans jamais expliquer à l'opinion qu'elles pouvaient être changées. C'est comme si nous avions été gouvernés par une administration Eisenhower plus jeune de 30 ans.

C'est comme cela qu'il a commencé. Cela ne veut pas dire qu'il va continuer ainsi. Je crois qu'il sera obligé, **avant la fin de l'année, de faire un choix capital**, c'est-à-dire de décider **si l'Amérique peut se permettre de** maintenir un budget équilibré au sens **où l'entendait le président Eisenhower**, c'est-à-dire de conserver un taux d'expansion économique assez bas, **ou si le gouvernement fédéral doit accélérer cette expansion par des réductions d'impôts et des mesures de ce genre. Cela va se décider dans les mois à venir. Et l'une des faiblesses de Kennedy, c'est qu'il n'a jamais exposé le problème aux Américains.**

Un premier acompte

Il n'a jamais expliqué que si nous voulons remporter la guerre froide et faire mieux que les communistes, l'économie américaine doit faire un bond en avant et atteindre une production supérieure de 50 millions de dollars à celle de cette année. Il faudra cela pour y arriver. Mais Kennedy ne l'a jamais dit et c'est pourquoi les gens n'éprouvent aucun sentiment d'urgence.

Il n'a pas exposé non plus une réalité très désagréable mais dont il n'est pas responsable : c'est que nous sommes liés, dans le monde entier et notamment en Asie, par des engagements moraux et juridiques qui ont été pris avant son arrivée au pouvoir, quand nous étions la plus grande puissance militaire du monde. Passer de la première place à une position d'égalité est une chose très dure pour un pays, démoralisante, irritante, difficile à avaler, mais nous serons pourtant bien obligés de l'avaler.

— Pourquoi Kennedy, qui a fait beaucoup de discours et qui sait tout le parti qu'on peut tirer de la télévision, n'a-t-il pas expliqué tout cela ?

W. L. — C'est un homme très intelligent, à l'esprit très vif. Il lit vite, il comprend vite, mais cela l'ennuie d'expliquer. Il n'en a pas la patience. Il annonce ses décisions sans en exposer, point par point, les raisons.

— Pendant sa campagne électorale, M. Kennedy s'est donné pour principal objectif de rétablir le prestige des Etats-Unis à l'étranger. Qu'a-t-il fait, jusqu'ici, dans ce sens ?

W. L. — Il n'a pratiquement rien fait, parce qu'il n'est pas sûr de lui. Il n'a été élu qu'à une très faible majorité, il sait qu'il ne dispose pas, au Congrès, d'une majorité suffisamment solide pour faire passer des mesures importantes, et il juge que l'opinion n'est pas prête à accepter les décisions qui pourraient donner un nouveau prestige à l'Amérique. Car ce prestige, en dernière analyse, ne repose plus sur la puissance militaire, bien que nous devions être forts. Il ne peut reposer que sur l'exemple que nous donnons au monde — l'exemple d'une économie et d'une société dynamiques, qui s'attaquent énergiquement à leurs problèmes.

— Ce que M. Kennedy demande aux Américains, actuellement, c'est essentiellement de soutenir son programme d'aide aux pays étrangers. Ce n'est peut-être pas une très bonne année pour le faire, alors que le Laos, que nous avons puissamment aidé, vient de passer à l'ennemi, et que la Corée du Sud, à laquelle nous avons accordé une aide plus massive encore, vient de renoncer à la démocratie.

W. L. — Les Etats-Unis ne peuvent pas plus refuser d'aider les pays étrangers que l'homme le plus riche de la ville de contribuer aux dépenses de la communauté. C'est sur la forme que doit prendre cette aide qu'il faut discuter. Il est évident qu'une grande partie de l'argent que nous avons dépensé au Laos n'a servi qu'à enrichir la classe supérieure et à augmenter la haine des pauvres pour les riches. Nous avons ainsi préparé le terrain pour la propagande communiste. Dans d'autres pays, nous avons certainement consacré trop d'argent à entretenir des armées qui n'avaient aucune valeur militaire, sur le plan stratégique, et que nous payions uniquement pour qu'elles restent loyales envers le gouvernement en place et ne cherchent pas à le renverser. Ce sont de tragiques erreurs.

D'un autre côté, si nous ne voulons pas que le monde soit englouti tout entier par la marée communiste, comme l'a annoncé M. Krouchtchev, il faut qu'il subsiste dans toutes les régions des « points d'ancrage », des pays qui prouvent que la prospérité et une certaine justice sociale peuvent être obtenues autrement que par les méthodes communistes. Cela veut dire que nous devons concentrer toute notre énergie et toute notre aide sur quelques pays-clefs.

Quels sont-ils ? En Asie, c'est l'Inde. En Amérique latine, ce n'est pas Cuba mais le Brésil. En Afrique, ce pourrait-être la Nigeria. Je ne veux pas dire qu'il faut supprimer notre aide aux autres pays — qui ne sert, en fait, qu'à les payer pour qu'ils se tiennent tranquilles. Mais dans les pays-clefs, il faut l'intensifier et aller jusqu'au bout. Il ne sert à rien de lancer une moitié de pont au-dessus de la rivière. Il faut construire le pont tout entier.

— Vous allez encore plus loin, sur ce point, que le président Kennedy.

W. L. — Le tort de Kennedy, c'est de parler aux Américains comme si l'aide aux pays étrangers était déjà pour eux un terrible fardeau. Ce n'est pas un fardeau du tout. Il devrait leur dire, étant donné la gravité de la situation, qu'il ne s'agit que d'un premier acompte, très petit, sur ce qu'ils auront à payer. Kennedy ne veut pas apparaître comme un « dépensier » aux yeux de l'opinion publique. Il a raison dans la mesure où cette étiquette est un véritable poison politique. Mais il faudra bien que l'opinion évolue. Actuellement, lorsqu'un homme emprunte de l'argent à une banque pour construire un cinéma ou un dancing, c'est un investissement. Mais si la municipalité dépense de l'argent pour construire une école, c'est du gaspillage. Notre gouvernement est pratiquement le seul au monde qui raisonne ainsi, le seul qui ne fasse pas de distinction entre les investissements publics et le gaspillage public.

Négocier sur Berlin

— Vous avez rencontré M. Krouchtchev deux fois en Russie et vous l'avez également vu aux Etats-Unis. Quelle impression vous a-t-il faite ? Y a-t-il un homme politique américain auquel vous puissiez le comparer ?

W. L. — Il me fait penser à un homme dont les Américains ne se souviennent malheureusement pas très bien : le gouverneur de l'Etat de New York, Al Smith. Smith avait une merveilleuse connaissance intuitive de ce que pensait chaque citoyen de son Etat. Krouchtchev est pareil. Il a des antennes partout. Il est capable, comme l'était Smith, de parler aux gens des sujets les plus difficiles, comme l'économie, d'une façon si vivante que tout le monde le trouve drôle et intéressant. Et puis, surtout, Krouchtchev est un politicien-né, qui aurait fait une grande carrière dans n'importe quel pays. Il n'est pas, comme Staline, une sorte de despote oriental qui travaille dans l'ombre avec ses agents secrets. Kennedy et lui devraient assez bien se comprendre, dans la mesure où ils sont tous deux des politiciens-nés.

— Ils viennent de se rencontrer, et il ne semble pas qu'ils se soient mis d'accord sur beaucoup de points.

W. L. — Ils se sont rejoints au moins dans la conscience du terrible danger qu'ils courent tous deux, de la catastrophe qui se produirait s'ils se laissaient entraîner dans une impasse où il n'y aurait plus d'autre choix, pour l'un ou pour l'autre, qu'entre la capitulation et une guerre-suicide. C'est la seule chose qu'ils aient en commun.

Pour le reste, il ne fait pas de doute que le problème central est celui de l'Allemagne et de Berlin. La solution de tous les autres litiges — Laos, essais atomiques, désarmement — est liée à celle du problème allemand, qui est au cœur de la guerre froide. S'il doit y avoir une troisième guerre mondiale, c'est pour Berlin qu'elle aura lieu. Krouchtchev m'a dit, pendant notre entretien : *« J'accepterais une Allemagne réunifiée si elle était communiste. Mais vous ne l'accepteriez pas. Et je n'accepterais pas une Allemagne réunifiée qui renoncerait au communisme et deviendrait comme l'Allemagne d'Adenauer. Il n'y a donc aucun moyen de la réunifier. »* En fait, il est du même avis, sur ce point, que le général de Gaulle et M. Macmillan, qui pensent tous deux que la réunification est irréalisable.

En même temps, il y a à Berlin-Ouest deux millions et demi d'Allemands qui ne sont pas communistes du tout, qui sont même très anticommunistes, et que nous avons le devoir absolu de protéger contre toute atteinte à leurs libertés.

— Dans quelle mesure Krouchtchev serait-il prêt à négocier sur Berlin ?

W. L. — Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il se déclare désireux de négocier. Peut-être se déroberait-il au dernier moment, mais je crois qu'il ne faut pas laisser passer la chance de négocier avec l'Union Soviétique un nouveau traité qui garantirait l'avenir de l'Allemagne et de Berlin. Il spécifierait quelles routes, quels couloirs aériens, quels canaux devraient rester ouverts aux habitants de Berlin-Ouest, et il serait signé par les quatre puissances qui occupent l'Allemagne, ainsi que par les gouvernements des deux Allemagnes (ce sera une des difficultés puisque les Allemands de l'Ouest refusent d'apposer leur signature à côté de celle des Allemands de l'Est). Le traité devrait prévoir également le maintien à Berlin, pendant un certain temps, de troupes anglaises, françaises et américaines, en très petit nombre. Et puisque celles-ci seront là, il faudra aussi qu'il y ait un contingent symbolique de troupes russes.

La menace des généraux

Ce que Krouchtchev désire le plus, à mon avis, c'est donner un statut légal à l'Etat est-allemand. Il sait que nous ne le reconnaîtrons pas, mais il estime que la signature d'un traité par l'Allemagne de l'Est équivaudrait à une reconnaissance *de facto.*

LES TROIS « POINTS D'ANCRAGE » PRÉCONISÉS PAR WALTER LIPPMANN.
Une moitié de pont ne sert à rien.

par WALTER LIPPMANN

— Que se passera-t-il, à votre avis, si les Russes remettent aux Allemands de l'Est le contrôle des voies d'accès à Berlin ?

W. L. — Krouchtchev, si je l'ai bien compris, n'envisage de conclure un traité de paix séparé avec l'Allemagne de l'Est qu'en dernière extrémité. Il n'en a pas envie. Il m'a répété une douzaine de fois : « *Je ne veux pas aggraver la tension et je sais que la signature de ce traité aura ce résultat. Mais je serai peut-être obligé de le faire.* »

Je lui ai demandé pourquoi il était si pressé. Il m'a répondu : « *Je veux que les frontières de l'Allemagne, le statut de Berlin et la ligne de démarcation soient fixés par un traité avant que les généraux hitlériens d'Allemagne occidentale aient la bombe atomique. Et ils vont l'avoir, parce que vous la leur donnerez, ou parce que les Français la leur donneront. Il y aura alors un immense danger en Europe parce que, s'ils attaquent l'Allemagne de l'Est et que celle-ci n'est protégée par aucun accord international, vous n'interviendrez pas et il y aura une guerre que rien ne pourra arrêter. C'est pourquoi il faut d'abord conclure un traité, afin que les frontières soient fixées et que le pays qui les franchit militairement soit aussitôt reconnu comme un agresseur.* »

— Que pouvons-nous faire ?

W. L. — Il faut d'abord réviser notre position de départ. Nous avons considéré jusqu'ici que la situation à Berlin était la meilleure possible, de notre point de vue, que toute modification du statut de la ville nous serait défavorable et qu'il fallait s'accrocher au statu quo. C'est la position du chancelier Adenauer.

L'autre point de vue — qui est le mien — c'est que la situation à Berlin n'est pas bonne. La ville est en état de crise chronique, ce qui signifie que les Russes peuvent, chaque fois qu'ils le veulent, serrer un peu l'étau à Berlin et détourner ainsi l'attention de ce qui se passe en Iran, à Cuba, ou ailleurs. C'est une situation très dangereuse pour l'Occident.

Je ne crois d'ailleurs pas que les habitants de Berlin-Ouest soient si contents de leur situation. S'ils l'étaient, pourquoi nous demanderaient-ils sans cesse de jurer à nouveau que nous ferons la guerre pour Berlin ? Mais ils n'en sont pas tellement sûrs.

Au lieu de refuser toute modification du statut actuel en prétendant qu'elle affaiblirait les garanties des Berlinois, nous devrions déclarer que nous sommes prêts à le modifier pour renforcer ces garanties. Sur la liberté de Berlin, il ne peut y avoir de négociations. Mais on peut discuter sur le statut juridique de la ville.

L'exemple de Cuba

— Quelle est votre opinion sur la dernière proposition diplomatique des Russes : le contrôle de l'O.N.U., de l'arrêt des essais nucléaires et de presque tous les accords internationaux par une « troïka », c'est-à-dire un directoire de trois membres — un Occidental, un communiste et un neutre — dont chacun aurait un droit de veto ?

W. L. — J'ai demandé à Krouchtchev : « *Pourquoi trois personnes ?* » Il m'a répondu : « *En fait, nous voulons dire deux. L'important, c'est que tout soit fait par un accord entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. Nous n'avons introduit le troisième groupe que parce qu'il était là.* »

— N'est-ce pas une menace pour l'avenir des Nations Unies ?

W. L. — C'est une menace dans la mesure où M. Hammarskjoeld — qui a encore deux ans devant lui, à mon avis — ne pourrait pas être réélu aujourd'hui, ni aucun autre homme dans son genre. Si nous n'arrivons pas à un accord avec les Russes, il est certain qu'il n'y aura plus de secrétaire général de l'O.N.U. et que celle-ci sera réduite à une assemblée délibérante, sans aucun pouvoir de décision.

— Dans un récent article, vous avez dit que les difficultés des Etats-Unis avec le général de Gaulle venaient surtout de ce qu'il ne pense pas que l'Europe puisse compter sur l'Amérique pour sa défense.

W. L. — De Gaulle considère que les armes nucléaires sont si destructives qu'aucun pays ne prendra le risque d'être détruit pour défendre un autre pays. Mais si les Soviétiques utilisent leurs bombes atomiques contre les Etats-Unis, ils devront aussi détruire les bases américaines à l'étranger. C'est pourquoi de Gaulle ne veut pas de bases de fusées américaines en France. Il veut rester hors de la ligne de feu. En même temps,

(Dalmas.)

JOHN F. KENNEDY.
Un choix capital avant la fin de l'année.

il veut que la France, avec ses propres bombes, soit suffisamment dangereuse pour que personne n'ose l'attaquer. Il a peur de ne pas être protégé par l'Amérique, mais il craint aussi que celle-ci ne déclenche une guerre dans laquelle il serait entraîné malgré lui. C'est un fait qu'il n'a pas une très haute opinion des dirigeants militaires et politiques des Etats-Unis.

— Est-ce que sa rencontre avec le président Kennedy a modifié son opinion ?

W. L. — Je crois que le président Kennedy a fait une très forte impression sur le général de Gaulle, et réciproquement, si bien que les relations personnelles entre le chef du gouvernement français et le président américain n'ont jamais été meilleures depuis la seconde guerre mondiale. Le général de Gaulle croyait se heurter à un mur : il a trouvé en face de lui un homme capable de comprendre ses conceptions militaires.

— Une chose qui reste incompréhensible pour beaucoup d'Américains, c'est le fiasco cubain. Comment une décision aussi catastrophique a-t-elle pu être approuvée par les militaires, les services secrets, les conseillers du président et le président lui-même ?

W. L. — Je crois que le feu vert a été donné, dans cette affaire, par les plus anciens conseillers de l'Administration, qui étaient déjà en place, et que les jeunes hommes que Kennedy a amenés avec lui à la Maison Blanche n'ont pas été assez forts, ou assez sages, pour contrebalancer leur influence. Mais Kennedy est un homme qui peut apprendre et la leçon de Cuba ne sera certainement pas perdue pour lui.

L'invasion de Cuba a été une faute et une stupidité. Elle a été mal préparée, mais ses conséquences auraient été plus graves encore si elle avait réussi, parce que si les 1.400 hommes du corps expéditionnaire avaient pu s'accrocher sur leur plage, il y aurait eu une interminable guerre civile dans laquelle tout le monde serait intervenu.

— Que pouvons-nous faire maintenant vis-à-vis de Cuba ?

W. L. — Il faut d'abord comprendre que Cuba, comme l'a dit le sénateur Fulbright, est une épine dans notre chair mais non un poignard sur notre cœur. Rien n'indique qu'il y ait la moindre base militaire soviétique à Cuba. M. Allen Dulles m'a dit lui-même, il n'y a pas longtemps, qu'aucun avion russe n'avait été utilisé par les Cubains contre les envahisseurs, mais seulement de vieux appareils américains. Quant aux fusées, pourquoi les Russes, qui sont capables d'en envoyer dans la Lune, auraient-ils besoin d'en installer à 150 km de nos côtes ?

La véritable menace du castrisme, c'est qu'il réussisse à résoudre, à Cuba, les problèmes qui n'ont pas encore été résolus dans beaucoup de pays d'Amérique latine. C'est sur ce terrain que nous devons chercher à le concurrencer. Si Castro réussit à l'intérieur, son exemple sera beaucoup plus dangereux que tout ce qu'il pourrait faire directement. C'est dans ce sens que je considère l' « Alliance pour le Progrès » du président Kennedy comme une très bonne chose.

— Que pensez-vous de la C.I.A. ? Une démocratie peut-elle organiser des services de renseignement et d'espionnage efficaces ?

W. L. — L'espionnage est nécessaire pour tous les pays. Il n'est pas très moral, mais il ne sert à rien de se voiler la face : il existe et il doit exister. L'erreur, dans le cas de la C.I.A., a été de confier à un organisme de renseignement le soin de monter une opération comme l'invasion cubaine. Tout a été concentré sur la tête d'un seul homme qui ne savait plus s'il devait exposer la vérité au président ou lui dire ce qu'il devait faire. Les deux choses — renseignement et détermination de la politique à suivre — devraient être absolument séparées.

— Après le fiasco cubain, vous avez dit que les chefs d'état-major de l'Armée et le directeur de la C.I.A. devraient être remplacés. Le pensez-vous toujours ?

W. L. — Oui. Et je crois que cela sera fait. Je pense que la C.I.A. pourrait être supprimée et remplacée par différents services spécialisés.

Les vieillards belliqueux

— Dans un discours prononcé devant des journalistes, le président Kennedy a laissé entendre que la publication de certaines informations par la presse avait compromis le succès de l'opération cubaine. Pensez-vous que la presse doive s'imposer à elle-même, dans ce domaine, certaines restrictions ?

W. L. — Le président Kennedy pensait aux informations publiées sur les préparatifs de l'invasion. J'estime qu'il est du devoir de la presse de révéler ce genre de choses, parce que je pense qu'une démocratie comme la nôtre ne doit pas avoir des camps d'entraînement, des armées et des forces navales secrets dans des pays étrangers, au mépris de tous les traités signés et de toutes les lois en vigueur.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous étiez partisan d'une négociation sur Berlin, même si elle devait impliquer certaines concessions aux Soviétiques. Que répondrez-vous à ceux qui vous accuseront de soutenir une politique « d'apaisement » ?

W. L. — Ma réponse, c'est qu'on ne résoudra pas le problème de vie ou de mort qui se pose à l'humanité avec des qualificatifs de ce genre. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui pensent que nous devons verser un peu de sang de temps en temps pour prouver que nous sommes virils. Il s'agit de problèmes beaucoup trop graves pour qu'on puisse raisonner de cette façon. Et puis, surtout, je n'aime pas les vieux messieurs qui songent à déclencher des guerres dans lesquelles ce sont les jeunes qui devront se battre. Je n'aime pas les vieillards belliqueux. Je crois que leur rôle est, au contraire, de faire tout ce qu'ils peuvent pour éviter ce qui serait une calamité irréparable pour le monde.

MEDECINE

Les épileptiques

● *Pour découvrir les secrets du « grand mal », des neurologues français filment les enfants pendant leur sommeil.*

— Comment s'appelle-t-elle ?
— *Hélène.*
— Est-ce qu'elle connaît son nom ?
— *Oui.*
— Nous allons essayer le test du miroir.

C'est un psychologue qui parle ainsi. Il s'adresse à une jeune femme assise devant lui, sa petite fille sur les genoux. Hélène a trois ans. Son joli visage aux traits réguliers, à la peau trop blanche, est totalement dépourvu d'expression. Ecroulée sur les genoux de sa mère, les membres inertes, elle ressemble à une poupée cassée. Le psychologue l'appelle doucement par son nom :

— *Hélène... regarde, Hélène.*

Il approche un miroir du visage de l'enfant. Quant on montre un miroir à un bébé de cinq mois, il rit, il tend la main vers son image. Hélène ne bouge pas. Aucun geste. Aucune réaction. On dirait qu'elle ne voit rien. Hélène est épileptique.

L'épilepsie, cette maladie étrange, encore en partie mystérieuse, qui fut, pendant des siècles, objet de superstition et d'effroi, a pris chez elle une forme grave. Ses centres nerveux sont profondément atteints, sa maman l'a amenée à Marseille, « au Centre Saint-Paul pour l'Orientation Médicale et Sociale des jeunes épileptiques ». Elle y restera avec elle les deux ou trois jours que demandent les examens qu'il faut faire subir à l'enfant pour préciser l'origine de son mal et tenter d'établir un traitement approprié.

C'est une des originalités de ce centre-pilote, unique en Europe et probablement au monde, d'hospitaliser avec le petit malade le membre de la famille qui l'accompagne. Les examens (radiologiques, biologiques, électro-encéphalographiques, psychomoteurs) durent au moins une journée. L'accompagnateur, la maman le plus souvent, déjeune à l'hôpital avec l'enfant. Si les examens doivent se prolonger deux ou trois jours, on leur donne une chambre, coquette et calme. Dans les cas relativement bénins, ce délai suffit aux spécialistes pour mettre au point le traitement qui empêche l'apparition des crises. Si le cas est sérieux, les médecins peuvent décider de l'admission de l'enfant au Centre, pour le temps nécessaire, quelques semaines, parfois quelques mois. Il sera suivi pas à pas par l'équipe des médecins, infirmières et éducateurs spécialisés.

Un petit Arménien

— *Le personnel est très important,* nous dit la secrétaire du professeur Gastaut, neurologue de réputation mondiale, qui dirige le Centre Saint-Paul. *Nous sommes 80, pour 60 enfants hospitalisés. Nous faisons deux consultations par semaine au cours desquelles nous examinons environ 30 enfants.*

Nous pénétrons dans la pièce aux parois bleu-ciel insonorisées dans laquelle on pratique les enregistrements électro-encéphalographiques. Un garçonnet de huit ans environ est allongé sur la table d'examen, la tête hérissée des fils de l'électro-encéphalographe. C'est un petit Arménien très mignon avec d'immenses yeux noirs. Il nous sourit. Il n'a pas peur du tout, il a l'habitude de ces examens. De l'autre côté d'une cloison de verre, comme un poisson dans un aquarium, un technicien en blouse blanche donne ses directives à l'enfant grâce à un système d'interphone.

— *Ouvre les yeux... ferme les yeux... très bien... ne bouge plus...*

Les objectifs de deux caméras sont braqués au-dessus de la vitre sur la table d'examen. Si l'enfant fait une crise au cours de l'enregistrement, le technicien n'a qu'à appuyer sur un bouton : la crise est filmée en même temps qu'elle est enregistrée sur l'E.E.G. Les médecins pourront, par la suite, la projeter au ralenti pour l'étudier dans tous les détails, parallèlement à son enregistrement graphique.

— *Nous faisons aussi des enregistrements électro-encéphalographiques au cours de la nuit,* nous explique l'assistante du professeur Gastaut. *Beaucoup de crises surviennent pendant le sommeil. Un enfant en a fait cinq la nuit dernière. On met en place les plaques de collodium pour les électrodes le soir, avant le dîner, et on enveloppe la tête de l'enfant dans un turban. Quant il est endormi, on le transporte sur la table d'examen et on met les fils en place. Le technicien veille. Si une crise survient, il l'enregistre et la filme. Tous les enfants que nous décidons d'hospitaliser sont des cas difficiles qui exigent des examens répétés ; nous allons les chercher quand nous avons besoin. Le reste du temps, ils jouent et travaillent à mi-temps sous la direction d'éducateurs spécialisés.*

Des formes curieuses

Nous entrons maintenant dans la salle où le professeur Gastaut réunit une fois par semaine toute son équipe. Chaque cas est patiemment discuté, documents en main ou projetés sur des écrans transparents (pour les radiographies des crânes, par exemple). Chacun donne son opinion. On discute le traitement et les problèmes de chaque enfant en particulier, mais aussi on étudie l'épilepsie sur le plan général. L'équipe du professeur Gastaut est trop modeste pour dire ce que tous ses travaux ont pu apporter depuis trois ans à la connaissance de l'épilepsie. Un détail suffirait à le prouver : les étrangers se disputent les places pour venir faire un stage au Centre Saint-Paul.

En ce moment, il y en a douze, chacun spécialiste déjà dans son pays d'origine. Outre la précieuse source de connaissances cliniques que constituent les services hospitaliers du Centre et les techniciens qui les dirigent, des laboratoires de recherche pure sont adjoints à l'hôpital. Ils cherchent à élucider à leur source biologique profonde les mystères qui entourent encore le « mal comitial ». Car enfin, cette maladie aux formes diverses, aux manifestations curieuses, qu'est-elle exactement ?

Nous l'avons demandé au professeur Gastaut.

— *On peut définir l'épilepsie,* nous dit cet éminent spécialiste, *comme « l'expression paroxystique brutale d'une décharge de cellules constituant l'ensemble ou une partie du cerveau ». La crise d'épilepsie est donc un phénomène chimique : la « dépolarisation des neurones », qui se traduit par des modifications dans les messages électriques du cerveau, nettement visibles sur l'électro-encéphalogramme. Les symptômes extérieurs de la crise dépendent de la fonction du groupe des cellules cérébrales qui déchargent.*

Si ces cellules font partie d'une sphère motrice du cerveau, la crise se traduira, par l'intermédiaire des filets nerveux de ces neurones (les axones), par des secousses, des mouvements, des contractions, des extensions, des détentes brusques, etc. S'il s'agit de neurones sensitifs, la crise pourra s'accompagner, selon la fonction particulière de ces neurones, soit de phénomènes visuels (le sujet croit apercevoir des lumières, des paysages colorés), soit d'hallucinations auditives (le sujet entend des voix qui n'existent pas, de la musique, des cloches) ; si les neurones atteints ont des fonctions affectives, des troubles de l'humeur, des manifestations émotives sont possibles (peur, colère, par exemple).

En fait, la crise d'épilepsie peut revêtir tous les aspects imaginables selon le groupe des neurones touchés, leur rôle dans le cerveau, leur nombre. Ses manifestations peuvent aller de la simple absence qui dure une demi-seconde ou du geste saccadé qui peut parfaitement passer inaperçu de l'entourage, à la crise spectaculaire avec cris, convulsions, hallucinations visuelles ou auditives et perte de conscience.

Le reclassement

— Ne distingue-t-on pas cependant différentes formes d'épilepsie ?

— *Si, il y a deux grandes familles d'épilepsies tout à fait distinctes : les épilepsies dites « fonctionnelles » et les épilepsies « accidentelles ». Les épilepsies fonctionnelles correspondent à ce qu'on appelle : le mal comitial ; elles sont toujours généralisées, c'est-à-dire que tous les neurones du cerveau déchargent en même temps. Elles affectent deux formes : le « petit mal », qui se manifeste par des pertes brèves de conscience de quelques secondes, les absences. Le « grand mal », qui correspond aux crises spectaculaires dans lequel le sujet crie, tombe par terre, est pris de convulsions, etc.*

La prédisposition à cette forme d'épilepsie est héréditaire. Elle ne s'accompagne pas de lésions.

Les épilepsies accidentelles, au contraire, sont la conséquence de lésions déterminées. Elles apparaissent à la suite d'une encéphalite, d'une inflammation, d'un vaisseau qui se bouche, d'une tumeur au cerveau, etc. Les manifestations de la crise correspondent à la partie du cerveau atteinte par la lésion.

— J'ai lu que les Américains arrivaient à « blanchir » les épileptiques dans la proportion de 50 %.

— *Le chiffre me semble modeste. On peut arriver à supprimer les crises dans 75 % des cas.*

— A ce moment, l'épileptique peut-il mener une vie normale et, en particulier travailler ?

— *S'il n'a pas de troubles intellectuels ou affectifs trop graves associés à son épilepsie, parfaitement,* nous dit l'assistant du professeur. *Je dirai même : au contraire, car l'épileptique, conscient de son mal, même si les médicaments empêchent l'apparition des crises, prend plus de précautions dans son travail qu'un ouvrier normal. Il dort beaucoup. Il ne boit pas. Les neurologues ont trouvé que les activités musculaire et cérébrale ont un pouvoir anticonvulsionnant. Si les crises apparaissent chez les épileptiques qui travaillent, c'est toujours en dehors de l'exercice de leur métier, quand ils sont à la maison ou en congé par exemple. Pourtant, le préjugé demeure. Les gens répugnent à employer des épileptiques et ces derniers en souffrent terriblement, car le fait d'avoir un emploi et d'exercer une activité qui leur plaise est la meilleure thérapeutique à leur mal. Il y a en France 200.000 épileptiques. Sur ce nombre il y aurait 25 % de cas graves dont le placement est très difficile.*

— Qu'existe-t-il pour eux ?

— *Rien, ou presque. Un centre pour adultes fonctionne à Gennevilliers. C'est tout.*

ROSIE MAUREL.

le goût brésilien...

CREATION PUBLICIS SPECIFIC 9179

c'est le café dont les grains magnifiques ont mûri sous le soleil tropical, ardent et généreux.

NESCAFÉ GOÛT BRÉSILIEN, c'est l'élite sévèrement sélectionnée des cafés les plus riches et les plus aromatiques.
Bien mieux : chacun de ces grands crus de café, fraîchement torréfié par NESTLÉ, révèle et exalte son arôme pour créer ce mélange inimitable.
Cet arôme ensoleillé, c'est vous qui le jugerez, car il ne se décrit pas, il se savoure.

43 grains de café "triés sur le volet" dans une cuillerée de NESCAFÉ

NESCAFÉ
goût brésilien
c'est tout café... c'est pur café !

MADAME EXPRESS

DERNIERS GESTES AVANT DE PARTIR

MODE : le style hispanisant *(Voir pp. IV, V.)*

Produits IDÉALE-GONNET, Lyon

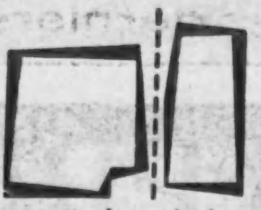
NETTOYEZ FACILEMENT VOS TAPIS en leur redonnant leurs fraîches couleurs. IDEAL-MOUSSE, la nouvelle mousse plastique, nettoie "à sec" tout ce que vous ne pouvez pas "tremper" : tissus d'ameublement, vêtements, plastiques, etc... S'emploie avec son éponge alvéolée spéciale.

MÊME UN CUIR NOIR PEUT ÊTRE TEINT EN BLANC
C'est le miracle d'IDEALINE, teinture spéciale pour cuir. Avec IDEALINE, vous remettrez à neuf, sacs, serviettes, cartables, chaussures, fauteuils, maroquinerie. Vous harmoniserez tous vos accessoires de cuir et suivrez ainsi sans nouvel achat les variations de la mode. Vous pourrez renouveler l'opération autant de fois que vous le voudrez.

IL NE PEUT PAS Y AVOIR D'AURÉOLE ! C'est le miracle du détacheur en tube IDEAL-PATE qui ôte toutes les taches (grasses ou non) sur n'importe quel tissu, même Nylon, Tergal, Rayonne... Etalez la crème sur la tache, laissez sécher, brossez, la tache a disparu "atomisée", il ne reste réellement ni cerne ni auréole.

VENTE EN DROGUERIE

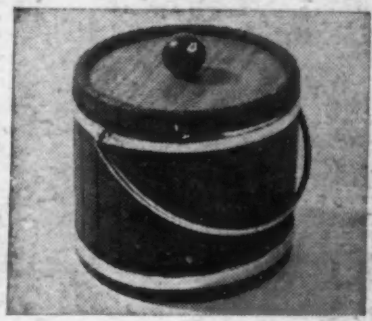
MOQUETTES - VOILAGES
TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45



art et cheminée

30 rue d'estienne d'orves montrouge seine - alé. 03-68

Visitez notre exposition permanente

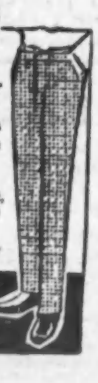


CONSERVATEUR A GLAÇONS POUR LE JARDIN, INCASSABLE. ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT. 84 NF
JACQUES FRANCK
372, RUE SAINT-HONORÉ - PARIS 1er

BURON
VOTRE MAISON "à la Française"

LA CONSTRUCTION DE LUXE PAR ÉLÉMENTS
FACILITÉS DE PAIEMENT
NOTICE CONTRE 3 TIMBRES
BURON
23, rue de la Forêt - ÉPINAY s/SÉNART par BRUNOY (Seine-et-Oise)
Exposition ouverte tous les jours sauf dimanche et fêtes, de 9 à 12 heures et de 14 à 17 heures

WEEK - END
VACANCES
Madame, Monsieur
Votre pantalon sur mesures en 3 jours
belles draperies très mode (pli permanent)
Depuis 79 NF
Elastiss, shantung, soie, velours, coton infroissable
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE



GAYELORD HAUSER
BEAUTÉ
chez soi : institut de beauté
cuisine de beauté
A LA CARTE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
BUCHET-CHASTEL

derniers gestes - avant de par

Maison

Au moment de partir en vacances, on a rarement l'âme d'une « fée du logis ». Mme Express a donc essayé de distinguer les efforts utiles... de ceux qui ne le sont pas.

Il faut :

- Porter les couvertures (et éventuellement voilages et doubles rideaux) chez le teinturier. (Dans ce cas, c'est au moins 100 NF qu'il faut mettre de côté pour régler la facture au retour.)
- Vider et désinfecter la poubelle.
- Nettoyer les w.-c. et y déposer un désinfectant permanent (Scratch).
- Détacher les tapis. (Toujours les mites !)
- Dégivrer, la veille du départ, et nettoyer le réfrigérateur. En laisser la porte ouverte.
- Nettoyer placards et garde-manger. Jeter tout ce qui peut s'abîmer.
- Nettoyer éviers et lavabos. (Si vous avez du temps et du courage.)

Il est parfaitement inutile de :

- Faire l'argenterie.
- Enlever la poussière sur les meubles, les abat-jour, le sol : il y en aurait autant à votre retour.
- Rouler les tapis. S'ils sont détachés et antimités, un petit coup d'aspirateur au retour suffira.
- Transformer vos pièces en galeries de fantômes, en mettant tout sous des housses.

Valises

L'ultime achat avant le départ en vacances est en général une valise. En effet, ce n'est qu'au moment de faire ses bagages qu'on s'aperçoit qu'ils sont en mauvais état !

Quoi choisir ? Tout dépend de vos moyens... et du moyen de transport que vous utilisez.

● LES VALISES SOUPLES : Elles sont légères, maniables, mais fragiles. En avion, elles ont rendu les plus mauvais services ; elles ne supportent pas les chocs, se déchirent facilement et protègent assez mal les objets qu'elles contiennent. Munies de fermetures à glissière, lorsqu'elles sont vides, elles ferment ; mais, pleines, elles deviennent réfractaires. Ce sont de bons bagages de complément, non de base.

● LES VALISES A COUVERCLE SOUPLE : Sur un cadre rigide, fermées par des serrures, gardent beaucoup d'adeptes. Elles le méritent. Parfaites pour le train et la voiture (à condition de ne pas les remplir jusqu'à faire éclater le couvercle), elles sont, elles aussi, légères et elles aussi, abordables. L'important est qu'elles puissent contenir une jupe dans toute sa longueur, un veston d'homme dans toute sa largeur d'épaules.

● LES VALISES RIGIDES : Elles sont adoptées par ceux qui voyagent beaucoup parce qu'elles ont une qualité majeure : la solidité. Elles ont aussi deux défauts capitaux : le poids (important en avion) ; le prix, qui est inversement proportionnel au poids.

● LES VALISES-PENDERIES : Pratiques pour des voyages n'excédant pas trois semaines puisqu'elles sont conçues pour contenir trois costumes et du linge. Mais elles sont mieux adaptées aux vêtements d'homme qu'aux robes.

● LES SACS DE VOYAGE : Les formes « verticales » (genre sacs de marin) cèdent la place aux formes carrées ou oblongues (genre sacoches de diligence). Parfaits pour tout ce qui ne risque pas de se froisser. Mais si l'on voyage en voiture, s'assurer que leur hauteur ne dépasse pas celle que tolère le coffre.

Vu à Paris

● SOUPLES CADRE RIGIDE :

— Plastique noir, doublé rouge, deux serrures. 55 cm : 30 NF (*Prisunic*).

— Matière plastique, couvercle à serrures, poche à journaux sur le côté, poche pyjama sur le couvercle. Existe en noir, bordeaux, écossais, blanc cassé, etc., et en cinq tailles. 60 cm : 39,95 NF (*Modèle « Kangourou » chez Lancel, 8, place de l'Opéra*).

— « Rush » noir ou bordeaux (le « rush » a exactement l'aspect et le toucher du cuir). Doublure moire, poche intérieure, 70 cm : 135 NF (*Old England, 12, bd des Capucines*).

● RIGIDES :

— « Magnésium », valise américaine, très solide, assez lourde, serrures encastrées. Existe en gris foncé et blanc cassé. 60 cm : 420 NF (*Anika, 59, avenue Victor-Hugo. Photo page ci-contre*).

— Contre-plaqué moulé, coins cuir, valise penderie (3 costumes + linge), 60 cm : 435 NF (*Innovation, 104, Champs-Elysées*).

● SACS DE VOYAGE :

— Matière plastique écossaise, fermeture à glissière, casier à chaussures indépendant, petite poche intérieure : 25 NF (*Prisunic*).

— Veau gras jaspé marron, forme carrée : 250 NF (*La Bagagerie, 13, rue Tronchet*).

Vêtements

Bien entendu, vos vêtements d'hiver sont, depuis longtemps, nettoyés, antimités, et rangés ; et vous savez par cœur quelles sont les dernières précautions à prendre avant le départ ; c'est donc uniquement pour mémoire que Mme Express vous rappelle :

Ce que vous devez faire

- Laver les lainages (Solilaine, Solisoie, Corail) et les détacher. Rangés sales, ils font les délices des mites.
- Suspendre les costumes dans les housses hermétiques de matière plastique, après avoir empli les poches de boules de paradichlorobenzène.
- Donner au teinturier les vêtements que vous portiez en ville. Vous les reprendrez à votre retour.

Ce que vous pourriez faire

(*mais ne ferez sûrement pas*)

- Bourrer vos sacs de papier de soie et les ranger dans une housse ou un carton.
- Mettre des embauchoirs dans toutes les chaussures, et les ranger à l'abri de la poussière, mais dans un endroit aéré.
- Talquer l'intérieur de vos gants, et les plier soigneusement en les isolant l'un de l'autre.

Beauté

Faites ce que vous voulez avec vos cheveux : coupez-les, ne les coupez pas, de toutes les façons, vous ne serez pas bien coiffées.

En revanche, deux opérations indispensables : l'épilation des jambes et la séance annuelle de remise en beauté des pieds.

Concierge

Vous avez peut-être la chance d'avoir une concierge (gentille). Peut-être ne part-elle pas en vacances en même temps que vous ?

Dans ce cas, vous devez :

● Lui laisser un double de vos clefs. N'oubliez pas qu'il suffit que le locataire du dessus ait oublié de fermer un robinet pour que *votre* appartement soit inondé. L'accident (éventuel) peut être évité ou réparé si votre logement est accessible.

● Lui laisser également (si vous avez des enfants) votre bulletin de présence des allocations familiales. Munie de cette feuille rose, elle pourra les toucher pour vous. Sinon, ne vous inquiétez pas, vous toucherez les sommes dues en rentrant.

● Récolter (gratuitement) à la poste plusieurs grandes enveloppes spéciales de réexpédition. Y inscrire votre adresse de villégiature. La concierge n'aura plus ainsi qu'à glisser votre courrier dans ces enveloppes « étudiées pour » et à les remettre au facteur sans les affranchir.

● Si vous êtes abonnés à des quotidiens, précisez avant votre départ si vous désirez qu'on vous les garde. Si oui, attendez-vous à dépouiller à votre retour une montagne de journaux défraichis. Sinon, votre concierge se fera un plaisir de les lire (et de les jeter) chaque jour.

● Enfin, si sa loge n'est pas trop exiguë, vous pouvez mettre en pension chez la concierge votre plante verte. N'abusez cependant pas. Une plante oui, un jardin d'hiver, non. (Voir « Plantes ».)

Courrier

Pour faire suivre votre courrier pendant les vacances, deux solutions :

1) L'enveloppe de réexpédition (voir « Concierge » ci-dessus) ;

2) L'imprimé de changement d'adresse. Vous le trouverez dans tous les bureaux de poste ou auprès du facteur. Il vous suffira de le remplir pour recevoir directement vos lettres à votre nouvelle adresse.

Si vous êtes abonné à « L'Express » et que vous désiriez recevoir votre journal en vacances, envoyez à « L'Express », 29, rue de Marignan, Service « Abonnements » : votre adresse, vos dates de vacances, une bande d'abonnement et 1 NF en timbres-poste.

Bagages

Quels que soient le nombre de vos bagages et la longueur de vos voyages, il est probable que vous faites vos valises d'une façon très personnelle... mais peu rationnelle. Voici donc, à tout hasard, quelques conseils généraux. Rien ne vous empêche d'en suivre... une partie.

● Faites une liste des objets à emporter.

● Préférez deux valises moyennes, portables, à une grande valise, trop lourde.

En revanche, si vous avez à emporter, dans une villa, linge de maison, couverts, etc., faites une malle et expédiez-la par le train. La S.N.C.F. la prendra à domicile et la livrera à domicile.

● Si vous êtes un voyageur itinérant, prévoyez une petite valise contenant objets de toilette, chemise de nuit ou pyjama, pantoufles, linge de rechange.

● Ne roulez jamais votre linge sale en boule, pliez-le, il ne prendra pas plus de place que propre.

● Le système de la jupe plissée roulée dans un bas nylon a fait ses preuves.

● La feuille de papier de soie froissée aux endroits « sensibles » d'une robe évite les faux plis.

Répartir les charges

● Accumulez les objets lourds du côté où la valise se tiendra debout. Le centre de gravité se trouvera au bon endroit.

● La meilleure technique pour faire voyager des chaussures de femme (à moins de disposer d'un sac spécial où elles peuvent s'entendre avec des chandails) est d'enfermer chaque chaussure dans un petit sac de plastique et, contrairement aux idées reçues du temps des bottines, de les placer dans la valise une fois les vêtements rangés, en glissant les talons dans un coin.

● Ne vous déguisez pas en voyageuse internationale si vous partez pour une petite plage familiale. Pas de sac de ville (dont vous ne vous servirez plus pendant les vacances), pas d'escarpins à talons haut, pas de chapeau ni de jupe étroite,mais un fourre-tout, des mocassins, un foulard sur la tête et une bonne jupe large.

● Enfin, si vous partez en famille, répartissez les charges. Vous pouvez très bien confier une mallette ou un colis à chaque enfant ou, mieux encore, leur donner à porter leur cartable. Il pourra contenir leurs livres, quelques jeux, leurs devoirs de vacances...

Même si vous avez un génie « d'emballeuse », il est certain que vous emportez toujours trop de choses en vacances. Trop et pas assez. Voici une liste de quelques objets à emporter (si vous y pensez) et de quelques autres à ne pas regretter (si vous les oubliez).

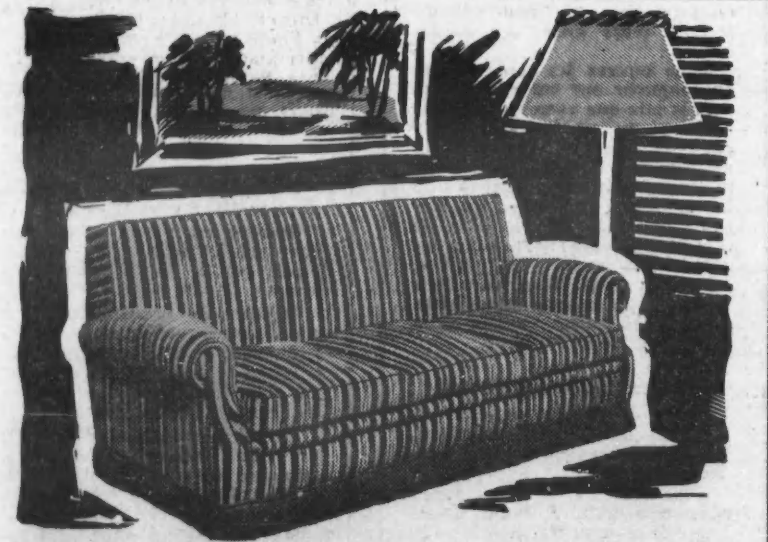
(Dambier.)

UNE VOYAGEUSE PERPLEXE.
Avec une liste et de la technique.

A EMPORTER : des cintres, minces et légers (au fond de la valise). Une brosse à habits. Des gants de toilette (absents même dans les palaces). Un nécessaire de couture (réduit). Des ciseaux. Une paire de lacets pour les chaussures d'homme. Un chiffon (à poussière, à chaussures, à meubles, etc.) Des bijoux fantaisie (un collier de couleur sur une robe d'été est toujours le bienvenu). Les baleines de col et les boutons de manchettes pour la chemise blanche destinée au soir où « on s'habillera ». Un bonnet de douches. Des rouleaux de mise en plis, un transformateur pour le rasoir électrique si besoin est. Les médicaments que vous n'êtes pas sûr de trouver à l'étranger. Des piles de rechange pour votre poste à transistors, un ou deux livres pour les premiers jours. Une pendulette de chevet.

A OUBLIER : en règle générale, on emporte trop de chaussures, trop de gants, trop de cravates.

Sont également inutiles : les provisions de savon, pâte dentifrice, crème solaire. (On trouve ces produits dans la moindre épicerie-bazar, du moindre village). Les cartouches de cigarettes (idem). Le mercurochrome, l'alcool à 90° (idem), le cirage (idem). Les serviettes de toilette (si vous allez dans un bon hôtel). Les flacons fragiles (transvaser le contenu dans un contenant incassable).



Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété. Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné — ouverture automatique par pédale — (90×190 - 120×190 - 140×190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS

Métro FAIDHERBE

ANNÉE SCOLAIRE 1961 - 1962

Le COURS FIDÈS, spécialiste depuis 16 ans de la Préparation au Baccalauréat, dispense **UN ENSEIGNEMENT CLASSIQUE, MODERNE ET TECHNIQUE** complet (toutes séries, toutes langues). Dès la classe de Quatrième, les élèves sont spécialement entraînés en vue des examens du **B.E.P.C.** et du **BACCALAUREAT**, sanction des études secondaires.

De 1955 à 1960, 1.641 élèves du COURS FIDES ont été reçus au Baccalauréat

★ Un enseignement « personnalisé » ; détermination des aptitudes ; dépistage des insuffisances, acquisition de méthodes de travail efficaces.
★ Un contrôle constant des progrès : relevés de notes adressés chaque quinzaine aux familles.
★ Des effectifs limités.
★ Des horaires renforcés dans les disciplines fondamentales, permettant la reprise de bases mal assimilées en évitant, pour certains, le redoublement pur et simple.
★ L'enseignement des langues vivantes et mortes assuré, non par classes, mais par niveaux de connaissances au sein de groupes homogènes. Utilisation des méthodes modernes d'aides audio-visuelles (service d'« oreille électronique »).
★ Des sections préparatoires à l'entrée à l'ECOLE DES CADRES DU COMMERCE ET DES AFFAIRES ECONOMIQUES pour les jeunes gens et à l'ECOLE DES HOTESSES DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE ET DE L'ADMINISTRATION pour les jeunes filles (élèves sortant de Troisième et de Seconde).
★ Une aide pédagogique constante pour tous les élèves éprouvant des difficultés dans leurs études (Psycho-pédagogue attachée à l'Etablissement ; services spécialisés de rééducation d'orthographe et d'écriture, groupes d'expression française et de réinitiation aux Mathématiques, séances de relaxation, service d'orientation et de documentation sur les carrières, etc.).
★ Une ambiance dynamique visant à la formation harmonieuse de l'individu (visites d'usines, conférences artistiques, association sportive, journal d'élèves, séjours de sports d'hiver, voyages à l'étranger, bibliothèque, sorties théâtrales, club de bridge, etc.).

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
(prolongement de l'avenue Hoche à l'entrée du parc Monceau)

Métro : Courcelles ou Monceau — Autobus : 30 - 43
WAGram 28-33 — **CARnot 26-66**

EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT-EXTERNÉ

Les registres d'inscriptions pour l'année scolaire 1961-1962 et pour les cours de vacances, (préparation aux examens d'admission en classe supérieure, de l'entrée en Sixième à l'entrée en Première) sont ouverts au Secrétariat chaque jour de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.
La Direction reçoit sur rendez-vous.

VOUS N'AVEZ PAS RÉELLEMENT PRIS UN BAIN SI VOUS N'AVEZ PAS UTILISÉ LE STICK DÉSODORISANT WILLIAMS

Voici un étonnant stick désodorisant, le stick *double-fraîcheur* Williams. Et voici comment il garde à votre corps, pour la journée entière, la bienfaisante fraîcheur du bain matinal :

Fraîcheur immédiate — Le stick désodorisant Williams, à l'hexachlorophène, neutralise les bactéries et supprime ainsi instantanément toute odeur corporelle sans empêcher la transpiration.

Fraîcheur durable — Tout au long de la journée, l'hexachlorophène continue à neutraliser les germes de la transpiration.

Le stick désodorisant Williams est doux à la peau et n'abîme pas les vêtements.

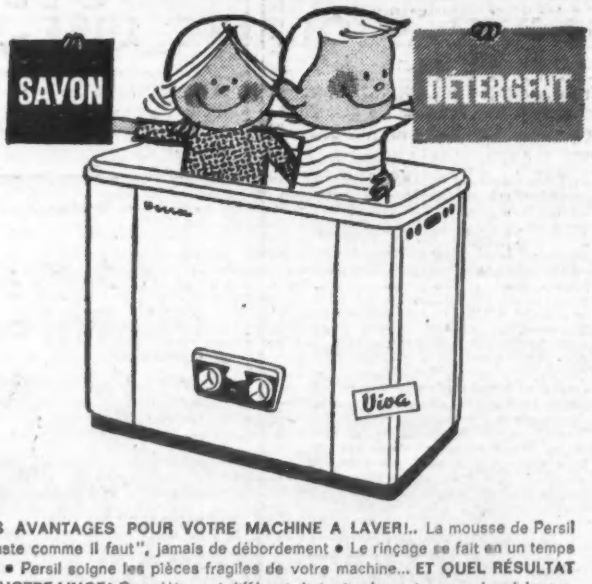
STICK DÉSODORISANT **Williams**

NOUVEAU

BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable

Marcel Franck

PERSIL EST LA SEULE POUDRE A LAVER QUI VOUS OFFRE CE MÉLANGE ÉQUILIBRÉ :



QUELS AVANTAGES POUR VOTRE MACHINE A LAVER !.. La mousse de Persil est "juste comme il faut", jamais de débordement • Le rinçage se fait en un temps record • Persil soigne les pièces fragiles de votre machine... ET QUEL RÉSULTAT POUR VOTRE LINGE ! Complètement différent de toutes les autres poudres à laver...

PERSIL LAVE PLUS BLANC ... ET PLUS DOUX ! Persil

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER — PR-29-300/2

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

Aide ménagère

Comme tous les travailleurs, les gens de maison employés depuis au moins un mois dans la même « place » ont droit aux congés payés. La durée de ces congés se calculant sur la période habituelle, cette année du 1er juin 1960 au 31 mai 1961. Chaque salarié a droit à un jour et demi ouvrable de vacances par mois de présence (avec un maximum de 18 jours ouvrables), plus un jour ouvrable par tranche de cinq années d'ancienneté dans la même place.

Mais le calcul de l'indemnité se fait selon le mode de rémunération de l'employée :

— payée au mois : vous lui devez 1/16 de la rémunération totale perçue au cours de l'année de référence. Logée et nourrie, dans le département de la Seine, vous devez y rajouter 3,69 NF par jour pour l'indemnité-nourriture et 0,67 NF par jour pour l'indemnité-logement;

— payée à l'heure : calculez d'abord le nombre de jours de congé auquel l'employée a droit et donnez-lui la somme qu'elle aurait touchée si elle avait travaillé chez vous pendant ce même nombre d'heures.

Attention : il est indispensable de rédiger à part un bulletin de paye pour les congés payés en mentionnant le montant des diverses indemnités. Les congés payés doivent être versés avant le départ en vacances de l'employée et non à son retour ; ils sont dus même si elle vous quitte définitivement.

Assurances

Les locataires sont responsables des dégâts qu'ils causent dans une villa louée (à moins que le propriétaire ne soit lui-même assuré). Après vous être renseigné auprès de l'agence locatrice, demandez à votre assureur d'étendre votre police d'une « garantie spéciale villégiature », prévue à cet effet.

Les valeurs et l'argent liquide ne sont remboursés, en cas de vol, que s'ils sont enfermés dans un coffre-fort. En partant, ne laissez pas de titres ou d'argent liquide dans un tiroir de bureau, même s'il ferme à clef.

Pour 11 NF, vous pouvez assurer vos bagages, pendant un mois, pour une valeur de 2.000 NF.

Recettes

Si vous décidez de piqueniquer sur la route des vacances, voici deux idées plus originales que les éternels sandwiches au jambon :

Petits pains farcis

Pour huit petits pains : 3 tranches minces de jambon, 4 tranches de langue de bœuf, 2 tranches de salami, 100 gr de pâté de foie, 2 œufs durs, des cornichons.

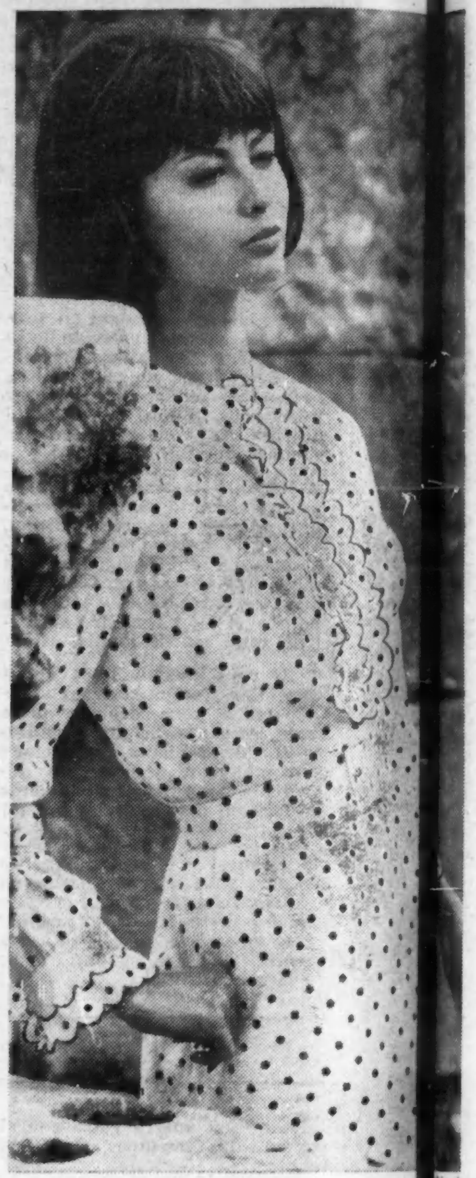
Vous ouvrez les petits pains en longueur sur un côté. Vous ôtez la mie que vous faites tremper dans du lait et, après l'avoir exprimé, vous la passez à la moulinette. A cette pâte, vous mélangez jambon, langue de bœuf, salami, coupés en très petits morceaux, puis le pâté de foie et les œufs pilés, enfin les cornichons hachés, sel, poivre, selon les goûts. Vous garnissez les petits pains avec ce mélange et vous les mettez chacun dans un sachet de cellophane.

Petites timbales vertes

De la purée de pommes de terre épaisse. Huile, vinaigre, fines herbes, moutarde, deux ou trois tomates.

Vous assaisonnez la purée épaisse avec une sauce vinaigrette bien moutardée où vous aurez mis beaucoup d'herbes finement hachées, cerfeuil, ciboulette. Tassez la purée dans de petites timbales de carton. Au milieu, une rondelle de tomate. Recouvrez avec de la purée. Servez froid.

Mode



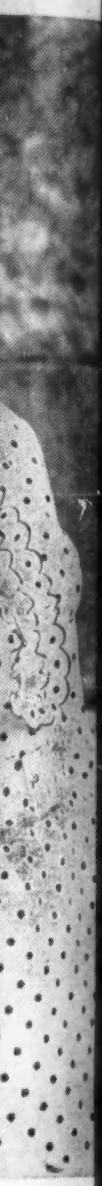
1. — FOND BLANC, POIS NOIRS. *Jabot et poignets volants.* [...]ier.)

VOUS aviez pris de fermes résolutions: « *Mes affaires d'été sont encore très bien, et puis on choisit toujours mieux sur place...* » Mais, au dernier moment, vous sentez qu'un départ en vacances est un peu mélancolique si l'on n'achète pas quelque chose de neuf pour célébrer l'événement. Une petite enquête dans les magasins nous a montré que cette dernière vague de folies vestimentaires se portait presque toujours sur les tons foncés.

Il y a quelque chose d'hispanisant dans la mode estivale 1961 : volants et broderies, oppositions dramatiques de noir et rouge, teintes sombres, reins galbés, mais genoux libres, jabots de torero. Ce style sied presque à tout le monde à condition de ne pas abuser des boucles d'oreille démesurées, et des châles frangés. Et puis, un soir de vacances, une dame en noir est plus mystérieuse qu'une jeune personne en fleurettes multicolores.

Nous avons photographié dans le style « espagnol » :

- Jupe en vichy gris à rucher gris et noir, doublée d'un jupon rouge, 45 NF (*Au Printemps*). (Photo page I.)
- Robe de popeline noire à pois blancs, jupe froncée, décolleté droit devant formant fenêtre dans le dos, patte fermée par un camélia, 159 NF (*Tiphène, 35, rue du Four*). (Photo n° 2.)
- Robe chemisier droite en popeline blanche à pois noirs, manches longues, jabot et poignets volantés, 179 NF (*Ursula, 74, rue de Sèvres*). (Photo n° 1.)
- Robe à danser en coton léger noir ou vert, rebrodé et ajouré, jupe à lés évasés formant corolle, décolleté, bustier à fines bretelles, jupon et bouillonné blanc au décolleté et à l'ourlet, 580 NF (*Marie Martine, 8, rue de Sèvres*). (Photo page I.)



, POIS NOIRS
ts volantés.

Chiens, chats, plantes, poissons, oiseaux

Si aucune âme charitable ne peut recevoir vos animaux familiers pendant votre absence, il faut les mettre en pension. Voici quelques adresses de havres temporaires :

● Chiens et chats : la Société Protectrice des Animaux, qui ne prend pas elle-même d'animaux en pension, peut cependant fournir la liste de particuliers se chargeant de les garder pour un prix raisonnable (1,75 à 3 NF pour un chat, 3 à 4 NF pour un chien) ; certaines cliniques vétérinaires et la plupart des chenils acceptent des pensionnaires. Voici trois adresses parisiennes : Dr Brangé, 82, rue de Clichy, TRI. 42.36 ; Dr Mennerat, 85, avenue Niel, CAR. 27.03 ; Dr Morin, 8, rue Ybry, à Neuilly, MAI. 08.34. Les prix pratiqués sont en général de 5 à 7 NF par jour, selon la race du chien.

● Oiseaux, poissons : si vos enfants ne possèdent qu'un poisson rouge à 1 NF, une seule solution : lui rendre sa liberté. Un bon moyen pour que l'opération se passe sans drame : portez le (ou les) poisson dans un bassin de jardin public qui en contient déjà (à Paris, par exemple, au Parc Monceau, aux Tuileries, etc.).

Mais si les enfants sont très attachés à leur serin, ou si vos poissons sont des « pièces rares », vous pouvez les faire garder par :

— Service Unique, 6, rue de Fourcroy, MAC. 47.20 (3 NF par mois pour deux animaux) ;

— Décoration Aquatique, 120, rue de Courcelles (poissons seulement).

● Plantes : si vous possédez des jardinières de balcon, essayez de les placer sur celui de vos balcons qui est le moins exposé au soleil et où les plantes auront quelque chance de recevoir un peu d'eau de pluie. Vous trouverez peut-être ainsi quelques « beaux restes » en rentrant.

Les plantes vertes, en revanche, ne doivent pas être laissées dans des pièces sombres et sans air. Vous pouvez les confier à :

— Pierre Manière, 22, rue Henri - Rochefort, CAR. 56.04 ;

— Service Unique, 6, rue de Fourcroy, MAC. 47.20 ;

— Etablissements horticoles, 15, rue Henri-de-Vilmorin, à Vitry-sur-Seine, ITA. 06.27.

Enfants partant seuls

En dehors des conseils généraux que Mme Express a déjà publiés (voir « L'Express » du 4 mai 1961) voici une idée de dernière minute. Etablir en deux exemplaires la liste des objets que contient leur valise. Coller l'une de ces listes à l'intérieur de la valise, conserver l'autre pour réclamer éventuellement les objets manquant au retour ou pour l'envoyer à l'enfant s'il annonce quelques jours avant de rentrer qu'il a perdu son pense-bête.

Prévoir également :

● une petite trousse pharmaceutique très simple et ne contenant aucun médicament risquant d'être dangereux s'ils oublient la dose prescrite. Pour leur éviter de passer leurs vacances déguisés en Peaux-Rouges, demander au pharmacien l'équivalent incolore du mercurochrome ;

● des enveloppes timbrées et rédigées ;

● une paire de ciseaux et des épingles de nourrice.

Papiers

● Passeport : l'emporter où que vous alliez. On est souvent près d'une frontière et une petite promenade « extra muros » n'est jamais désagréable. Le passeport périmé depuis moins de cinq ans suffit pour le Benelux, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce. La prorogation coûte 32 NF, l'extrait d'acte de mariage est nécessaire pour les femmes... mariées.

● Carte d'immatriculation à la Sécurité sociale : l'emporter ou en noter le numéro. Si par hasard (et par malheur) vous tombez malade en vacances, vous aurez besoin de connaître votre immatriculation et de faire une déclaration.

● Feuilles de maladie : même problème. Vous aurez déjà du mal à en trouver dans un petit village français... *A fortiori* à l'étranger, mais les médecins étrangers acceptent de les signer et d'y adjoindre un certificat permettant le remboursement en France des actes médicaux.

● Carnet de chèques : il est en principe interdit de l'emporter à l'étranger. Ce geste étant considéré comme une exportation illégale de devises.

Travaux

Si une pièce a besoin d'être lessivée ou repeinte, organisez ces travaux avant de partir, ils seront exécutés pendant votre absence. Au retour, vous n'aurez pas le temps de vous en occuper, et la remise en état risque d'être retardée d'une année entière.

Si vous donnez un appareil ménager, un poste de télévision ou un meuble à réparer, assurez-vous que la maison qui s'en charge sera ouverte à la date de votre retour.

(Dambier.)

2. — Fond noir, pois blancs. *Camélia et dos dégagé.*

Ecole

Une seule précaution à prendre : s'assurer que l'inscription ou la réinscription des enfants est régulièrement faite pour le mois de septembre.

S'il s'agit d'un établissement payant, ne pas oublier d'envoyer le chèque généralement demandé avant la fin de l'année scolaire en cours.

Sécurité

Enfin, pour partir la conscience en paix, vous devez prendre un certain nombre de mesures de sécurité. Toutes n'ont pas la même importance.

Il est indispensable de :

● Fermer les persiennes, en laissant cependant une ou deux fenêtres entrouvertes, pour l'aération.

● Répandre avec générosité toutes les espèces connues d'insecticides.

● Couper l'arrivée d'eau (si c'est possible) et ouvrir les robinets de vidange.

● Vérifier la solidité des clous et des cordes qui retiennent tableaux et glaces. Un cadre qui tombe peut faire bien des dégâts.

● Fermer le compteur à gaz et le compteur d'électricité, mais laisser les commutateurs ouverts. Il suffira de rétablir le courant, au retour, pour que tout l'appartement soit éclairé. Ce sera moins triste.

Il est héroïque de :

● Protéger boiseries et meubles avec du xylophène.

● Vérifier les joints et boulons de la robinetterie, changer les caoutchoucs usés.

● Passer de la vaseline sur les ferrures pour les empêcher de rouiller.

● Inventer d'autres mesures de sécurité.

Un parfum doux comme un secret

Celui de Jean Dessès

Réty

solde toute sa collection

ROBES - MANTEAUX - TAILLEURS PANTALONS et VETEMENTS de PEAU

54, Faubourg-Saint-Honoré ANJ. 54-53

Tissus Edré

55 RUE DE PASSY - AUT 18-01

la qualité au meilleur prix

SOLDES

DES TISSUS D'ETE

RABAIS DE 30 à 50 %

Vous y trouverez des cotons imprimés, des twill dessin cravate, des taffetas soie, imprimés sur chaîne, des broderies anglaises blanc et couleur, des toiles shantung, etc.

UN LOT DE COUPES ET COUPONS DE TISSUS D'AMEUBLEMENT SACRIFIES A **moitié prix**

Dorelle

SOLDE

toute sa collection

5, avenue de l'Opéra

PARIS OPE. 59-04

EXAMENS DE PASSAGE

● Préparation intensive aux examens d'admission en classe supérieure des lycées et collèges (de l'entrée en cinquième à l'entrée en première).

● Préparation spéciale à l'examen d'entrée en sixième.

Centres ouverts à :

PARIS - DINARD - BENODET LA BAULE - LES CONTAMINES

ou par correspondance

● Cours de revision préparatoire au concours d'entrée des ECOLES NATIONALES DE LA MARINE MARCHANDE, du 16 août au 12 septembre à Paris.

Renseignements et inscriptions :

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)

(prolongement de l'avenue Hoche à l'entrée du parc Monceau)

Métro : Courcelles ou Monceau - Autobus : 30-43

WAGram 28-33 CARnot 26-66

cinéma

NOUVEAU

LE DINGUE DU PALACE : pour ceux que Jerry Lewis fait rire. (*Elysé. Cinéma, BAL.* 37-90.)

LE MAL DE VIVRE : l'histoire vraie d'un prêtre des bas-fonds et d'un de ses malheureux protégés. De bons sentiments sur un thème connu. (*Mercury, BAL.* 75-90.)
(Pour ces deux films, voir les critiques de Morvan Lebesque, p. 34.)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE: le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Un futur classique du film d'épouvante. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

L'U.R.S.S. A CŒUR OUVERT : le troisième programme du Kinopanorama. (*Kinopanorama, FON.* 50-50.)

LA VIACCIA : Jean-Paul Belmondo, paysan perverti par Claudia Cardinale: fable moralisatrice ou vieux roman naturaliste ? En tout cas, une admirable photo de style 1880. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE* 74-55.)

EXODUS : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

UNE AUSSI LONGUE ABSENCE : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la Palme d'or à Cannes. (*Biarritz, ELY.* 42-33.)

MÈRE JEANNE DES ANGES : prix spécial à Cannes. Un film polonais sur le Démon. Condamné par les catholiques, mais d'une incontestable beauté plastique. (*Vendôme, OPE* 97-52 ; *George-V, BAL.* 41-46.)

RECENT

ROCCO ET SES FRÈRES : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

SHADOWS : le drame des Noirs à la peau blanche. Un film « improvisé » dans les rues de New York par un jeune acteur-réalisateur, John Cassavetes. (*Calypso, GAL.* 10-68.)

LOLA : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Magic, INV.* 05-49 ; *Domrémy, GOB.* 37-01.)

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'Avventura), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple, de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

LE CRI : dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

PLUS FORT QUE LE DIABLE : une comédie sardonique de John Huston, avec Humphrey Bogart et Gina Lollobrigida. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

LES CRIMINELS : un policier de Joseph Losey qui fait éclater le genre : un grand film haletant, une mise en scène exceptionnelle. (*Hollywood, OPE.* 28-03.)

SAIT-ON JAMAIS... : Vadim à Venise. Une histoire rocambolesque, mais des personnages neufs. (*Artistic Voltaire, ROQ.* 19-15.)

APPELEZ-MOI MADAME (CALL ME MADAM): un musical de Broadway filmé avec beaucoup de mouvement. Au même programme: « BANDIDO CABALLERO ». (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

LE FAUX COUPABLE (THE WRONG MAN) : un Hitchcock sérieux à donner des frissons. Avec Henry Fonda. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

L'ULTIME RAZZIA (THE KILLING) : sur le thème classique du hold-up au champ de courses, un suspense percutant de Stanley Kubrick (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

PHFFFT : la comédie américaine qui révéla Kim Novak et Jack Lemmon. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

ANCIEN

LES VITELLONI : 1953. Le premier film — et sans doute le meilleur — sur la jeunesse de l'après-guerre. Federico Fellini raconte, avec humour, la vie d'une bande de jeunes Italiens désœuvrés. Au même programme : LE CARROSSE D'OR. (*Floride, PRO.* 63-40.)

LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS : 1952. Un air célèbre de western. L'un des meilleurs rôles de Gary Cooper et une petite débutante du nom de Grace Kelly. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LE SALAIRE DE LA PEUR : 1952. Montand et Vanel dans le célèbre camion d'explosifs de Georges Arnaud. (*Alésia, LEC.* 89-12 ; *Mirages, EUR.* 64-53.)

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR : 1951. Dans la Nouvelle-Orléans de Tennessee Williams et d'Elia Kazan, ces monstres sacrés : Vivien Leigh et Marlon Brando. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

BABY DOLL : 1956. Dans l'atmosphère trouble du Sud américain, un film à la Pagnol d'Elia Kazan. Le grand succès d'interprétation de Caroll Baker. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : « Un chien andalou ». (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

M., LE MAUDIT : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Pagode, INV.* 12-15.)

SOUPÇONS : un Hitchcock 1941. Cary Grant et Joan Fontaine dans une tragi-comédie de la vie conjugale. (*Turin, EUR.* 79-06.)

L'OMBRE D'UN DOUTE : 1943. De tous ses films, celui que Hitchcock préfère. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

FEMMES ENTRE ELLES : 1955. Adapté d'une nouvelle de Pavese, un des plus beaux films d'Antonioni. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

LES ENFANTS DU PARADIS : 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du crime. (*Rambouillet, DID.* 19-29.)

BOUDU SAUVÉ DES EAUX : 1932. L'inquiétant génie et l'irrésistible drôlerie du clochard Michel Simon. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

SOURIRES D'UNE NUIT D'ÉTÉ: le très beau film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
André Gobert, Colette Gouvion, Martine Fell, Monique Gilbert, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

expositions

CLASSIQUE

MAILLOL : de la peinture nabique à la sculpture classique, toute la carrière d'un artiste probe dont les formes fin-de-siècle s'épanouirent au soleil méditerranéen. (*Musée d'Art Moderne, 13, av. du Président-Wilson.*)

MAZARIN : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers hommes d'Etat, mais aussi un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue Richelieu.*)

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, Galerie Mollien.*)

VUILLARD : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

FRANÇOIS DESPORTES: des paysages exécutés en plein air par le peintre des chiens du roi, qui, par leur sensibilité et leur sens de la lumière, présagent l'impressionnisme. (*Château de Compiègne.*)

MODERNE

MIRO : infatigable, la fantaisie du maître catalan entreprend ici, avec bonheur, d'occuper les vastes surfaces de toiles destinées à des ensembles architecturaux. (*Galerie Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. Des œuvres de la période la plus intense (1922-1939) de ce lauréat de la Biennale de Venise. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

GALERIE KNOEDLER : pour l'inauguration des nouvelles salles parisiennes, un ensemble prestigieux, allant de Cézanne et Pissarro à Matisse et Braun Van Velde. (*Galerie Knoedler, 85 bis, Faubourg-Saint-Honoré.*)

ARTISTES JAPONAIS A PARIS : venus de l'autre bout du monde, ces peintures, jeunes et moins jeunes, démontrent qu'entre deux civilisations différentes, mais parvenues au même point de raffinement, les liens sont faciles à établir. (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

SIGNORI : de la sculpture dans la bonne tradition de Brancusi. Des formes pures et de grande qualité. (*Galerie de Poche, 11, rue Bernard-Palissy.*)

LUIZA MILLER : une sculpture soignée et polie, aux formes discrètement zoomorphes, qui doit beaucoup à Brancusi. (*Galerie de Seine, 24, rue de Seine.*)

MAX ERNST : un nom célèbre parce qu'il symbolise une perpétuelle réinvention du monde imaginaire. (*Pont-des-Arts, 6, rue Bonaparte.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli.*)

RUSSES DE L'ÉCOLE DE PARIS : on n'imagine pas combien d'artistes d'origine russe ont, à Paris, contribué au renouvellement de l'art depuis cinquante ans. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

TAPIÈS : le principe de « la matière pour la matière » défendu par le champion n° 1 de l'informel. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

ASGER JORN : un des représentants les plus véhéments de l'expressionnisme abstrait cristallisé, il y a une dizaine d'années, par le groupe Cobra. (*Galerie Rive-Gauche, 44, rue de Fleurus.*)

théâtre

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Durrenmatt. (*Ambigu, en alternance, BOT.* 76-05.)

LES BONNES : la patronne, les bonnes et les ambiguïtés de la conscience de classe. Reprise de Jean Genet (*Théâtre de France, DAN.* 58-13, *jusqu'au 2 juillet.*)

AMÉDÉE OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER : deux vieux époux et le cadavre de leur bonheur. Reprise de Ionesco. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13, *jusqu'au 2 juillet.*)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *samedi 1er, dimanche 2 et lundi 3.*)

IMPROMPTUS A LOISIR : de René de Obaldia. Quatre saynètes très amusantes, mi-branquignol, mi-Ionesco. Et deux interprètes qui, eux aussi, ne ressemblent à personne : Grégoire et Amédée. (*Poche-Montparnasse, LIT.* 92-97.)

JACQUES OU LA SOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées, BAL.* 00-87.)

CHATEAU EN SUÈDE : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier, MON.* 49-24, *jusqu'au 8 juillet.*)

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28, *jusqu'au 1er juillet.*)

Les jeudis classiques de « L'Alliance Française » reprendront en octobre sous la direction de Claire Duhamel leurs matinées par abonnements. Cette année : « L'Ecole des Femmes », de Molière ; « La Double Inconstance », de Marivaux ; « Bérénice », de Racine ; « Andrea del Sarto », de Musset ; « Polyeucte », de Corneille ; « George Dandin », de Molière. Prix d'un abonnement aux six spectacles : 25 NF et 18 NF. Pour retenir dès maintenant, écrire aux « Jeudis Classiques », Théâtre de l'Alliance Française, 101, boulevard Raspail, Paris.

télévision

JEUDI 29 JUIN, A 21 H. 20 : « Terre des Arts » : l'art baroque.

VENDREDI 30 JUIN, A 20 H. 40 : « Faire face », d'Igor Barrère et Etienne Lalou : la Sécurité sociale.

VENDREDI 30 JUIN, A 21 H. 40 : « Vautrin », film de Pierre Billon.

SAMEDI 1er JUILLET, A 21 H. 10 : « Ciné-panorama ».

SAMEDI 1er JUILLET, A 22 H. 10 : « Le Théâtre des Nations » : extraits des spectacles donnés par les ballets cubains, péruviens et mexicains.

DIMANCHE 2 JUILLET A 20 H. 50 : « San Francisco a Ripa ou le malentendu italien », émission réalisée par Jean-Marie Drot, d'après une nouvelle de Stendhal.

LUNDI 3 JUILLET, A 21 H. 40 : « Télé-Ciné Club » : l'œuvre de Jean Vigo.

MARDI 4 JUILLET, A 20 H. 40 : « La vie est un songe », comédie de Calderon de La Barca.

MERCREDI 5 JUILLET, A 20 H. 40 : « Orage », film de Pierre Billon.

MERCREDI 5 JUILLET, A 22 H. 10 : « Lectures pour tous ».

daniel cordier
matta

Galerie Internationale d'Art Contemporain
253, rue Saint-Honoré
DEGOTTEX
SEPT METASIGNES
9 juin - 14 juillet

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS
Vernissage le jeudi 29 juin à 16 heures

VILLAND et GALANIS
CHASTEL
127, boulevard Haussmann

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (VIe) ODE. 66-75
FAUTRIER
10 PEINTURES RECENTES
7 juin - 1er juillet

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - PARIS (VIe) - LIT. 40-26
MARTA PAN
SCULPTURES
1947 - 1961

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
EDITIONS : ARP - MONDRIAN - HERBIN SEUPHOR - MORTENSEN - S. DELAUNAY VASARELY.
Sculptures récentes de
ARP

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Mühl
PORTRAITS
ET
PEINTURES RECENTES
Jusqu'au 13 juillet

M. KNOEDLER & Cie
DANS LEUR NOUVELLE GALERIE
85 bis, Faubourg - Saint - Honoré
Maîtres d'hier et d'aujourd'hui

LA TAUROMACHIE ET LA LITTÉRATURE

par JEAN CAU

« Il est cinq heures à l'horloge de la plazza de Séville, les clairons sonnent, le premier toro déboule... la tauromachie, à ce moment là, n'a rien à voir avec la littérature. »

(Roustan.)

La saison tauromachique touche à sa fin. Nous sommes à Séville où Jean Cau a suivi la Cuadrilla de Jaime Ostos pour l'une des dernières corridas de la temporada.

JOSE-IGNACIO n'écoute pas mes commentaires. Il émet des décharges électriques et bat son propre record de nervosité. Si je comprends quelque chose aux affares dans lesquelles est plongé José-Ignacio !... A peu près ceci tout de même : six toros appartenant à six élevages différents seront combattus demain ; mais les bêtes seront estoquées par ordre d'ancienneté des élevages, si bien qu'il n'y aura pas de tirage au sort. Or, le malheur a voulu qu'il manquât deux ou trois kilos à l'un des deux toros que doit combattre Ostos. Le vétérinaire, les autorités ont été inflexibles... Le règlement, c'est le règlement., José-Ignacio a bien proposé qu'on laissât boire l'animal et qu'on le pesât une deuxième fois... Rien à faire ! Le toro de Domecq est mis hors jeu. J'abrège car le lecteur ne saurait imaginer le flot de paroles, le nombre d'entrevues, les rafales de coups de téléphone que je condense présentement. Depuis vingt-quatre heures, José-Ignacio « marche » au café et hypothèque héroïquement le nombre d'années qui lui restent à vivre. Rien à faire ! Ses vagues d'assaut verbales viennent mourir les unes après les autres devant les tranchées solidement tenues par les autorités armées du règlement. José-Ignacio sort alors un deuxième toro de Domecq de sa manche. Refusé également pour manque de *trapio* (1). Que faire ? Ostos sera-t-il obligé de combattre le *sobrero*, de l'élevage de Concha y Sierra, gros comme un rhinocéros, vieux comme Mathusalem, affligé de cornes d'une longueur vraiment hideuse et qui, eu égard à sa sale mine, n'offrira aucune possibilité à l'homme ? Non, non, cela ne saurait être. José-Ignacio téléphone à Domingo Dominguin, le frère de Luis-Miguel. Est-ce qu'il pourrait lui expédier dare-dare le toro de Palha que Luis-Miguel n'a pas combattu à Madrid, le *sobrero* de la corrida du 22 septembre ? A moins que Luis-Miguel ne veuille le garder pour El Puerto de Santa-Maria, bien sûr. Oui, mais où demander l'*imprimatur* à Luis-Miguel ? Téléphone, téléphone ! Ah ! au fait ! Ordoñez était prêt à vendre un toro d'Antonio Perez qu'il avait acheté pour je ne sais où... Il le céderait ? Les heures passent. Onze heures du soir et le toro de Palha est à Madrid et celui d'Antonio Perez à Salamanque. De toute façon, le camion n'arriverait pas à temps. Tout est perdu. Non, José-Ignacio, à quatre heures du matin, file *al campo* chercher un autre toro de Domecq. En taxi. A cheval. Celui-ci me plaît. On le sépare du troupeau. On le pèse. Parfait ! On l'embarque. On rapplique à toute allure à Séville. On le pèse. Crrac ! Patatras ! *Me cao en su mâ !* Manquent deux kilos ! Cet abruti de toro, pour n'avoir pas pris son petit déjeuner quotidien et avoir été séparé, embarqué, débarqué, a maigri, transpiré et perdu plus de sept kilos ! Refusé ! Sur la touche ! Un doigt sur la tempe, José-Ignacio affirme qu'il y aurait là de quoi se suicider... Il explique l'horreur de la chose à Jaime.

— *Bueno,* José !...

Le matador s'habille cette fois à domicile. Dans la maison où il vit. Dans la ville qu'il habite. Silencieux, précis, très pâle, il s'habille. L'atmosphère n'est pas à la rigolade. Non plus à la tragédie. Il y a dans cette scène quelque chose de quotidien en même temps que d'étrange qui déconcerte. D'habitude, le décor est abstrait : une chambre d'hôtel. Aujourd'hui, il est d'une intimité qui, si j'étais à la place d'Ostos, me couperait les jambes et m'ôterait jusqu'à la moinde miette de ce qu'on appelle « le moral ». La vieille tante aux yeux rougis qui se cache pour aller pleurer dans un coin, le vieil oncle qui promène un visage de croque-mort, les frères et les sœurs qui circulent et boivent du café, cette armoire que j'ouvre et où je dérange une pile de chemises qui sont *mes* chemises, cette salle de bains où je me rase et qui est *ma* salle de bains, cette chambre qui est *ma* chambre..., tout ça me flanquerait une frousse verte et telle que je serais bien capable d'aller m'habiller — comme d'habitude, loin de ma famille et de cette maison qui est *ma* maison — dans n'importe quel hôtel de Séville.

— *Vamos !*

L'ennemi absolu

Dans la Rolls, José-Ignacio donne les dernières recommandations.

— Fais ce que tu dois faire : on est à Séville. Mais ne te crois pas obligé d'y laisser la peau... La saison s'achève, tout a été bien, tu n'as pas été grièvement blessé... bon... hein ? Pas le moment de faire une folie. Avec les toros que tu as, impossible de ramasser un triomphe, n'y comptons pas et n'importe quel autre torero irait vers un désastre. Toi, fais l'impossible pour sauver tout ce que tu pourras ; l'impossible mais dans les limites du possible, hein ? Les gens se rendront compte. On est à Séville...

— *Si,* José !

Le matador se tait. Il écoute, visage fermé. Aux abords de la plaza, Diego klaxonne pour ouvrir un passage à la Rolls.

— Klaxonne pas, Diego ! hurle Ostos. Tu as déjà envie qu'on démolisse la Rolls ? Il sera toujours temps quand on sortira de la plaza, tout à l'heure.

Cela a été crié, les nerfs à vif. C'est la première fois que je vois Ostos piquer un départ de colère contre un habitant de la Rolls. D'ailleurs, ce n'est même pas une colère mais un cri.

La plaza est pleine. A ras bords. Le premier toro de Jaime ne veut rien savoir. Il se révèle « inlidiable » et Dieu le Père-torero découvrirait lui-même, avec cette brute molle, les limites de sa toute-puissance. Il le tuerait. Ce que fait Ostos d'une estocade folle de sincérité, portée jusqu'au poignet et qui foudroie la sale bête. On s'étonnera peut-être de la haine que je porte aux sales bêtes qui refusent le combat. Une fois de plus, ouvrirai-je le débat « être *pour* le toro ou être *pour* l'homme » qui me semble d'une remarquable stupidité. On entend de ces sornettes... « Moi, je suis *pour* le toro ! » Très bien, camarade! En ce cas, prenez un chiffon, plantez-vous devant un quadrupède cornu de 500 kilos et dites-moi si vous voyez une lueur de bonté humaniste dans son regard fixé sur vous. De la barrière, saluant votre courage, je vous crierai que « je suis pour le toro ! » lorsque les cinq cents kilos se mettront en mouvement, poignards dirigés vers votre panse. La corrida — hélas ! tant qu'il y aura des toros et des touristes, je m'échinerai à le répéter — n'est pas un sport. Il ne s'agit pas d'être pour l'un ou pour l'autre. Le toro est l'ennemi absolu, l'adversaire total, l'inhumaine brute qu'un homme accepte de combattre en créant, si possible, de la beauté.

— Mais le toro a moins de chances...

Bon Dieu ! vous dis-je, qui parle de « chances » ? Qui parle de la « Déclaration des droits de l'homme et du toro » établie lors d'une table ronde à laquelle participèrent des toros très savants et des hommes très démocrates ? Quand donc cesserez-vous de considérer les toros comme des hu- →

(1) Un toro de combat doit posséder du « trapio », autrement dit avoir « l'allure », d'un toro de combat.

mains à quatre pattes, au chef orné de deux cornes et sous-développés et opprimés peut-être ? Un toro, monsieur, c'est une brute sauvage et parfaitement *in-hu-mai-ne*. Si vous vous mettez en face de lui et que vous lui récitiez un traité de morale ou un credo de bonté, il ne vous écoutera pas mais foncera sur vous, animé d'un sombre instinct qui lui donnera une colossale envie de vous tuer. Il ne s'agit donc pas de le considérer comme un citoyen à part entière et d'être *pour* ou *contre* lui. Cessez, je vous en prie, cessez de prendre parti là où parti il n'y a pas. N'oubliez pas que le toro n'a que les chances que le courage de l'homme lui donne. Les bœufs dont vous savourez la viande, eux, furent occis dans des abattoirs sans que les bouchers leur aient donné la moindre occasion de les égratigner. Etes-vous *pour* le bœuf, aussi ? Et *pour* le sanglier contre le chasseur ? N'oubliez pas que tout, dans une corrida, est *création* de l'homme. Y compris la bravoure de l'animal ! Il suffirait, en effet, de quelques mélanges de sang et, en deux temps et trois mouvements, les toros de combat ne recèleraient plus un atome de bravoure et le toro dit « brave » disparaîtrait de la surface de la terre. Une fois pour toutes, admettez donc le règne absolu de l'homme sur l'animal, admirez sa folie de l'affronter avec un bout d'étoffe et saluez sa volonté de mettre au monde de la beauté avec ces deux ingrédients : une brute et un chiffon.

Ou alors, plus raisonnablement, déclarez que vous n'êtes pas sensible à cette beauté. Personne ne vous en voudra d'être fermé à un art. Tenez, moi, par exemple, la danse classique m'ennuie à périr et je l'avoue.

« Si rien n'arrive »

Et sort le deuxième toro d'Ostos. L'innommable. Celui dont trois collègues ne sont pas arrivés à prendre la place. Objectivement, il est laid, Cinq cent quarante-deux kilos sans vraie allure, sans bravoure. Seuls, certains élevages peuvent se permettre de produire tant de kilos et de les rendre en même temps propres au combat. José-Ignacio ne s'est pas trompé ; ce vieillard à cornes et à pattes eût dû être combattu à la lance il y a trois cents ans. Déjà, dès qu'il sort du toril, il sait plus de latin qu'un vieux moine. Pour comble de disgrâce, un *espontaneo* (l'un de ces adolescents qui, vifs comme des singes, sautent barrières et, armés d'une muleta, se précipitent dans l'arène) court vers le monstre et lui distribue — fruits d'années de travail — quelques coups de muleta désordonnés. Luis, Pepe, « El Vito », Ostos, Curro Romero, Manolo Gonzalez et leurs peones volent au secours de l'insensé qui se débat, s'enfuit, court à nouveau vers le toro. On le rattrape. On le traine vers le callejón où deux flics l'empoignent sous les bras pour calmer sa furie torera. De ce temps, le toro, submergé par les vagues des capes, a appris ce qu'était la tauromachie. Alors que ce type d'animal, bourré de défiance et de jugement (*de sentido*), eût dû être manié avec plus de soins qu'un panier d'œufs afin de lui soutirer quelques passes correctes, le cirque provoqué par l'espontaneo a détruit ce qui lui restait de naïveté et de franchise. Il est, comme on dit en espagnol, *estropeado*, c'est-à-dire abîmé, estropié, rendu impropre à la course. Le placer en position pour qu'il reçoive les piques est tout un problème. Le banderiller en est un autre. Quand Ostos s'avance, muleta en main, et obtient que la bête oublie son latin pour se soumettre à l'étoffe traçant des passes en rond, l'ovation éclate. Mais le toro s'éteint. Mais Ostos s'arrache les tripes et foule son terrain et lui présente son corps.

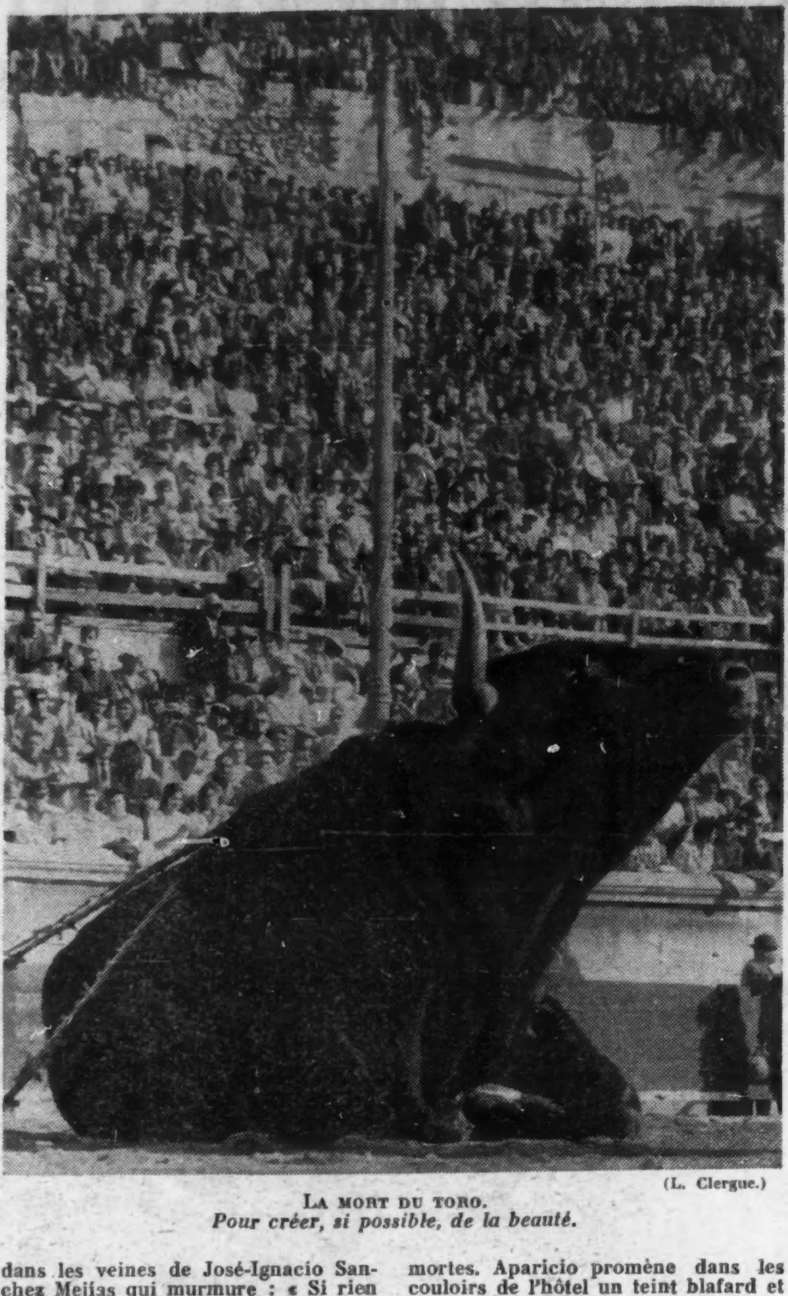
Dans le callejón, la gorge de José-Ignacio se serre jusqu'à l'étouffement. Il est blême. Jaime va se faire encorner. Sa folie l'a pris. Il a tout oublié : famille, contrats, saison qui s'achève et la présence de sa fiancée qui sera sa femme dans une quinzaine de jours et qui se tord les mains de désespoir, là, sur les gradins.

— Jaime ! crie José-Ignacio.

Le matador n'entend rien, ne voit rien que le brute aux aguets à laquelle il offre son corps.

— J'aime, *no, no !* crie José-Ignacio. Ignacio.

Alors le sang gitan tourbillonne



(L. Clergue.)

LA MORT DU TORO.
Pour créer, si possible, de la beauté.

dans les veines de José-Ignacio Sanchez Mejías qui murmure : « Si rien n'arrive à Jaime avec ce toro, je fais le vœu de ne pas manger des œufs sur le plat pendant six mois ! » Et José-Ignacio se sent un peu soulagé : si Dieu existe, il n'hésitera pas. Il sait l'amour que son serviteur porte aux œufs sur le plat et le sacrifice immense auquel ce vœu l'engage. Ou bien Jaime est encorné, ou bien José-Ignacio souffre pendant six mois. O mon Dieu, en échange de la vie de ce garçon, je t'offre six mois de martyre !

Une passe arrachée par miracle. Une autre encore. L'afición applaudit — avant même que le toro charge — le courage ivre du matador. Mais Dieu, qui est très bon, d'une main d'azur détourne à chaque fois la corne.

— Tue-le, Jaime ! Il ne vaut rien !

On est dans la Rolls. José-Ignacio, fou de joie, retrouve le goût de vivre.

— Bien, Jaime. Tu as été celui que tu dois être.

Le matador transpire et se tait, coincé entre Pepe et Luis au fond de la voiture qui sort de la plaza.

— Bon, bon, dit José-Ignacio, Curro Romero et Gonzalez ont coupé des oreilles mais ils ont eu des toros. Attends que la passion se calme... Les gens vont réfléchir, commenter, peser, et dans deux ou trois jours, de sang-froid, ils se rendront compte que, cet après-midi, il n'y a eu qu'un seul torero dans l'arène. D'ailleurs, tu as entendu les ovations...

— *Si !* dit Ostos.

« Quand as-tu peur ? »

Il y a de ces phrases-sagesse-des-nations qui brusquement obsèdent. Celle-ci : « Tout a une fin ! » 2 septembre 1960. « Corrida des Vendanges » à Béziers, en France. Trois matadors : Aparicio, Ordoñez et Ostos. Fin de temporada pour Ordoñez et Ostos. Dernière corrida de l'année à laquelle ils participeront en Europe. Un vent déjà frisquet souffle en tourbillons dans les rues de Béziers et arrache aux platanes des feuilles déjà mortes. Aparicio promène dans les couloirs de l'hôtel un teint blafard et des joues molles. Son banderillero, Pinturas — qui fit partie de la cuadrilla de Manolete — affiche également une mine d'enterrement. A grandes rafales rageuses, le vent peigne les arbres dont les hautes branches se tordent au niveau des fenêtres. Ordoñez traverse le salon. Décontracté. Dans les yeux, la joie du collégien qui va en classe pour la dernière fois de l'année.

— Toujours du vent ! me demande Ostos.

— Toujours.

Quinze heures de route m'ont rempli la tête de coton et donné des jambes de poliomyélitique convalescent. Je descends au bar et commande un triple café. Dans la rue, passe la foule qui se rend à la plaza.

— Ces pauvres gens n'ont pas idée de ce qu'ils vont voir, sinon ils resteraient chez eux..., dit un picador avec la voix d'un professionnel blasé.

Une poussière terreuse que le vent soulève capricieusement comme si un géant fou donnait au hasard de formidables coups de balai, m'oblige à ciller, à me tamponner la bouche avec un mouchoir et à m'envelopper dans mon imperméable avec des gestes de demoiselle protégeant sa vertu. Pour comble, je crois que l'orchestre joue « Carmen » lorsque défilent les cuadrillas ! Aparicio et Ostos coupent des oreilles. Ordoñez est sifflé. Le premier toro d'Ostos (« Attention, il n'y voit rien ! » hurle Aparicio à Jaime) est borgne d'un œil et n'y voit guère de l'autre. Tout cela n'a strictement aucune importance.

Six toros ont été tués. Six de plus.

— *Adios Jaime, adios* Pepe, Luis, *adios* « Vito », *adios* Diego, *adios*, *adios* Chamorro, *adios* Curro, *adios* Cipriano !... *Adios, adios !*

Bien sûr, on se reverra à Séville où j'irai écrire « le livre » mais je ne me sens pas gai, sur ce trottoir de Béziers, lorsque la « Rolls » démarre... « ...madre que lo pario ! » comme dirait « El Vito », serais-je ému ? Ça doit être ça...

J'ai écrit le livre. Ai-je avoué pourquoi j'aime la tauromachie ?

J'étais, un jour d'avril de 1961, assis avec Paco Camino sur les chaises de fer du parc Maria-Luisa, à Séville. Nous « prenions » le soleil. Paco toréait le lendemain à l'occasion de la Feria. Nous parlions des toros et de la vie en général.

— Tu as peur ?

— Le torero qui te dira qu'il n'a pas peur, il ment. *Si, se pasa mucho miedo !*

— Quand as-tu peur ?

— Moi, c'est juste quand le toro sort.

Dans l'après-midi, j'allai saluer Ostos inscrit également sur les affiches de la Feria.

— Tu ne viendras pas faire un tour, ce soir ?

Il est en savates, mal rasé et bricole dans son jardin. Il accorde toute son attention à redresser un rosier grimpant et dit :

— Non, en ce moment j'ai peur ; j'ai très peur et je ne sors pas.

Il rit pour que je ne le prenne pas au sérieux et ajoute :

— Je te jure que j'ai peur.

Les matadors d'idées

A Madrid, lors des fêtes de la San-Isodro, un mois plus tard, Ostos me dit :

— Je ne sais pas ce que j'ai... je ne dors pas ; je transpire tout le temps.

Le lendemain, il torée avec Aparicio et Ordoñez. Le lendemain, Aparicio s'avance vers le toro, glisse et reçoit vingt-cinq centimètres de corne dans la cuisse. J'irai le voir à la clinique. Il est étendu, très pâle, et agrippe le montant de son lit de fer quand il a trop mal. Le jour suivant, Diego Puerta est accroché à son tour et expédié en clinique. Un quart d'heure plus tard, Paco Camino reçoit un coup de corne qui ne l'égorge pas par miracle mais lui arrache le cuir chevelu sur huit centimètres. On l'emporte évanoui. J'irai le voir à la clinique des toreros. Il a la tête enturbannée. Il est vert, les yeux morts. Il ne dit rien. Il a mal mais le docteur a assuré qu'il n'y avait pas de fracture.

Chamaco, qui devait toréer le dimanche de clôture de la Fête, a été blessé à Séville. Il voulait à tout prix convaincre l'afición sévillanne. Vingt-huit centimètres de corne lui ont laissé l'artère fémorale à nu. Alors qu'il était à terre, le toro a chargé une seconde fois et de nouveau la corne lui a troué le corps. Je dîne à Madrid avec Don Diodoro Canorea, imprésario de la plaza de Séville.

— Qu'a fait le Chamaco à Séville ?

— Il a été très courageux. Il voulait convaincre. Quand je suis allé le voir, à la clinique, il m'a dit : « J'ai vu que ça allait m'arriver, Don Diodoro, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Bien. Bueno ! Michel Leiris a dit à peu près qu'en littérature aussi il s'agit de risquer le coup de corne. Il veut signifier que l'écrivain doit prendre des risques et aller jusqu'au bout de sa recherche et de sa sincérité. Il considère la littérature « comme une tauromachie ». Moi je veux bien et, sans qu'on m'en prie, je salue l'angoisse des matadors d'idées. Reste qu'elle n'a rien à voir, cette angoisse, avec la peur qui décroche le cœur et sèche la bouche, avec la peur nue et toute sauvage de la mort vraie. Et, si j'aime la tauromachie, c'est aussi parce qu'elle est création de beauté dans la terreur. Qu'un matador de mots risque sa raison, sa santé et l'avenir de ses enfants, voilà certes qui mérite le respect et — si l'homme a du talent — l'admiration.

Mais il est cinq heures à l'horloge de la plaza de Madrid ou de Séville. Les clairons sonnent. Les matadors se signent. Le premier toro déboule, freine et éternue — vroumpf ! — au ras des « burladores ». Le matador déploie sa cape. La tauromachie, à ce moment-là, n'a rien à voir avec la littérature.

FIN

L'ouvrage de Jean Cau : « Les Oreilles et la Queue », dont « L'Express » a publié des extraits, est édité par les éditions Gallimard. Il sera mis en vente dès le début du mois de juillet.

LA SEMAINE

PROFITEREZ - VOUS DE VOS VACANCES POUR LIRE ? Nous vous proposons une série de cinquante ouvrages qui méritent tous d'être lus. Mais, pour faciliter votre propre sélection, nous les avons rangés en trois catégories.

I. - Les livres qu'on peut lire au soleil. — II. - Ceux dont l'accès est plus difficile. — III. - Ceux qui exigent de l'application (pages 30, 31, 32).

« EXERCICES DE STYLE », de Raymond Queneau, vient de paraître en Allemagne. Hans Magnus Enzensberger, le meilleur poète de la jeune génération allemande, déclare que ce livre soulève les problèmes philosophiques les plus profonds : d'abord, la question de Pilate (qu'est-ce que la vérité ?) et atteint le niveau des recherches philosophiques et linguistiques de Ludwig Wittgenstein, auteur du « Tractatus logico-philosophicus ».

Imperturbable, Raymond Queneau a inventé un nouveau jeu, la machine à fabriquer des sonnets (page 33).

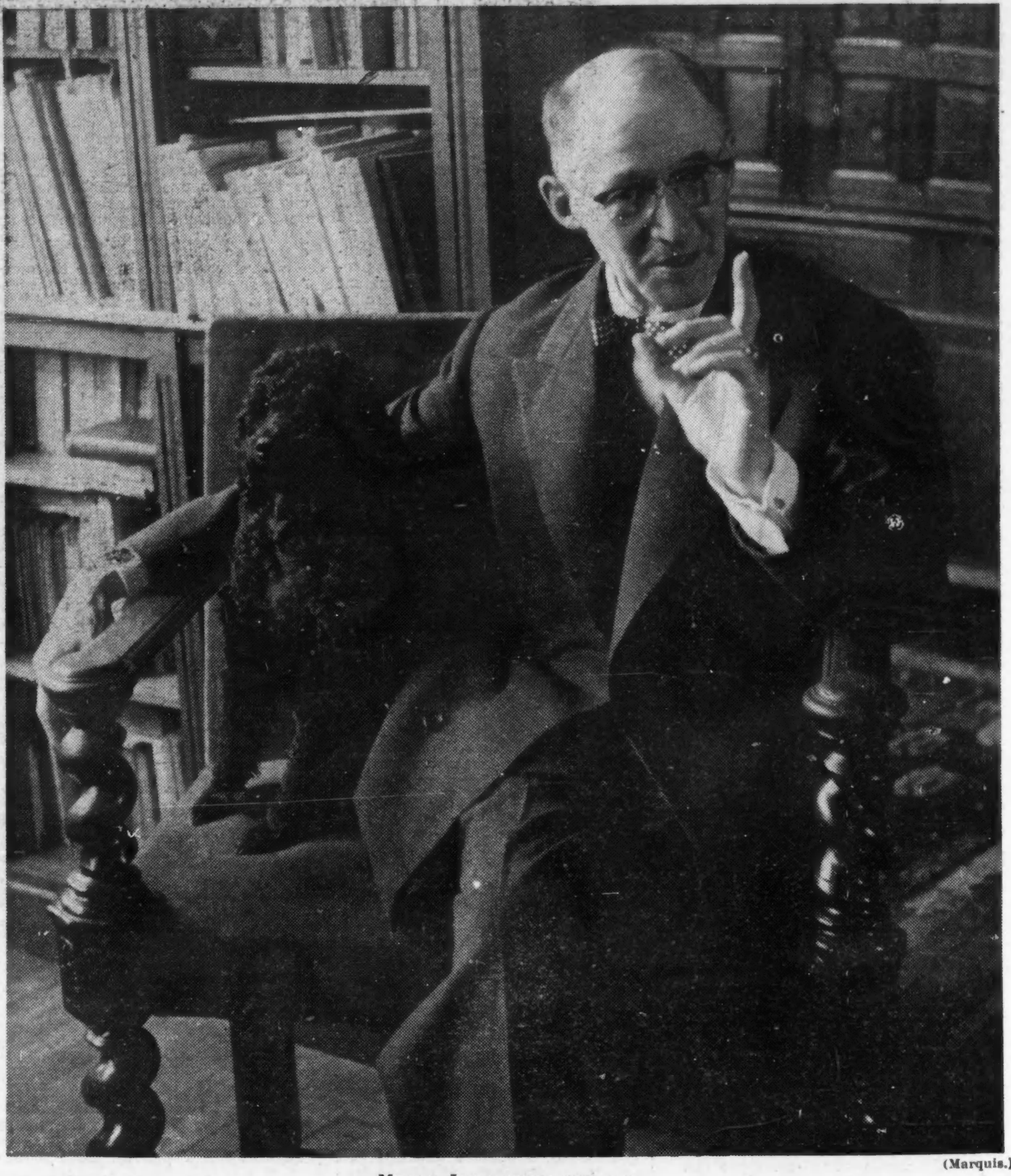
« UN INENARRABLE DESORDRE SEXUEL », écrit Jacques Cabau de la dernière pièce de T.S. Eliot, « Le secrétaire particulier ». Mais sous le vaudeville perce un oratorio, le drame a une signification divine, et d'ailleurs austère : « Claudel, c'est la grand-messe chantée. Eliot, c'est la messe basse ou, mieux encore, le culte puritain » (pages 28, 29).

POUR SON 90e ET 91e OUVRAGE, Marcel Jouhandeau a un peu délaissé sa (terrible) muse Elise. Dans « L'Ecole des filles », c'est Céline, sa fille adoptive, qui mène le sabbat, et dans « Animaleries », ce sont les bêtes. Mais le héros reste Jouhandeau lui-même. « Un saint parmi les êtres, un saint parmi les bêtes... » C'est du moins ainsi, d'après Yves Berger, que ce surprenant moraliste met tout son talent à se dépeindre (voir ci-contre).

LE DERNIER ROMAN DE JOHN STEINBECK, « L'Hiver de notre mécontentement », qui vient de paraître aux Etats-Unis, provoque de vives polémiques. Depuis des années, les critiques américains considèrent Steinbeck comme fini. Cette fois-ci Saul Bellow, l'auteur du « Faiseur de Pluie », déclare que le dernier roman de Steinbeck atteint le même niveau que « Les raisins de la colère » et que les critiques qui l'avaient prématurément enterré devraient « se préparer à manger un corbeau ». Le critique de la « Saturday Review », le premier hebdomadaire littéraire américain, déclare qu'il aurait volontiers mangé un corbeau en reconnaissant ses erreurs, mais qu'après lecture, il ne voit pas pourquoi il se livrerait à ce genre d'agape.

LE PRIX DU JOURNAL INTIME devient de plus en plus intime. Cette fois-ci il a été décerné sur manuscrit : il va à notre confrère Guy Verdot pour un livre à paraître, intitulé « Journal du Soir ».

AUX YEUX DE RAYMOND ARON, critique de l'Histoire faite et à faire, l'interprétation marxiste des faits néglige le rôle et l'importance de l'individu, de cet élément imprévisible qu'est le «grand homme». Jean Duvignaud demande au philosophe de ne pas se contenter de cette sagesse un peu fataliste pour tenter, ce qu'on attend de lui, « de jeter les bases d'une nouvelle définition de l'homme dans ce temps » (p. 28).



(Marquis.)

MARCEL JOUHANDEAU CHEZ LUI.
« Si tu étais ma fille, je rougirais. »

ROMANS

« L'Ecole des Filles » et « Animaleries » par Marcel Jouhandeau

● *Chiens, chats, pigeons et un personnage nouveau : Céline.*

«L'ECOLE des filles » et « Animaleries » portent respectivement à quatre-vingt-dix et quatre-vingt-onze le nombre des livres que Marcel Jouhandeau a publié (1). On sait que cet auteur prolifique et prodigue, à coup sûr l'un des plus grands stylistes de ce temps, conteur admirable et justement loué, a fait de sa femme Elise l'un des personnages principaux d'une œuvre dont certains volets composent des « Chroniques maritales » et d'autres des « Scènes de la vie conjugale ». Dans « L'Ecole des filles » (« Animaleries », traitant de bêtes, ne touche à Elise que de loin), Jouhandeau n'offre pas de sa femme un portrait différent de celui que nous connaissons : dure, grossière, vulgaire, égoïste, avare, tout cela à la fois et, bien plus, pire encore. Jouhandeau n'ayant rien ajouté à cette vieille peinture, il nous faudrait, ici, avouer beaucoup de lassitude si l'essentiel de l'ouvrage ne tournait autour d'un personnage nouveau : Céline, une petite fille.

C'est la première fois qu'elle apparaît dans l'œuvre de l'écrivain. Le couple l'adopta en 1951, quand l'enfant, d'abord confiée à l'Assistance publique, avait neuf ans. Céline à elle seule tient lieu d'une école de filles, si vivante et remuante et surprenante et désarmante qu'elle tourne un peu la tête du lecteur.

Des bêtes d'exception

La plus grande partie du livre est composée de ses réflexions, remarques, impromptus, apartés... C'est la chronique des dits de Céline. Il en est d'émouvants. En robe de communiante, elle fait la folle à la terrasse d'un café. Comme elle continue de plus belle, malgré les remontrances de Jouhandeau, l'écrivain s'emporte : « *Si tu étais ma fille, je rougirais.* » Alors l'enfant adoptée se range incontinent et, s'approchant de son « père », à son oreille elle murmure : « *Tu rougis bien quand même un peu ?* »

Voici un autre de ses dits, peut-être admirable : « *Mémé* (Elise) *me gronde pour ce qu'elle entend et ce n'est pas ce que j'ai dit.* »

Oui, admirable. Parfait. Au point qu'on se demande, non pas si Jouhandeau a inventé ces histoires, mais s'il n'a pas rajouté à leur grâce ; il arrive à Céline de parler quasiment comme son père écrit.

Ce livre touchant montre Jouhandeau dominé par toutes les inquiétudes de l'amour paternel et versant, comme il dit, « *dans les partis pris du cœur* » ; mais il ne se limite pas à chanter Céline et l'hymne, par endroits, s'agrandit aux dimensions d'une chronique de la vie en famille. De cette famille dont il est, l'écrivain se fait une curieuse idée : une sorte de trinité où Elise incarne Satan et lui-même le grand saint Marcel. Quant à Céline, il semblerait qu'elle participe de ces deux mondes, plus proche de Marcel pourtant que d'Elise.

Avec « Animaleries », Jouhandeau ajoute à ce bestiaire dont, là encore, il nous a déjà donné quelques volets. On songe évidemment à Jules Renard, Paul Léautaud. Mais il est plus artiste qu'eux et peut-être jamais aussi grand que dans ces histoires de bêtes. Chiens, chats, pigeons lui inspirent d'admirables petites nouvelles ; on voudrait qu'elles aient un titre ; par exemple : le Chien Lorette ou l'adoration... ; le Chat Pistolet ou l'obéissance... ; les Pigeons ou le sens de la cérémonie.

Tous les traits qui relèvent de l'humour, de l'observation nous touchent. On pardonne même à l'auteur son parti pris d'ignorer les lois mécanistes et de verser dans l'anthropomor- →

(1) Editions Gallimard, 282 p., 12,50 NF et 175 p., 7,50 NF.

TEL QUELS 5
BATAILLE - CAYROL - SOLLERS
" L'année dernière à Marienbad " scénario du film
RESNAIS / ROBBE - GRILLET
En vente dans les meilleures librairies, le n° 5,00 nf

→

phisme. Jusqu'à lire ces livres de bêtes, on n'avait jamais pensé qu'elles étaient humaines à ce point et pénétrées jusqu'à la moelle de ce qui, chez les hommes, serait exceptionnel : les grandes qualités du cœur et de l'esprit. C'est quand Jouhandeau fait le moraliste que nous ne le suivons plus. Les réflexions de l'espèce : « *Dût l'humanité en périr de confusion, je n'ai jamais vu quelqu'un de mieux élevé, de plus distingué sous tous les rapports que ma chienne* », sont plates. Faciles, aussi : opposer les vertus des animaux aux défauts des hommes, c'est tomber dans la convention.

On dira : Léautaud, pourtant... Mais c'est oublier que Léautaud s'intéressait peu aux bêtes d'exception (Jouhandeau semble toujours ne posséder que celles-là). Son affection allait aux vieux chiens et aux chats galeux, tous plus perdus et malades et malodorants les uns que les autres. Toutes bêtes qui témoignaient, par leur condition, de l'indifférence ou de la bassesse des hommes alors que Jouhandeau, lui, fabrique une supériorité animale.

On a compris à quel dessein. Dans « L'Ecole des filles », il s'agissait, pour Jouhandeau, de montrer qu'il est bon père quand Elise fait une mère détestable : un saint parmi les êtres. Dans « Animaleries » (où on le voit se dévouer corps et âme pour ses petits hôtes), c'est toujours le même portrait que, pour l'éternité, il reprend en narcissiquement fignolé : un saint parmi les bêtes.

YVES BERGER.

HISTOIRE

« Dimension de la conscience historique » par Raymond Aron

● ***L'Histoire obéit-elle à des lois ou bien est-elle faite par des héros ? Et Raymond Aron a-t-il raison de préférer Thucydide à Marx ?***

C'EST à une révision de nos préjugés, à une révision de nos habitudes que nous convie Raymond Aron, au cours de neuf essais dans « Dimension de la conscience historique » (1).

Dans sa thèse de 1938, « Introduction à la philosophie de l'Histoire », Raymond Aron écrivait un « essai sur les limites de l'objectivité historique ». Il pensait, nous dit-il, « *ajouter à cette introduction d'abord une théorie des sciences sociales, puis une théorie plus concrète des interprétations historiques — interprétations des époques, des civilisations de l'humanité en devenir* ».

Programme immense. Mais l'histoire réelle s'est chargée, depuis la parution de ce livre ancien, d'imposer son rythme à l'écrivain ce fut, sans doute, une « ruse de la raison » que de jeter l'auteur au milieu des problèmes dont il avait donné l'analyse formelle.

C'est dire que le philosophe, au lieu de rédiger le vaste ouvrage qu'il méditait, a dû sacrifier à son devoir de témoin et mesurer les idées communes (celles pour lesquelles les hommes meurent ou tuent leurs semblables) aux grandes hypothèses formulables sur l'avenir.

Selon sa conception de l'histoire, aucune hypothèse sur le devenir n'est plus vraie que l'autre. La connaissance historique nous aide à savoir comment s'est constitué le monde que nous voyons sous nos yeux. Loin de nous apprendre que nous venons trop tard dans un monde trop vieux, elle nous « *oblige à reconnaître ce que l'on n'a encore jamais vu...* ».

Dans l'essai le plus important de l'ouvrage, Raymond Aron revient en des pages très brillantes, sur « La Guerre du Péloponnèse », de Thucydide, à laquelle, autrefois, Thibaudet avait consacré un beau livre.

Mais cette fois, il s'agit de saisir comment l'histoire racontée par l'auteur grec porte avec elle sa propre interprétation critique, comment l'analyse des attitudes et des actions, l'examen des projets et des actes constituent une véritable réflexion philosophique sur l'histoire.

Des lois anciennes

C'est l'occasion de rappeler que « *les grandes décisions qui bouleversent l'organisation économique sont, par définition, politiques, puisqu'elles sont le fait d'individus capables, en raison de leur position, d'affecter la vie de leurs concitoyens et qu'on ne saurait sous-estimer le rôle de l'homme dans le devenir* ».

Le déroulement de l'histoire événementielle n'est pas, en effet, devenu « structurellement autre » au XX[e] siècle ; bien au contraire, l'étude de la guerre de trente ans qui, depuis 1914 jusqu'à 1945, a déchiré l'Europe, n'a jamais cessé d'exercer un rôle prééminent : « *Comment ignorer les héros qui font l'histoire au temps de Lénine, Staline, Churchill, Hitler ? Thucydide reste notre contemporain, lui qui fut le témoin de la guerre tragique, de l'événement qui se fait, nous qui ne sommes pas encore prêts à regarder avec détachement les faits accomplis, ni à laisser les souffrances et les exploits des combattants so brer dans l'oubli...* »

C'est affirmer que l'histoire est dominée par des forces qui ne sont pas différentes de celles qui s'exerçaient dans le passé : « *Les conflits qui ont dominé le XX[e] siècle et qui en ont déterminé le cours, ont été nationaux ou impériaux plus que sociaux. Auguste Comte et Karl Marx en tant que doctrinaires n'ont pas méconnu la mutation historique qui était en train de se produire sous leurs yeux, mais ils ont sous-estimé la persistance de l'aspect traditionnel de l'histoire, la montée et la chute des empires, la rivalité des régimes, les exploits funestes ou bénéfiques des grands hommes...* »

On voit que le philosophe rappelle le lecteur à la sagesse : relative, l'histoire n'autorise aucun dogmatisme.

Sa conclusion : « *Nous n'avons pas le droit d'invoquer l'avenir inévitable pour justifier un régime d'aujourd'hui, imparfait comme les autres (plus ou moins imparfait, peu importe).* »

Une telle vision relativiste de l'histoire irrite les historiens : elle a pourtant l'avantage de détruire ces préjugés qui nous restent encore d'une époque où l'histoire a été *divinisée*, où le progrès s'incarnait dans le temps comme le Christ dans la chair. Contre ces illusions théologiques et politiques, Raymond Aron apporte une critique qui appelle une discussion plus large.

S'il est vrai, en effet, que Raymond Aron apporte des éléments nouveaux à la critique des conceptions de Marx ou de Comte, il est plus contestable qu'il suffit de revenir à une conception de l'histoire où s'imposent les grands hommes et les volontés de puissance traditionnelles.

Que l'histoire moderne obéisse à des lois anciennes, que l'homme, avec ses passions et ses intérêts, s'impose au devenir, cela demande une nouvelle justification. On ne peut se contenter, comme semble le faire Raymond Aron, d'une sagesse où la raison équilibre le jeu de la violence et où le relativisme libère l'homme du fatalisme. Cela, seul Raymond Aron devrait nous l'apporter s'il veut s'arracher momentanément à l'histoire vivante pour jeter les bases d'une nouvelle définition de la condition de l'homme dans ce temps qu'il est un des seuls, aujourd'hui, à pouvoir nous donner.

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Recherches en sciences humaines. 337 pages, 13,87 N.F. Plon.

RAYMOND ARON ÉCRIT :

RAYMOND ARON.

● Dans l'histoire traditionnelle, l'accident semble régner et la grandeur s'y mêle à la cruauté. Le sang des innocents ruisselle de toutes parts et les victoires des princes sont payées par les sacrifices des peuples. Dans le devenir du savoir et du pouvoir, semble régner la loi de nécessité et la quantité triomphante tourne en dérision les exploits des individus ou du petit nombre.

● Que l'on songe au passé ou à l'avenir, la conjoncture anormale est celle de 1900, non celle de 1955. On a plus de peine à comprendre aujourd'hui comment la petite Angleterre a pu se tailler un empire mondial qu'à saisir les causes de l'accession de l'Inde ou de l'Indonésie à l'indépendance.

● Cette société, où le sage serait satisfait, où les hommes vivraient selon la raison, on n'en peut abandonner l'espérance, puisque l'homme, l'homme d'Occident en tout cas, est celui qui n'a jamais consenti à consacrer l'injustice en la mettant au compte de Dieu ou du cosmos. Mais confondre cette idée de la Raison avec l'action d'un parti, avec un statut de propriété, une technique d'organisation économique, c'est se livrer aux délires du fanatisme.

THÉATRE

« Le secrétaire particulier » et « Fin de carrière » par Thomas Stearns Eliot

● ***De pièce en pièce — et même dans la dernière, dont l'intrigue relève de la farce — c'est toujours la Passion que met en scène le grand poète et dramaturge anglo-américain.***

« MEURTRE dans la cathédrale » et « Mère Courage » sont les deux pôles du théâtre moderne. Entre les deux, il y a beaucoup plus qu'une simple différence d'inspiration. Brecht veut inventer le théâtre de la société communiste ; Eliot, restaurer celui de la Chrétienté. Sa conception du théâtre reflète son « Idée de la société chrétienne ». Car T.S. Eliot n'est pas dramaturge d'instinct. De son premier métier de philosophe universitaire, il a gardé un goût un peu stérilisant de tout comprendre. C'est un « clerc » ; il est penseur avant d'être artiste. Une théorie critique précède et encadre l'œuvre la plus consciente qui soit. Son théâtre sacré n'est qu'un aspect de son effort pour réintégrer la culture dans l'unité spirituelle de la Chrétienté (1).

Chez Maurras

Sa vie même est un retour à l'ordre chrétien détruit par la démocratie laïque. Car, sous sa vie distinguée de poète en smoking, sous sa carrière officielle, qui est le contraire même de la bohème : l'université, la banque Lloyd, l'édition, le prix Nobel, on devine la rigueur d'un mystique. Cette vie d'un autre âge est une vocation spirituelle. Né Américain, Eliot s'est fait naturaliser sujet britannique. Il s'est converti à l'église établie. Ce Yankee, plus anglais qu'un Anglais, est accepté dans les clubs de Londres les plus fermés. Il a reçu des mains du roi l'Ordre du Mérite, la plus

(1) T.S. Eliot : « Le secrétaire particulier » et « Fin de carrière », traduits et préfacés par Henri Fluchère. Ed. du Seuil. 288 p. 9 NF 60.

ROGER GRENIER

le silence

Nouvelles

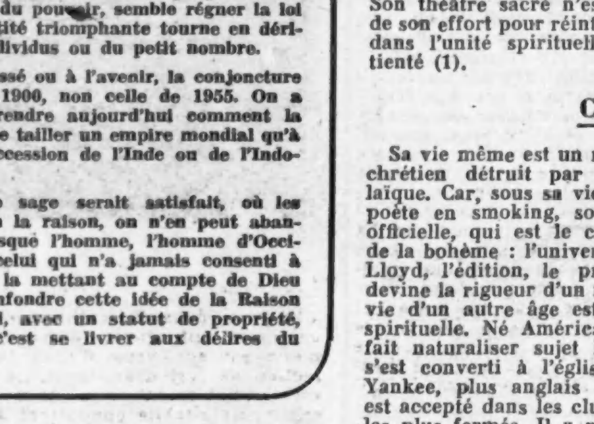
"Un style digne des plus grands maîtres de la nouvelle, français ou russes". HENRI PETIT

nrf

100 000° souscripteur au

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

en 10 volumes



En présence de Madame M. Basset, libraire à Dinan, Monsieur B. Marchand, peintre, à Plouër-sur-Rance (Côtes-du-Nord), cent millième souscripteur au Grand Larousse Encyclopédique, reçoit des mains de Monsieur J. Hollier-Larousse, Directeur-Gérant de la Librairie Larousse, les trois premiers tomes déjà parus de cet ouvrage dont les 10 volumes lui sont offerts à titre gracieux.

enviée des décorations de la vieille Angleterre. T.S. Eliot, qui voit dans la religion le fondement de toute culture et de toute société, a choisi l'Angleterre parce qu'elle est le pays de l' « Establishment » : le roi, l'aristocratie, l'Eglise d'Etat y préservent quelque chose de la structure divine de la société. Cette vie, tout entière à rebours de ce que la gauche appelle l'Histoire, s'inspire de la pensée de droite la plus rigoureuse et la plus intelligente du monde. Il est poète et conservateur, parce qu'il ne conçoit pas de rôle pour la poésie dans une société qui ne serait pas d'ordonnance spirituelle, c'est-à-dire de droit divin.

Il pousse la chose assez loin. Dans sa nostalgie de l'ordre chrétien, Eliot demande qu'on replace les universités dans la hiérarchie religieuse, et qu'on abolisse l'obligation de l'enseignement qui, en créant des élites distinctes des classes sociales, bouleverse l'ordre de la société. « *La plupart des concepts qui m'auraient attiré vers le fascisme,* écrit-il, *je les avais déjà trouvés sous une forme plus assimilable dans l'œuvre de Maurras.* Il a également avoué qu'il n'a « *jamais admiré le gouvernement républicain en France* ».

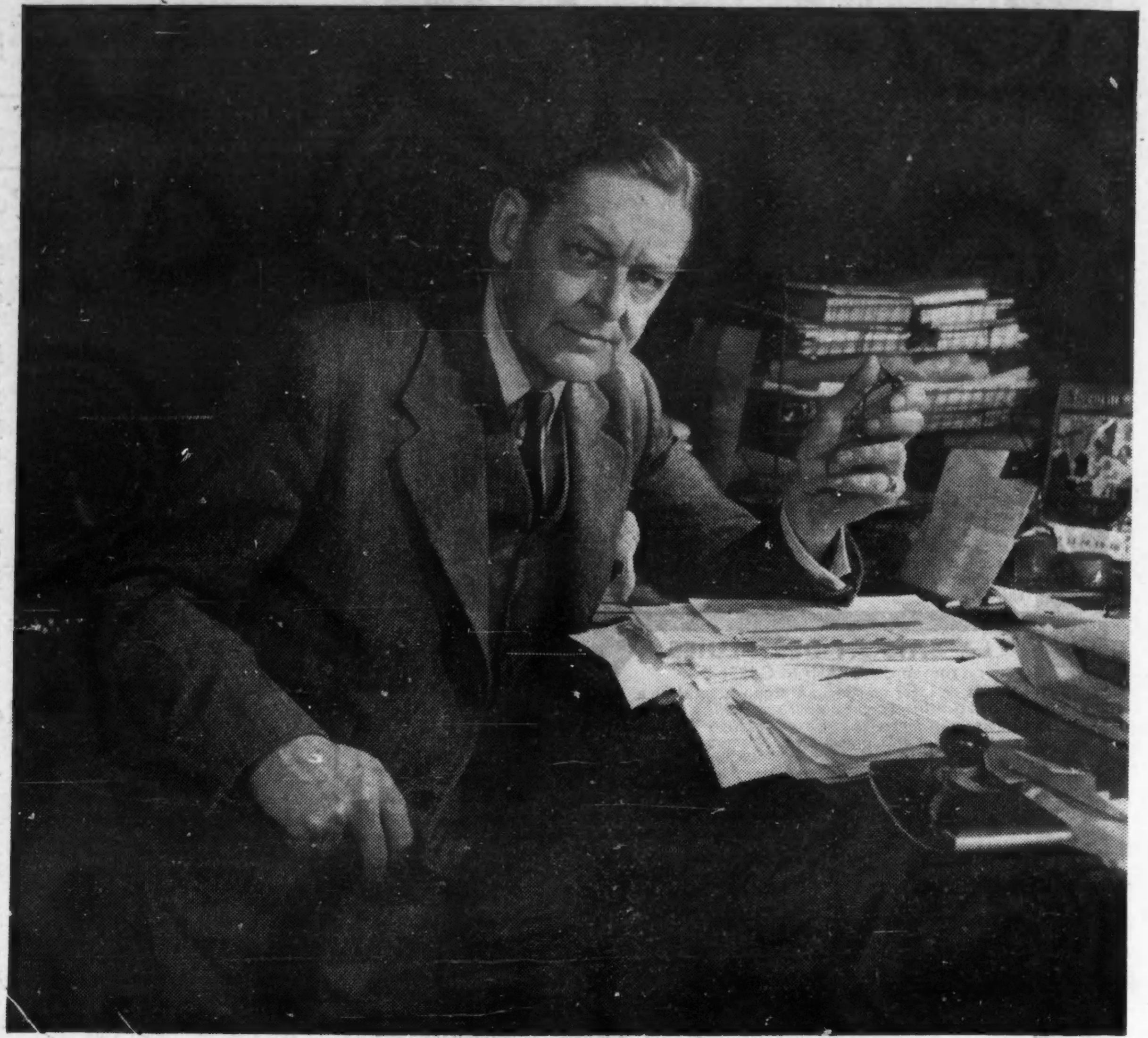
Un dinosaure

Mais, au contraire de son ami Ezra Pound, Eliot ne franchit pas le fossé qui sépare « l'Action Française » du fascisme. Son engagement n'est pas politique, mais spirituel. « *Le monde,* écrit-il, *essaie de former un esprit civilisé qui ne soit pas chrétien. La tentative échouera. Il faut attendre patiemment l'échec de l'expérience, et garder la Foi vivante à travers ce temps de ténèbres.* » Voilà qui définit l'œuvre-forteresse de T.S. Eliot, où la foi doit survivre au passage des barbares. Ce repliement sur lui-même, cette allure un peu fossilisée de grand dinosaure des Lettres, cette distance envers le monde, c'est peut-être parce qu'il se sent étranger parmi la société démocratique moderne. Sa grandeur même a quelque chose d'anachronique qui l'empêche, malgré sa gloire, d'être populaire. Pour se faire entendre, Eliot, qui est avant tout penseur et poète, a pris sur le tard la scène pour tribune. Comme les mystères du Moyen-Age, son théâtre est une sorte de propagande spirituelle.

C'est au terme d'une longue réflexion sur l'art dramatique qu'Eliot s'est décidé à engager la poésie dans le théâtre. Pour lui, la poésie doit être dans le théâtre, comme l'Eglise dans l'Etat. En intégrant la poésie, le théâtre, né du culte, retrouve son rôle sacré. Cessant de n'être qu'un divertissement, il reprend sa place parmi les institutions religieuses qui sont le fondement de la cité. Toute différente dans ses buts, cette conception chrétienne du rôle de l'art n'est pas sans rapport avec la théorie communiste.

Si Eliot écrit en vers, ce n'est pas par quelque vague souci de décoration ou de symbolisme, comme un Maeterlinck. Dans le théâtre spirituel d'Eliot, la poésie est la dimension divine du drame, dont l'intrigue n'est que la dimension humaine. La poésie doit être dans le drame, parce que le Verbe est dans la créature. Cette poésie ne tend pas à émerveiller, mais, comme le dit Henri Fluchère dans sa lumineuse introduction à l'œuvre qu'il a si parfaitement traduite, « *à créer un état de connivence méditative* ».

Le théâtre de T.S. Eliot est l'éternelle représentation de la Passion.



(Archives.)

THOMAS STEARNS ELIOT.
Peut-il y avoir un monde civilisé qui ne soit pas chrétien ?

« Meurtre dans la cathédrale » est un drame liturgique, parce que la messe est aux yeux d'Eliot la perfection de l'art dramatique. La pièce est véritablement une messe, une cérémonie rituelle conduisant à l'eucharistie, au sacrifice de la communion : Becket, l'évêque martyr, repousse toutes les tentations avant de s'abandonner à la volonté de Dieu.

Trois enfants naturels

Le succès de cette première pièce ne satisfit pas Eliot. Avec « Meurtre dans la cathédrale », il avait rendu le théâtre au sacré, mais en utilisant les conventions théâtrales d'un autre âge : il avait emprunté le rituel du mystère médiéval et le chœur du drame antique. La pièce avait un côté reconstitution historique qui risquait d'éblouir un public passif, au lieu de l'éveiller à l'éternelle vérité de la Passion. Eliot comprit alors que, pour exprimer l'actualité du drame chrétien, il ne fallait pas exhumer le théâtre d'hier, mais conquérir celui d'aujourd'hui jusqu'à faire de la comédie de boulevard un drame spirituel.

Dans les pièces suivantes, Eliot abandonne le Moyen-Age. Le décor n'est plus la cathédrale, mais les salons du West-End. Les personnages ne sont plus des évêques et des chevaliers, mais des avocats, des banquiers, des hommes politiques, rassemblés pour une « cocktail-party », ou une « réunion de famille ». La poésie devient la langue de tous les jours, au point que le spectateur ne s'aperçoit presque plus que les personnages parlent en vers. Ainsi le drame spirituel est vécu dans la comédie quotidienne — ce qui donne à cet univers de bourgeois secrètement hantés par le péché quelque chose de Tchékhov. Seule l'opposition entre le réalisme de l'intrigue et la poésie de l'expression rappelle que, sous la comédie humaine, il y a le drame divin. « *Dans le vrai drame,* écrit Eliot, *la forme est déterminée par le point de tension entre la liturgie et le réalisme.* »

L'intrigue du « Secrétaire particulier » relève de la farce. Un banquier, sa femme et une nourrice ont chacun fait jadis un enfant illégitime. Vingt ans plus tard, de cet inénarrable désordre sexuel, on a retrouvé trois enfants naturels que voici, adultes, sur la scène. Il s'agit dans le lot de retrouver le sien. Mais tous les parents putatifs aspirent à la paternité du même. Tous se disputent celui qu'une grâce mystérieuse distingue. Or la comédie révèle que celui-là précisément n'est le fils d'aucun d'eux. Ils doivent se résigner à le voir partir : le jeune homme, libéré de ses prétendues origines bourgeoises, peut suivre sa vraie vocation. Il devient organiste d'église.

Œdipe à Colonne

Sous ce vaudeville, si différent de « Meurtre dans la cathédrale », le spectateur doit pourtant reconnaître le même éternel drame de la renonciation : le divin bâtard est libéré de toute attache humaine pour suivre sa vocation divine, et, de son côté, l'homme doit renoncer à être le Père du Fils.

Chaque pièce d'Eliot, si elle découvre un nouvel aspect moderne du même drame chrétien, marque aussi un progrès dans l'apaisement. Après « Le Secrétaire particulier », pièce de la résignation, « Fin de carrière » est celle de la sagesse. Dans sa retraite, un vieil homme d'Etat retrouve tous les fantômes de son passé : la femme qu'il a corrompue, le témoin du crime qu'il a commis. Mais cessant enfin de fuir son péché, le vieillard fait face, l'assume et le confesse. Il est enfin délivré de l'obsession qui le faisait fuir. On retrouve ici le thème d'Œdipe hanté par son péché. Mais ce n'est plus l'Œdipe-Roi tragique, qu'Eliot avait traité dans « La réunion de famille ». Dans « Fin de carrière », c'est l'Œdipe à Colonne, apaisé, que la mort réconcilie enfin avec lui-même :

« *En devenant personne, il est devenu lui-même.*
« *La mort a versé sa bénédiction sur les vivants.* »

La messe basse

Entre les mains d'Eliot, même le vaudeville devient un oratorio. Dans ces dernières pièces, un vers serein, presque prosaïque, développe le thème de la comédie. Toute décoration, tout effet sont bannis, au point que ces comédies paraîtront peut-être un peu minces. Depuis « Meurtre dans la cathédrale », Eliot a peu à peu dépouillé son théâtre, au point de le rendre difficilement jouable. Il y a quelque chose de puritain dans cette rigueur. Point ici de Magnificat, mais le recueillement d'une âme inquiète, attentive à saisir la signification divine d'un drame, dont elle craint secrètement qu'il soit seulement celui de la solitude de l'homme.

On voit toute la différence avec Claudel : c'est peut-être, malgré les aspirations œcuméniques d'Eliot, ce qui sépare le catholicisme du protestantisme. Le drame poétique de Claudel pare la créature de toutes les splendeurs du cosmos pour la présenter à Dieu ; celui d'Eliot la dénude comme pour le Calvaire. Claudel, c'est la grand-messe chantée. Eliot, c'est la messe basse — ou mieux encore : le culte puritain. On ne trouve ici ni la pompe romaine, ni l'encens oriental, ni les ciboires d'or. Le dépouillement sévère de ce théâtre est, sur le plan de l'art, le symbole du dépouillement humain nécessaire au salut. Le classicisme de T.S. Eliot, c'est la pauvreté de Job.

JACQUES CABAU.

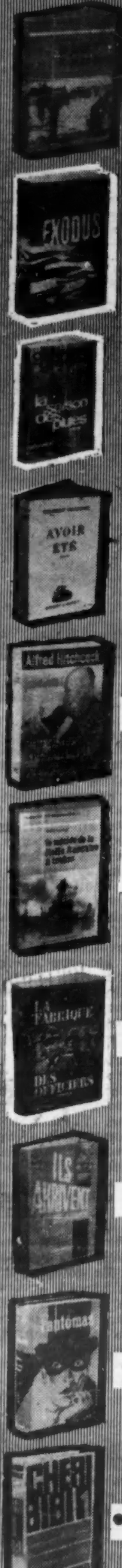
MARGUERITE DURAS
et GÉRARD JARLOT
UNE AUSSI LONGUE ABSENCE
Scénario du film d'Henri Colpi
PALME D'OR au Festival de Cannes 1961
nrf

Les éditions Robert Laffont vous souhaitent de bonnes vacances avec leurs

10 BEST-SELLERS

de l'année 1960 - 1961

nombre de mois de vente



1 **LE JOUR LE PLUS LONG** (6 Juin 1944) par CORNELIUS RYAN — 11
"*Le récit historique le plus extraordinaire qui ait paru depuis la guerre*" (l'Express) : tous les secrets tragiques ou cocasses du Débarquement de Normandie révélés par ce best-seller dont l'adaptation à l'écran va être un événement cinématographique.

2 **EXODUS** par LEON URIS — 12
Le plus grand film de l'année, la chanson qui est sur toutes les lèvres... oui, mais n'est-ce pas d'abord "*le plus grand succès mondial du roman?*" (Le Figaro). Ne soyez donc pas le dernier à lire le récit d'"*un des drames collectifs les plus passionnants de notre époque*" (Les Nouvelles Littéraires).

3 **LA SAISON DES PLUIES** roman de GRAHAM GREENE — 5
A vous de juger un roman à propos duquel on a dit : "*Graham Greene a écrit son meilleur roman depuis très longtemps. Un maître livre*" (l'Express) : "*Un très grand livre, c'est du meilleur Graham Greene*" (La Croix). "*Roman riche de pensée et de pouvoir évocateur, traité avec l'enigmatique sobriété qui lui est propre*" (Le Figaro)

4 **AVOIR ÉTÉ** roman de GILBERT CESBRON — 12
Le vieil homme et l'enfant... "*Gilbert Cesbron nous donne ici un de ses plus beaux livres. De riches thèmes humains s'y entrecroisent*" (La Croix). Ce grand romancier nous a donné également cette année la belle histoire de Bernadette de Lourdes : IL SUFFIT D'AIMER, un récit et un film bouleversants.

5 HITCHCOCK présente **HISTOIRES ABOMINABLES** — 12
Une anthologie de nouvelles policières, criminelles, insolites ou fantastiques, présentées par le grand metteur en scène : des histoires tellement abominables qu'il n'a pas ose les tourner ! "Le célèbre humour de celui qui a choisi ces HISTOIRES ABOMINABLES n'est jamais absent"

6 **LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE A TOULON** (27 novembre 1942) par HENRI NOGUÈRES — 5
"*Un modèle d'enquête historique : elle offre l'attrait et la précision d'un reportage sur le vif*" (Le Figaro). Le sabordage de la flotte a soulevé beaucoup de controverses : vous vous devez d'être parfaitement informé sur un des épisodes les plus dramatiques de l'Histoire de la marine française.

7 **LA FABRIQUE DES OFFICIERS** roman de HANS HELLMUT KIRST — 2
"*Un grand livre, le plus beau sans doute de l'auteur de 08 : 15 : c'est un roman, avec toutes les qualités du roman ; c'est aussi un passionnant témoignage*" (Le Monde). H. H. Kirst s'est également inspiré d'un épisode authentique de la dernière guerre pour SORGE, l'ESPION DU SIECLE, un livre et un film passionnants.

8 **ILS ARRIVENT** par PAUL CARELL — 3
Du "jour le plus long" à la libération de Paris (6 Juin - 25 Août 1944) : la bataille de Normandie vue du côté allemand par l'auteur d'AFRIKA KORPS ; "Récit sobre et saisissant qui soutient la comparaison avec celui de Cornelius Ryan".

9 **FANTÔMAS** de PIERRE SOUVESTRE et MARCEL ALLAIN — 2
Le retour de Fantômas a été salué et applaudi par la télévision, la presse et la radio : "*Robert Laffont l'a emporté ! FANTOMAS paraîtra dans son intégralité. Aujourd'hui, qui ne se souvient des crimes de ce prince de la terreur, de ce génie du mal de la Belle Epoque*" (Paris-Match).

10 **CHÉRI BIBI** de GASTON LEROUX — 1
Gaston Leroux est le grand maître du roman populaire du premier quart du XX[e] siècle. Vous avez tous entendu parler de Chéri-Bibi, le type éternel du "pas de chance", le bagnard au cœur tendre : faites connaissance avec lui. Le récit de ses ahurissantes aventures forcera votre enthousiasme... et quelle détente !

(néo)

ROBERT LAFFONT

50 LIVRES

1

27 ouvrages qu'on peut lire au soleil

• Policiers

IN THE POCKET, par Walter S. Tevis.
Le N° 643 de la Série noire, traduit par son directeur, Marcel Duhamel. *Gallimard.* 256 pages, 2,50 NF.

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN, par Maurice Leblanc. *Gallimard*, quatre volumes parus. 15 NF 50 chacun.

FANTOMAS, par Pierre Souvestre et Maurice Allain. *Robert Laffont*, deux volumes, dont un à paraître début juillet. Volume 1 : 680 pages. 18 NF.

CHÉRI-BIBI, par Gaston Leroux. *Robert Laffont.* 528 p. 15 NF.

ROULETABILLE, par Gaston Leroux. *Robert Laffont.* 600 p. 15 NF.
Les classiques français du genre dans de belles éditions.

• Romans

LE SILENCE, par Roger Grenier.
Neuf nouvelles douces-amères, dans la tradition de Scott Fitzgerald.
Gallimard. 224 p. 7,50 NF.

LES MERVEILLEUX NUAGES, par Françoise Sagan. Sagan n° 5.
Julliard. 185 p. 9 NF.

LES PETITS ENFANTS DU SIÈCLE, par Christiane Rochefort.
Dans l'univers oppressant des H.L.M., l'histoire d'une petite fille qui aspire à l'amour et au bonheur. Un tableau de notre temps, où la férocité le dispute à la tendresse.
Grasset. 206 p. 7,50 NF.

L'OMBRE PORTÉE, par Jean Ferniot.
Un adolescent regarde le monde étroit et humble de ses parents sans complaisance. Un premier roman écrit avec un ton très personnel, dans la meilleure tradition du réalisme.
Gallimard. 236 p. 7,50 NF.

FAUSTO ET ANNA, par Carlo Cassola.
Dans la tradition de Tolstoï, un roman d'amour mais aussi le roman d'une époque, celui de la Résistance italienne.
Ed. du Seuil. 304 p. 12 NF.

LES PORTES DU PARADIS, par Jerzy Andrzejewski.
Les Croisades vues par un Polonais. Mieux qu'un simple roman historique : un livre sur les hommes, leurs motifs individuels dans les grands tourments politiques.
Gallimard. 160 p. 7 NF.

UN REMÈDE A LA MÉLANCOLIE, par Ray Bradbury.
Le meilleur auteur de science-fiction se consacre cette fois au fantastique.
Denoël. 224 p. 5 NF.

L'AVOCAT DU DIABLE, par Morris L. West.
Une méditation sur la grâce, écrite par un Américain avec la technique d'un bon roman policier.
Plon. 320 p. 11,40 NF.

M.-J. Lory

Quatrième vicaire

Après Don Camillo, il restait à créer un personnage de sacristain, gardien et défenseur de son église. M.-J. Lory a réussi ce portrait. Son roman est gai, alerte et plein d'esprit.

6.60 NF

DESCLÉE DE BROUWER

POUR LES VACANCES

LA SAISON DES PLUIES, par Graham Greene.
Graham Greene nous conduit cette fois au Congo. Un de ses meilleurs romans : la lutte entre le mensonge pieux et la sécheresse du cœur.
Robert Laffont. 320 p. 12 NF.

LE FAISEUR DE PLUIE, par Saul Bellow.
Par l'un des écrivains les plus doués dans la génération qui suit Hemingway et Faulkner. A la recherche de la vérité, que la civilisation moderne a perdue.
Gallimard. 372 p., 15 NF.

● Souvenirs

LA FORCE DE L'AGE, par Simone de Beauvoir.
Simone de Beauvoir continue la publication de son autobiographie sans détours : voici l'avant-guerre, puis la guerre, l'occupation, la Libération. Voici l'émouvant portrait d'une femme qui se sentait plus que personne « douée pour le bonheur ».
Gallimard. 624 p. 16 NF.

CITRONS AMERS, par Lawrence Durrell.
Durrell décrit, avec brio, à travers une série d'anecdotes, le peuple grec, et le charme de Chypre, comme il a su décrire la haute société alexandrine.
Corrêa. 348 p., 13,50 NF.

AUTRES RIVAGES, par Vladimir Nabokov.
Il y avait autrefois en Russie, avant la révolution, un petit garçon très doux, très tendre, qui vivait entre ses parents et ses gouvernantes, et collectionnait les papillons... c'était le père de « Lolita ». L'autobiographie racée, un peu cynique, d'un écrivain maître de son art.
Gallimard. 342 p. 12 NF.

LES MÉMORABLES, par Maurice Martin du Gard.
Le monde littéraire des années vingt. Tous les grands noms de cette grande époque de notre littérature. De nombreuses anecdotes.
Flammarion. 460 p. 15 NF.

● Biographies

MADAME DE LA FAYETTE, par André Maurois.
Il ne s'agit pas de l'auteur de « La Princesse de Clèves », mais de la femme du général, et du général lui-même, André Maurois parle de la fin du XVIII° et du début du XIX° siècle avec la sûreté que nous lui connaissons dans toutes ses biographies.
Hachette. 572 p. 15 NF.

VIE ET MORT DE LUMUMBA, par Pierre de Vos.
Un récit clair, documenté et passionnant qui permet de comprendre, à travers le destin particulier d'un homme, non seulement ce qui s'est passé au Congo, mais comment on fabrique des Lumumba.
Calmann-Lévy. 260 p. 8,70 NF.

● Politique

LES GRANDS, par Emmanuel d'Astier.
De Gaulle, Churchill, Roosevelt, Staline, Eisenhower décrits par un mémorialiste qui les a connus personnellement, qui a su voir et comprendre.
Gallimard. 224 p. 8 NF.

LE NOUVEAU BLOC-NOTES, par François Mauriac.
Réunis en un volume, les articles publiés par François Mauriac dans « L'Express ». 1958, 1959, 1960. Trois années sinistres, écrit l'auteur dans sa préface.
Flammarion. 418 p. 15 NF.

LE ROI SAUD, par J. Benoist-Méchin.
Le titre de ce livre est trop modeste, car l'auteur y analyse toute la situation actuelle du Moyen-Orient.
Albin Michel. 568 p. 18 NF.

● Histoire

LE NIL BLANC, par Alan Moorehead.
L'histoire incroyable de l'exploration de l'Afrique dans la seconde moitié du XIX° siècle. Une passionnante aventure.
Presses de la Cité. 276 p. 10,50 NF.

2

13 ouvrages d'accès plus difficile

● Romans

BURITI, par Joao Guirmaraes Rosa.
L'un des plus grands romanciers du Brésil d'aujourd'hui a écrit, à la gloire des animaux, des fous et des montagnes de son pays, une épopée, entre le document et le conte fantastique.
Le Seuil. 254 p. 9,60 NF.

ROMANS, par Nathanael West.
Quatre romans, l'œuvre complète d'un écrivain mort à quarante ans en 1940 que l'Amérique redécouvre aujourd'hui : le « cauchemar climatisé » vu de l'intérieur.
Ed. du Seuil. 352 p. 15 NF.

● Essais

LES SOMNAMBULES, par Arthur Koestler.
Le mécanisme de l'invention brillamment expliqué par l'exemple de quelques grands astronomes comme Copernic et Kepler.
Calmann-Lévy. 596 p. 16,70 NF.

CONNAIS TOI-MÊME, par Denis de Rougemont.
L'auteur de « L'amour et l'Occident » continue dans cette série d'essais sa méditation sur l'amour.
Albin Michel. 288 p. 9 NF.

BERTOLT BRECHT, par Martin Esslin.
Le premier livre paraissant en français qui donne une vue d'ensemble et sur la vie et sur l'œuvre du dramaturge allemand qui a bouleversé le théâtre contemporain.
Julliard. 348 p. 16,50 NF.

→

50 livres pour les vacances

Souvenirs

CHANGER LA VIE, par Jean Guéhenno.

L'examen de conscience d'un homme qui a vécu, dans une petite ville bretonne, la dure condition artisanale et ouvrière des années 1900. Livre pathétique, plein de ferveur et de tristesse et qui se veut, pourtant, livre d'espoir.
Grasset. 246 p. 9 NF.

Politique

CINQ HOMMES ET LA FRANCE, par Jean Lacouture.

Ho Chi Minh, Mohammed V, Bourguiba, Sekou Touré, Ferhat Abbas. Un véritable traité de décolonisation à travers des portraits individuels bien documentés.
Ed. du Seuil. 376 p. 12 NF.

DE LA DICTATURE, par Maurice Duverger.

Depuis plus d'un siècle, la France n'a été autant exposée au danger d'une dictature que de nos jours. L'auteur donne une étude comparative des dictatures à travers l'espace et le temps en guise d'avertissement.
Julliard. 216 p. 8 NF 40.

LES FRANÇAIS D'ALGÉRIE, par Pierre Nora.

Une étude brillante et très critique sur les Français d'Algérie par un jeune agrégé qui a passé une année en Algérie.
Julliard. 256 p. 10 NF 50.

Histoire

LA RÉVOLUTION ET LA GUERRE D'ESPAGNE, par Pierre Broué et Emile Témime.

La première histoire complète de la guerre civile espagnole, cette lutte qui a bouleversé le monde et nos consciences.
Ed. de Minuit. 542 p. 30 NF.

LE TROISIÈME REICH, par William L. Shirer.

Un brillant journaliste américain, qui connait admirablement l'Allemagne, a écrit cette histoire énorme du nazisme, en profitant de tous les documents d'archives inconnus jusqu'à aujourd'hui.
Stock. 2 volumes : 22,50 NF chacun.

NETCHAIEV, par René Cannac.

« Aux sources de la Révolution russe, du nihilisme au terrorisme », dit le sous-titre de ce livre qui raconte la vie et les doctrines de cet ancêtre de l'anarchie, un des modèles de Dostoïevski pour ses « Possédés ».
Payot. 184 p. 12 NF.

LA VIE EN FRANCE SOUS L'OCCUPATION, par Henri Amouroux.

De mauvais souvenirs, mais une époque importante de notre histoire.
Un document sérieux.
Fayard. 584 p. 18,50 NF.

3 *10 ouvrages qui exigent de l'application*

Romans

TRAITÉ DES MANNEQUINS, par Bruno Schulz.

Bruno Schulz est un grand écrivain polonais, tué en 1942 par un SS, d'une balle dans la nuque : sa série de nouvelles sur la transformation du monde ancien en monde moderne fait le portrait de notre actuelle angoisse.
Julliard. 244 p. 9,90 NF.

COMMENT C'EST, par Samuel Beckett.

A plat ventre dans la boue, avançant centimètre par centimètre, il rencontre un congénère, s'en approche, le perd, et sans cesse il parle... C'est le dernier héros de Samuel Beckett : l'image la plus désespérée, la plus réduite à l'essentiel qu'un grand écrivain ait jamais donnée de la condition humaine. Admirable.
Ed. de Minuit. 180 p. 9 NF.

LA ROUTE DES FLANDRES, Claude Simon.

Tout au long d'une nuit d'amour, un homme évoque pour lui-même ce que fut sa guerre. Peut-être le plus beau livre de l'année par sa sensualité et la nouveauté, un peu ardue, de sa forme. Le prix de « L'Express ».
Ed. de Minuit. 320 p. 15 NF.

LA MARQUISE SORTIT A CINQ HEURES, par Claude Mauriac.

Le coin d'une rue à Paris dans le VIe arrondissement. Le roman ne dure qu'une heure mais l'auteur ne se contente pas du présent, mais évoque toute l'histoire de ce coin de Paris. Une tentative neuve à l'intérieur du « nouveau roman » : l'auteur joue avec le temps et l'espace.
Albin Michel. 313 p. 9 NF.

Philosophie

HISTOIRE DE MES IDÉES PHILOSOPHIQUES, par Bertrand Russell.

Les prises de positions politiques de Russell font trop oublier qu'il est aussi un des grands rénovateurs philosophiques de notre époque. Il donne ici lui-même une vue d'ensemble sur sa pensée.
Gallimard. 352 p. 12,50 NF.

TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS, par Ludwig Wittgenstein.

L'œuvre majeure d'un des plus grands — selon certains même le plus grand — philosophes de notre siècle.
Gallimard. Collection « Bibliothèque des Idées ». 368 p. 19 NF.

Essais

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE, par Michel Butor.

Un rêve de Baudelaire. L'auteur, en l'analysant, propose une nouvelle explication de l'homme et de l'œuvre.
Gallimard. 268 p. 9 NF.

DIMENSIONS DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE, par Raymond Aron.

L'auteur analyse l'objet de la conscience historique pour montrer que la politique obéit à des lois qui n'ont pas varié depuis des siècles : celles qu'imposent les grandes individualités. Une série d'essais brillants.
Plon. 337 p. 13,87 NF.

SIGNES, par Maurice Merleau-Ponty.

Le dernier livre du grand philosophe. Une vue d'ensemble sur ses théories politiques et esthétiques.
Gallimard. 440 p. 14 NF.

HISTOIRE DE LA FOLIE, par Michel Foucault.

Le livre d'un philosophe et d'un psychologue qui est en même temps un remarquable historien. L'auteur commence avec le moyen âge et, de Bosch jusqu'à Sade en passant par Cervantes, nous donne en même temps une histoire de la civilisation.
Plon. 704 p. 24 NF.

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi Paris 6e

DDB *Jeunesse*
Collection
belle humeur
51 titres disponibles
5 nouveautés

LA FAMILLE DU TOUR DU MONDE par Jacqueline MAHUZIER
LA VOILE VERTE par Marcelle VERITE
H. M. S. ULYSSE par Mac LEAN
LES AVENTURES DE MARCO POLO par Nathalie DEAN
LA VALLEE DU SERPENT par Norman DALE
Des volumes reliés et illustrés, couverture plastifiée en couleurs, 4,80 NF.
Demandez à votre libraire le catalogue « BELLE HUMEUR »
desclée de brouwer

BILL BRANDT
PERSPECTIVES sur le NU
préface de Lawrence Durrell
Une bouleversante révolution
Un album sous jaquette, format 240x280, comprenant 90 photographies reproduites en héliogravure
EDITIONS PRISMA

ensembles et costumes très légers
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

8.200 GRANDS FUMEURS ONT CESSÉ DE FUMER
8.200 grands fumeurs (dont de nombreux médecins) ont cessé de fumer, sans effort, sans volonté, grâce à un tout nouveau procédé (Nico-Cortyl) qui fait disparaître le besoin de fumer, sans même que le fumeur s'en rende compte. Renseignements gratuits : Centre de Propagande Anti-Tabac (serv. 86 F) 18, Chaussée-d'Antin, Paris. Le Nico-Cortyl est absolument inoffensif et ne provoque, par la suite, aucun trouble.
Communiqué.

RAYMOND QUENEAU PROPOSE

LA PANOPLIE DU POÈTE BRICOLEUR

RAYMOND QUENEAU vient d'inventer une machine à fabriquer des poèmes : « Cent mille milliards de poèmes » (1). Comme toutes les machines merveilleuses, celle-ci ne fonctionne qu'à partir de la nourriture que lui donne un cerveau humain. Cette nourriture, ce sont dix sonnets — soit cent quarante vers — écrits par Queneau. Mais ces sonnets ont été composés de telle sorte qu'on peut faire suivre chaque premier vers de chacun des dix seconds vers (soit déjà cent combinaisons des dix premiers vers). Et ainsi de suite avec tous les autres vers de chaque sonnet. Chaque ligne est, en somme, interchangeable, d'un sonnet à l'autre.

Au lecteur de jouer et de combiner les sonnets de son choix. Pour permettre à tout amateur de devenir poète sans trop d'efforts physiques, le livre se présente sous la forme d'un album où chaque vers de chaque sonnet est imprimé sur une lamelle de papier mobile.

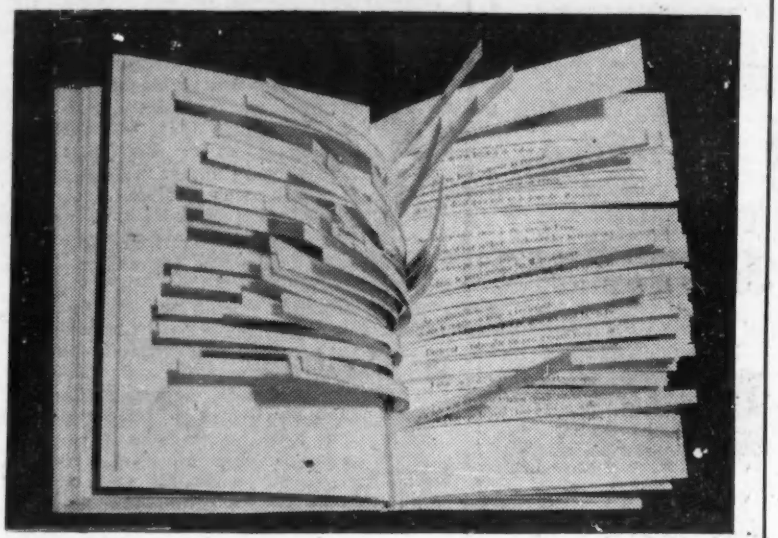
A noter : en lisant toute la journée pendant 365 jours par an, il faudrait 190.258.571 années plus « quelques plombes et broquilles », précise l'auteur, pour lire toutes les combinaisons qu'offre son livre.

« L'Express » vous présente trois de ces sonnets. Vous verrez vous-même qu'à condition de respecter l'ordre des vers, (1, 2, 3, 4, etc.) vous pouvez lire ces trois sonnets de haut en bas, en diagonale, en zig-zag, en dents de scie...

De quoi se distraire pendant quelques années.

A partir de ces 3 sonnets, les poètes-bricoleurs de « L'Express » vous proposent trois autres sonnets que votre œil reconstituera facilement en se laissant guider par les différences de typographie. (Par exemple, pour le premier quatrain : vers 1 du sonnet III, vers 2 du sonnet I, vers 3 du sonnet II, vers 4 du sonnet IV.)

(1) Gallimard, 38 pages. 25 NF.



La matière première de « Cent mille milliards de poèmes », 140 vers imprimés chacun sur une lamelle de papier.

I

1. — **Le roi de la pampa retourne sa chemise**
2. — *pour la mettre à sécher aux cornes des taureaux*
3. — **le cornédbif en boite empeste la remise**
4. — et fermentent de même et les cuirs et les peaux

5. — *Je me souviens encor de cette heure exeuquise*
6. — les gauchos dans la plaine agitaient leurs dra- [peaux
7. — nous avions aussi froid que nus sur la banquise
8. — *lorsque pour nous distraire y plantions nos tré- [teaux*

9. — **Du pôle à Rosario fait une belle trotte**
10. — aventures on eut qui s'y pique s'y frotte
11. — *lorsqu'on boit du maté l'on devient Argentin*

12. — **L'Amérique du Sud séduit les équivoques**
13. — exaltent l'espagnol les oreilles baroques
14. — *si la cloche se tait et son terlintintin*

II

1. — **C'était à cinq o'clock que sortait la marquise**
2. — pour consommer un thé puis des petits gâteaux
3. — *le chauffeur indigène attendait dans la brise*
4. — **elle soufflait bien fort par-dessus les coteaux**

5. — On était bien surpris par cette plaine grise
6. — *quand se carbonisait la fureur des châteaux.*
7. — **un audacieux baron empoche toute accise**
8. — lorsque vient le pompier avec ses grandes eaux

9. — *Du Gange au Malabar le lord anglais zozote*
10. — **comme à Chandernagor le manant sent la [crotte**
11. — le colonel s'éponge un bison dans la main

12. — *Ne fallait pas si loin agiter ses breloques*
13. — **les Indes ont assez sans ça de pendeloques**
14. — l'écu de vair ou d'or ne dure qu'un matin

III

1. — *Du jeune avantageux la nymphe était éprise*
2. — snob **un peu sur les bords des bords fondamen- [taux**
3. — une toge il portait qui n'était pas de mise
4. — *des narcisses on cueille ou bien on est des veaux*

5. — **Quand on prend des photos de cette tour de [Pise**
6. — d'où Galilée jadis jeta ses petits pots
7. — *d'une étrusque inscription la pierre était incise*
8. — **les Grecs et les Romains en vain cherchent [leurs mots**

9. — L'esprit souffle et resouffle au-dessus de la botte
10. — *le touriste à Florence ignoble charibotte*
11. — **l'autocar écrabouille un peu d'esprit latin**

12. — Les rapports transalpins sont-ils biunivoques ?
13. — *les banquiers d'Avignon changent-ils les baïo- [ques ?*
14. — **le beaune et le chianti sont-ils le même vin ?**

MAURIAC
de l'Académie française
le nouveau
BLOC-NOTES
1958-1960
FLAMMARION

Le Comité de Sélection du Prix International du Premier Roman composé de :

les lecteurs vont juger !

FRANÇOISE MALLET-JORIS, FRANÇOISE SAGAN, JACQUES BRENNER, JEAN CLAUDE BRISVILLE, JEAN-LOUIS CURTIS, RAYMOND DUMAY, BERNARD FRANK, OLIVIER DE MAGNY, MAURICE NADEAU, JEAN-FRANÇOIS REVEL, JEAN-LOUIS BORY, secrétaire général,
invite tous les lecteurs à faire partie du jury qui décernera le

PRIX INTERNATIONAL DU PREMIER ROMAN

Souscrivez au P. I. P. R. :

— Vous participerez de façon active à la vie littéraire en subventionnant et en décernant un prix.

— Vous recevrez, au prix de l'édition courante, un exemplaire en édition originale, de chaque titre retenu par le comité.

Comité P. I. P. R. 34, rue de l'Université PARIS 7e

« LE DUR PLAISIR » DE

(Magnum.)

Henri Cartier-Bresson.

La photographie est-elle un art ? Tout dépend entre les mains de qui. Henri Cartier-Bresson est l'un des rares photographes dont les œuvres se reconnaissent d'emblée, comme des tableaux de maître. Plusieurs de ses portraits d'écrivains — Sartre, Faulkner, Capote — sont célèbres. En les voyant on ne dit pas : « Tiens, voilà Faulkner ou Sartre », mais : « Voilà un Cartier-Bresson », comme on dit « un Clouet » ou « un Manet ».

A la fin de l'été, le Musée d'Art Moderne de New York consacrera une exposition à son œuvre. D'ici là les Editions Hachette sortiront un album composé par l'équipe Magnum, « Les Cents jours de l'Administration Kennedy », qui vient d'être tiré aux Etats-Unis à 200.000 exemplaires. Cartier-Bresson a fait les photos du chapitre consacré à l'intégration des Noirs en Amérique. Et dans le numéro de juillet de la revue « Holiday » on pourra voir une autre série de Cartier-Bresson : un ensemble présenté par John Steinbeck, « Le Rituel des Plaisirs » aux Etats-Unis.

Yvonne Baby est allée demander ses secrets à cet homme qui se livre si peu, pour faire le portrait de ce grand portraitiste qui refuse toujours de se laisser photographier autrement que de dos : « Un photographe ne doit pas être reconnu. »

Je connaissais sa silhouette de passe-muraille qui se glisse, anonyme et grise, dans la foule, sa démarche souple, rapide, le charme de son sourire, l'innocence de ses yeux bleus. J'avais remarqué la mobilité de ses gestes nullement gênés par le Leica qu'il emporte avec lui à toute heure et en tous lieux. Il avait le visage tendu et l'expression de concentration aiguë de ceux qui écoutent, observent en même temps qu'ils poursuivent une obsession, un rêve, une idée.

A des amis qui voulaient voir son travail, je l'avais entendu dire « vraiment ça ne vous ennuie pas ? » au contraire de l'amateur toujours prêt à organiser des soirées photographiques sur le thème du tourisme, de la famille et des vacances d'été.

Attentif, Henri Cartier-Bresson demandait un avis, interrogeait sans cesse mais on sentait chez lui, mêlée à l'inquiétude, la sérénité : il était l'homme qui doute et qui sait. Il parlait peu, jamais de la photographie, à quoi depuis trente ans il consacre l'essentiel de sa vie.

Je l'ai revu, à Paris, dans l'atmosphère silencieuse de son atelier, ouvert sur le ciel et sur les toits d'ardoise.

Il revenait de Londres, prenait le soir même le train pour l'Italie avant de quitter la France jusqu'au mois de septembre. Reporter, il voyage beaucoup, quoiqu'il se défende d'être un « globe-trotter ».

— Bien sûr, dit-il, je suis curieux et quand j'arrive dans un endroit, j'aime voir et comprendre ce qui se passe autour de moi. Seulement, j'ai besoin de me déplacer avec lenteur et j'évite les voyages en avion. Un photographe ne doit pas courir mais marcher, infatigablement : il peut alors saisir ce qui lui est offert sur le trottoir, au coin de la rue, dans la vie.

Ce 1/25e de seconde

« Pour faire un reportage, il ne faut pas imposer l'idée préconçue que l'on pouvait avoir d'un pays, mais au contraire la corriger. Le sujet ne prend d'importance et la photo de force que si l'on réussit à s'oublier soi-même. Par cette attitude seule, on parvient à toucher quelque chose de sensible. Je sais, il y a les débrouillards et les illusions qu'ils créent. Je suis convaincu pourtant que les réflexions d'un débrouillard ne suffisent pas à donner un point de vue sur l'homme et sur son pays. »

Saccadée, la voix d'Henri Cartier-Bresson s'accorde à sa nervosité. Il s'arrête parfois à un mot, puis très vite se reprend, revient sur une phrase, sourit et dit : « Vous comprenez ? ». Il se refuse à l'anecdote, à raconter les détails de sa vie et ajoute que l'on peut trouver à l'agence Magnum Photos sa biographie.

« Pour moi, dit-il, la photographie est un moyen de dessiner. L'appareil me sert à regarder de façon mécanique et optique pour obtenir l'évidence. La photo se fait ici et maintenant. On n'a pas le droit de manipuler la réalité ni de tricher. Nous devons lutter constamment avec le temps : ce qui disparaît a pour toujours disparu. Il s'agit de saisir l'immédiat, le geste fugace, le sourire impossible à « recommencer ». Pour cette raison, je suis très nerveux — c'est horrible pour mes amis — mais seule une tension permanente permet de « coller » à la réalité.

« Mes photos sont des variations sur un même thème et je tourne autour du sujet comme l'arbitre dans un match de boxe. Nous sommes passifs devant un monde qui bouge et notre unique moment de création est le 1/25 de seconde où l'on appuie sur le bouton, l'instant de bascule où le couperet tombe. Nous sommes comparables aux tireurs qui « lancent » leur coup de fusil.

« On doit penser avant et après, jamais pendant que l'on photographie. Notre réussite dépend de la vivacité, de la lucidité, des connaissances, mais chaque fois qu'une photo est voulue, élaborée, elle se trouve engluée dans des poncifs.

Jamais de flash

— Quels rapports y a-t-il entre la peinture et la photographie ?

— Peintres et photographes ont à affronter les mêmes règles de composition et les mêmes problèmes visuels. Comme sur une toile, l'on peut retrouver, sur une photo réussie, le carré inscrit dans le rectangle, etc. C'est pourquoi j'aime le format rectangulaire (24/36) du Leica. J'ai une passion pour la géométrie et la joie c'est d'être surpris par une belle organisation de formes. Par-là seulement le sujet prend toute son ampleur et son sérieux. Je ne recoupe jamais une photo, si je dois la recadrer c'est qu'elle est mauvaise et rien ne pourra l'améliorer. La seule amélioration aurait été d'en prendre une de plus à la bonne place, au bon moment. Nous nous situons avec notre appareil dans le temps, dans l'espace et à la fois spirituellement vis-à-vis du sujet. Cette combinaison immédiate me paraît essentielle.

« Pour nous, la distance est aussi très importante et d'un élément à l'autre, les rapports se modifient de façon aussi sensible que la tonalité d'une voix perçue de loin ou de près. Cependant, au contraire du peintre qui peut travailler sur un tableau, nous procédons par instinct et par intuition, dans l'instantané. Nous « piquons » des détails précis, nous sommes analytiques ; le peintre, lui, opère par méditation et synthèse.

« Je n'utilise pas la couleur parce que, dans son développement actuel, je ne pourrais pas la contrôler complètement. Il me semble impossible, sans cesse aux prises avec une réalité mouvante, de résoudre la contradiction entre la valeur et la couleur. Aussi je préfère continuer avec le noir et blanc qui, lui, est une transposition. Je n'ai jamais eu de flash, de même qu'il ne me viendrait pas à l'idée de tirer un coup de revolver dans un concert.

« Il y a des photographes qui inventent, d'autres qui découvrent. Personnellement, je m'intéresse aux découvertes, non pour faire des essais, des expériences, mais pour saisir la vie elle-même. Je fuis les dangers de l'anecdote et du pittoresque, très facile et plus respectable que le sensationnel, mais tout aussi mauvais. A mon sens, la photographie a le pouvoir d'évoquer et ne doit pas simplement documenter. Nous devons être des abstraits d'après nature.

« N'importe qui peut faire des photos. J'ai vu dans le « Herald Tribune », celles d'un singe qui se débrouillait avec un « polaroïd » aussi bien que certains propriétaires d'appareils. C'est justement parce que notre métier est ouvert à tout le monde qu'il demeure, en dépit de sa fascinante facilité, extrêmement difficile.

— Pourquoi l'avez-vous choisi ?

— Photographier me donne une prise immédiate avec le monde que je peux enregistrer à travers un détail particulier, significatif. C'est un moyen de comprendre et une manière de vivre plus intensément. J'aime la planche de contact où se succèdent les images qui montrent comment un monsieur se déplace dans la vie. Je m'amuse énormément et je travaille pour le sujet, non pour le magazine. Je ne refuse pas les commandes. Qui, sous la Renaissance, aurait songé à les mépriser ?

« On m'a récemment demandé d'illustrer le bilan annuel d'une banque américaine. Je ne comprends rien aux banques et pendant dix jours j'ai photographié tout ce que je voyais. On m'a dit que mon reportage était un commentaire sur « les travailleurs à col blanc ». C'était là le meilleur compliment puisque je cherchais essentiellement à évoquer la vie des employés entre 9 heures du matin et 6 heures du soir. J'éprouvais pour la banque la reconnaissance que l'on a envers les parents qui ont mis au monde une fille dont on est amoureux.

« J'ai fait également un reportage pour l'usine Mercédès. J'ai bavardé avec le personnel, les ingénieurs et je me suis rendu compte que la puissance de la maison reposait sur deux notions : qualité et tradition. Un jour que je me promenais dans un garage, j'ai aperçu un type qui dessinait au pinceau un tout petit filet de couleur sur une voiture 300 S.L. Après l'avoir photographié, j'ai compris que j'avais touché là un point important qui exprimait bien la qualité de Mercédès. La notion de tradition, je l'ai découverte parmi les ouvriers qui se trouvaient réunis pour une réception donnée à l'usine par l'école des apprentis.

« Si on m'interroge sur le rôle du photographe à notre époque, sur le

(Cartier-Bresson.)

Saint-Tropez (1959).
Nous devons être des abstraits d'après nature.

HENRI CARTIER-BRESSON

pouvoir de l'image, etc., je ne veux pas me lancer dans des explications, je sais seulement que les gens qui savent voir sont aussi rares que ceux qui savent écouter. Tant pensent par concepts... »

Ici, Henri Cartier-Bresson s'interrompt et dit plus bas comme pour lui-même : « C'est beau d'observer un peintre qui regarde longuement son tableau... »

« Je n'ai ni «message» ni «mission», poursuit-il, j'ai un point de vue. La photo est un moyen de communication très important et nous sommes responsables devant des millions de gens que nous touchons par nos reportages diffusés par la presse. Nous ne devons pas jouer bas, sous-estimer le public, ni non plus tomber dans la préciosité. Les peintres passent de la création au musée et nous, de la création à la consommation. Il faut donc que tout le monde nous comprenne, chacun étant artiste potentiellement.

“ Hé ! le photographe ! ”

« En 1946, Capa, Chim, George Rodger et moi avons fondé l'Agence Magnum pour mettre nos photos en coopérative. C'était pour nous une façon d'être indépendants et d'avoir en même temps un bureau qui s'occupât des questions commerciales et administratives. Capa a sauté sur une mine en Indochine et, le même jour, un autre de mes associés, Werner Bischof tombait dans un précipice au Pérou. Chim a été tué à Suez et maintenant nous sommes une vingtaine de sept nationalités différentes qui continuons d'enregistrer ce qui se passe dans le monde. Nous n'appartenons pas à une école, mais nous avons une conception commune de la responsabilité du photographe. Seul, notre travail finance l'agence et je crois que l'on se sent agile, sinon l'esprit libre, quand on ne reçoit pas un chèque à la fin du mois.

« Nous avons un tout petit métier. Si nous arrivons dans un endroit où l'on nous connaît, si nous sommes envoyés par un grand magazine, on nous tend le tapis rouge ; sinon, nous sommes reçus comme le monsieur qui vient réparer la chasse d'eau et risque d'emporter avec lui le cendrier. Notre profession n'est pas très bien considérée. On dit : « Hé ! le photographe » et puis « Envoyez-moi les photos ». Pourquoi ne pense-t-on pas à réclamer 10.000 francs au banquier qui manipule tant d'argent ? Les photographes n'ont pas de statut social très net, ils sont en marge et les gens se demandent souvent quels sont ces drôles de types qui sautillent autour d'eux dans la rue.

En lisant Saint-Simon

— **Regrettez-vous d'être en marge ?**

— Pas du tout. Je ne veux pas qu'on me reconnaisse et on me prend fréquemment pour un Allemand ou un Anglais. Si, par hasard, quelqu'un découvre qui on est, il dit : « C'est Un tel » et la photo est partie. C'est merveilleux qu'il y ait tant de touristes avec des appareils : grâce à eux on se mêle à la foule et on peut regarder, travailler avec une certaine tranquillité. Il me paraît également important, en cette époque où l'on tend souvent à une boursouflure de l'individualisme, qu'un grand nombre de photographes aient une sensibilité commune et un aspect presque anonyme. Il faut être léger (j'ai un appareil qui ne me quitte pas et seulement en reportage j'emporte deux objectifs de plus) et arriver à pas de loup ; on ne fouette pas l'eau quand on pêche.

« Un jour que je faisais des photos dans une vente de bijoux, une dame s'est approchée de moi, inquiète : elle voulait savoir si j'étais journaliste. A cause de mes origines normandes, je n'ai répondu ni oui ni non mais : « Je suis un maniaque ». « Très bien, a dit la dame, continuez. » C'est vrai, la photo est pour moi une manie, une obsession, un fanatisme. Ce que je sais sur la photographie, je l'ai appris en faisant de la peinture dans l'atelier d'André Lhote, en lisant Saint-Simon, Stendhal, Joyce, le journal « Le Monde » et en bénéficiant des critiques de mes camarades. Je suis lecteur du « Monde », du « New York Times », de l' « Observer », du « Manchester Guardian » parce qu'ils n'ont pas d'images. Les images, je les trouve moi-même et je préfère connaître l'analyse d'une situation pour savoir où aller.

« Le travail de Brassaï, d'Eugène Smith, de bien des jeunes de Magnum et d'ailleurs, les portraits de Man Ray m'encouragent, mais quand je vois de mauvaises photos, je me sens triste et, pour remettre les choses au point, je regarde de la peinture.

(Cartier-Bresson.)

PAYSAN DE PICARDIE (1960).
« Je ne crois pas à l'inspiration. »

« Que restera-t-il de tous ces documents photographiques ? Pour ma part, je songe à la prochaine photo. Ce matin, je suis sorti et, près du métro, j'en ai pris deux : ainsi je tiens mon journal intime, je dessine des croquis. Les grandes photos sont rares et si on me pose la question : « Combien faites-vous de photos dans la journée ? », je ne peux que répondre : « Combien avez-vous entendu de choses intéressantes aujourd'hui et les avez-vous notées ? » Je ne crois pas à l'inspiration.

« Je suis convaincu qu'il faut travailler, travailler, mais un de mes amis avec qui je parlais de ces questions m'a dit : « Au fond, tu ne travailles pas, tu prends un dur plaisir... »

« J'aime les principes, j'ai horreur des règles. Quand je vais au cinéma on me demande toujours si la photo m'a plu. Pourquoi ? Je m'intéresse à l'histoire dans le film, de même que, dans la rue, je pense à ce que je vois. »

Devant les tentures indiennes, roses et brunes, Henri Cartier-Bresson va du canapé au fauteuil, plus à l'aise debout qu'assis. Parfois, il incline légèrement la tête, cligne des yeux, comme s'il regardait un tableau, comme s'il cherchait à photographier.

« Si j'abandonnais mon métier, dit-il, sans doute je peindrais. Mais, ajoute-t-il, je ne peux pas faire deux choses aussi proches et aussi contradictoires à la fois. »

YVONNE BABY.

LA SEMAINE

TROIS FILMS nouveaux, trois vieux styles. Mais on peut, avec de l'indulgence, dit Morvan Lebesque, rire ou s'émouvoir à de bons sentiments (voir page 39).

UN REALISATEUR ancien, un style nouveau. La France, cette année, à travers « O'Haru, femme galante », « Le héros sacrilège » « L'intendant Sansho », a découvert le plus intéressant et le plus prolifique des metteurs en scène, le Japonais Kenji Mizoguchi (page 38).

UN SUCCES : Le Musée-Maison de la Culture au Havre. Cette grande masse de verre où l'on pénètre par un pont-levis tranche avec les casernes de gardes-mobiles, horreurs de la reconstruction havraise. Sur un demi-hectare sont rassemblés salles d'exposition, théâtre, cinéma, bibliothèque. Le tout transformable grâce à de géants boutons-pressions et à des tringles qui permettent aux Rubens de pendre comme des jambons.

SUR SCENE et dans la salle, sans rideau frontière, « The Connection » vient d'être joué à Paris par ses créateurs américains. Pour Robert Kanters, la pièce n'a aucune valeur littéraire, mais personne ne peut dire que cela n'est pas intéressant de vivre avec des drogués pendant trois heures (pages 39 et 40).

Antoine Bourseiller montera « The Connection » en français à la rentrée dans une traduction de Eric Kahane (le traducteur de « Lolita »).

UN SCULPTEUR à suivre, dit J.-F. Chabrun : Serge Signori, qui promène dans l'existence un air de jeune canard étonné. Il expose actuellement à Paris, à la Galerie de Poche, 9, rue Bernard-Palissy.

SEPT ANS DE CULTURE en pilule, tel est le bilan de « Télé-Match » qui se termine cette semaine, non par manque de forts en thème, mais par absence de « visages de choc » (voir page 42).

BEAUCOUP D'APPLAUDISSEMENTS à la générale des Ballets du Marquis de Cuevas, où dansait Rudolf Noureev, après sa rupture avec le Kirov de Léningrad. Mais son triomphe fut-il uniquement chorégraphique ? Voici ce que dit Christine de Rivoyre qui assistait au spectacle : « Rudolf Noureev a signé un engagement pour 14 représentations aux ballets Cuevas. Depuis cette semaine, il danse le rôle du Prince Charmant aux côtés de Nina Vyroubova. Ils sont tous les deux excellents et nous aident à oublier la médiocrité du spectacle. Le bruit court que l'ex-étoile du Kirov compte demander à Balanchine de le prendre un an. Ce serait une bonne chose ! »

GRACE AUX microsillons et à des mises en scène modernisées, grâce aussi à la turbulence des monstres sacrés tels la Callas, une renaissance du bel canto est en cours. Olivier Merlin s'en félicite (voir page 41).

RELEVE DANS les attendus du jugement du Tribunal de Grande Instance de la Seine, qui vient de débouter la S.A.C.E.M. dans son procès en diffamation contre la revue « Le Technicien du Film » : « ... le journaliste a le droit et même le devoir de dénoncer les abus et de soutenir l'action de ceux qui demandent qu'il y soit porté remède... »

(Kermadec.)

CORINNE MARCHAND.
« Ce lit, on dirait le fort Vauban ! »

REPORTAGE

Agnès Varda

Il y a cette semaine, dans le monde, une seule femme en train de réaliser un film. Michèle Manceaux est allée la voir.

BELLEVILLE. Rue du Moulin-Joli. Une rue aux trottoirs mal débarbouillés. Une rue qui sent l'huile et le pavot. Entre les détritus et les pavés disjoints, court un gros câble électrique. Si on suit le câble, comme les cailloux du Petit Poucet, on s'engage dans un escalier de bois qui monte haut, très haut à travers d'immenses hangars à fantômes, et puis au dernier étage, blanchi à la chaux, on découvre enfin le repaire de Poucette qui joue à la poupée, entourée de douze mâles attentifs.

Poucette, 1 m 53, Agnès Varda, tourne son second grand film après « La Pointe courte ». Elle est, avec Jacqueline Audry, Ida Lupino, qui ne travaille presque plus, et Shirley Clarke, qui vient de porter à l'écran « The Connection », une des très rares femmes metteurs en scène du monde. Ancienne élève de l'Ecole du Louvre, ancienne photographe du T.N.P., toujours reporter-photographe à « Réalités », elle a aussi réalisé plusieurs courts métrages dont les vedettes sont des lieux géographiques : la Touraine de « O Saisons, ô châteaux », la rue Mouffetard de « Opéra Mouffe », la Riviera de « Du côté de la Côte ». Cette fois, une femme semble avoir le rôle principal, et le film durera cent minutes parce qu'il racontera exactement cent minutes de la vie de cette femme, la vie de « Cléo, de 5 à 7 ».

« *Vous arrivez exactement à la quarantième minute,* précise Agnès Varda. *Il est donc six heures moins vingt dans la vie de Cléo.* »

Genre demi-sérieux

Elle porte une blouse provençale sur son pantalon rouge. Elle a une perle d'or à chacune de ses oreilles percées, et un gros chignon sur le sommet de la tête. Une petite paysanne têtue. Elle vient de Sète où elle est née d'un père grec.

Une famille nombreuse : « *Plus il y avait de bruit, mieux je faisais mes devoirs.* »

Elle a gardé de Sète un peu d'accent, une chaleur communicative, un air de Méditerranée. On l'imagine mieux en train de raccommoder des filets, que derrière une grosse caméra, perchée sur son travelling.

Et pourtant, la voici qui donne doucement ses ordres.

D'abord à la poupée. C'est une grande et belle fille blonde, rebondie, charnue, pulpeuse, Corinne Marchand. Elle poussait un bout de refrain dans « Pacifico ». Elle tenait un bout de rôle dans « Lola ». Agnès Varda en a fait une héroïne, en a fait Cléo, cet oiseau, cette chanteuse débutante, coquette et sensuelle, cet oiseau en face de la mort.

— *Corinne, la tristesse, ce n'est pas la lenteur. Tu prends des blancs. Le ton est juste, mais les blancs sont trop longs.*

— *Corinne, tu roupilles. C'est bien, mais ça dort.*

— *Corinne, je voudrais te signaler que ta robe remonte.*

Chats, chatons, matous

L'oiseau écarquille les yeux, s'applique. Agnès Varda lui parle lentement, d'une voix pédagogique. Elle dit : « *Cléo, elle a le genre demi-sérieux.* »

Avec les douze hommes de l'équipe, elle a la même politesse calme.

— *Est-ce que ça va pour Alain ?*

— Yes, Madame, répond Alain.

— *Bon, moteur, partez. Angèle, vous donnerez la réplique hors champ.*

Angèle est l'habilleuse, la confidente de Cléo.

Tragique, Angèle lance la réplique : « *Dans quel état elle se met !* »

Cléo répond : « *Elle se met en noir...* » On n'entend pas la suite. Un camion est passé dans la rue, brouillant le son.

— *Il faut refaire,* dit Agnés Varda. *Qu'est-ce qui passe comme camions dans cette rue !*

On refait. Cette fois, c'est un assistant qui marche sur un chat. Le chart hurle. « *Coupez. Si les chats miaulent, on peut continuer, mais on ne peut pas garder un cri d'horreur.* »

Des chats, il y en a partout dans le hangar transformé en studio.

— *Là, je peux avoir la lumière naturelle,* explique Agnès Varda.

De ce garage aux proportions démesurées, de cet ancien atelier de décors du théâtre des Bouffes-Parisiens, elle a fait le plus rococo, le plus voluptueux des boudoirs. Les fourrures, les dentelles, les colliers et les roses de Cléo s'entremêlent sur son lit à colonnes torsadées, au bord de sa coiffure démodée.

Sept chats, chatons, matous parcourent la pièce et à l'occasion, le corps paresseux de Cléo, baudelairienne, alanguie.

— *Hé ! la régie, est-ce qu'on a acheté de la viande pour les chats ? Hé, fada, viens voir. Il faut encore lui mettre de l'alcool sur la patte.*

Agnès Varda veille sur les chats.

— *Je les ai emmenés de chez moi. Ils restent ici. D'ailleurs, c'est drôle, ce lit qui devrait être le paradis de toutes les luxures, maintenant, quand on s'en approche, ça sent le pipi de chat.*

Une fois les chats nourris, soignés, dorlotés, c'est la pause du déjeuner.

Dans la seconde rue à gauche, les hommes ont trouvé un bougnat qui leur fait le ragoût. Les filles piqueniquent au bistrot. Agnès Varda va acheter des tomates et des olives. Dans la rue, elle regarde tout, renifle tout.

— *Vous avez vu, là, il y a encore une boutonniériste. Et puis là, c'est la boucherie kacher. Et là, ils font des gâteaux comme en Turquie.*

On traverse.

— *Rosiguez pas,* me dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Ça veut dire : marchez pas dans la m...*

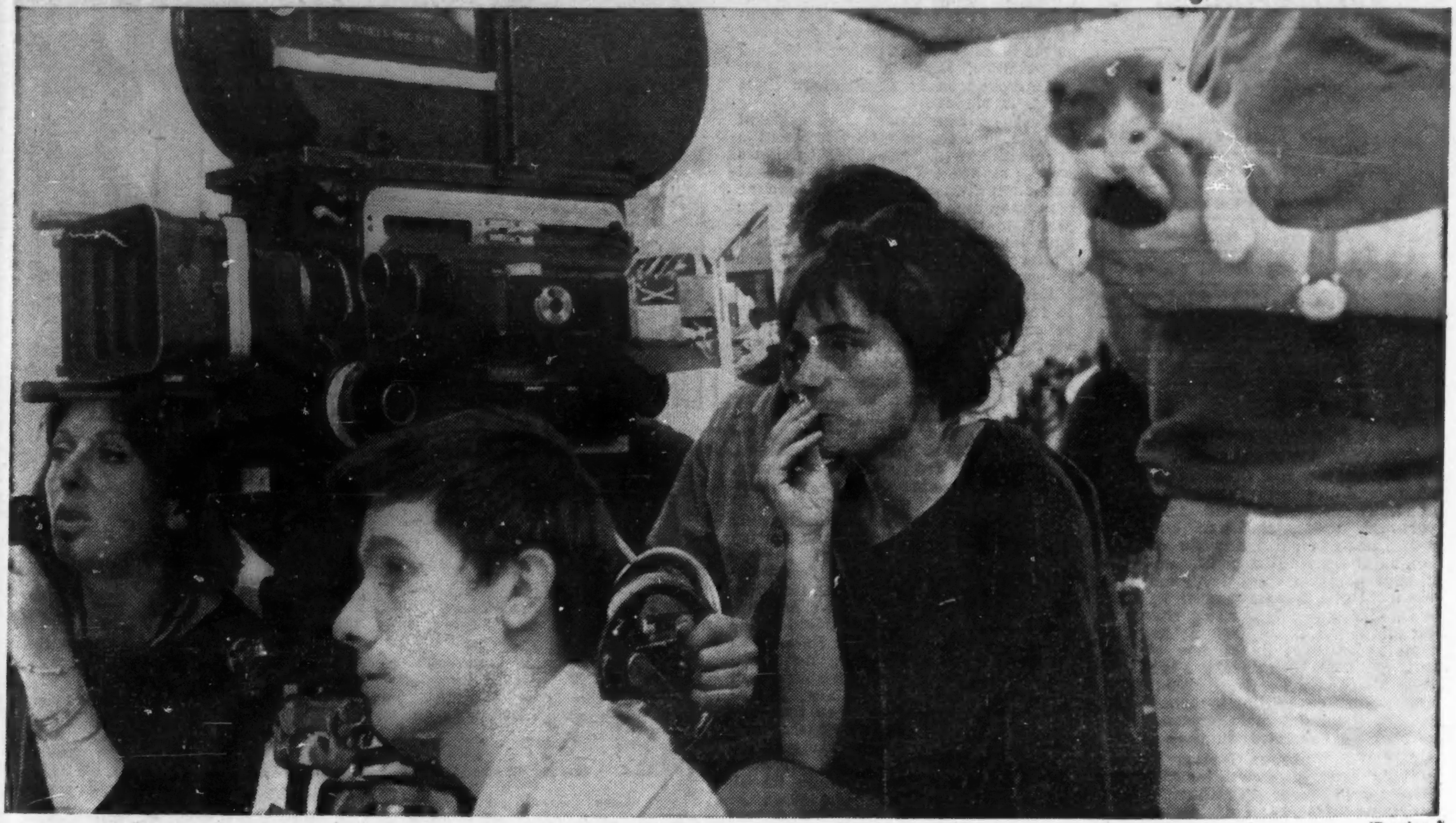
Le « mot »

On a du mal à parler du film. Agnès Varda s'interrompt tout le temps pour remarquer le rose des pastèques à l'étalage, la petite dame qui passe avec son parapluie ouvert au soleil, l'ombre de l'échelle sur le trottoir.

— *Bon, alors le film, c'est comment dire ?... Vous connaissez le peintre allemand Hans Baldung Grien ?*

— Non.

— *Ah ! je fais ma pédante : eh bien ! c'est un peintre qui peignait des grosses femmes blondes enlacées par des squelettes. La volupté et la mort, quoi ! Mon film, c'est un peu ça. L'histoire d'une femme qui a un cancer. Elle sait qu'elle est malade depuis longtemps, mais ce jour-là à cinq heures, elle va consulter une cartomancienne, et elle va vivre les cent minutes qui suivent en pensant à la mort. Elle les vit absolument comme d'habitude. Elle répète avec son pianiste, reçoit la visite de son amant, rencontre une amie, puis traverse le parc Montsouris et se fait aborder par un jeune homme. C'est tout, mais tout ce qu'elle fait est modifié par sa pensée de la mort. Elle n'en parle jamais. On ne prononce pas une fois le mot « cancer ».*



(Roustan.)

AGNÈS VARDA A LA CAMÉRA (*).
« Ensorcelle, ma belle, ensorcelle ! »

J'ai passé plusieurs journées dans les hôpitaux avec des malades. Ils ne disent jamais le « mot ».

Cléo est une personne particulièrement peu faite pour être malade, particulièrement peu préparée. Pour elle, la mort est surtout une atteinte physique à sa beauté. Ce sont, si vous voulez, les rapports de la coquetterie et de l'angoisse.

Nous arrivons au bistrot. Cléo-Corinne est fâchée.

Les hommes nous ont renvoyées. Ils ne veulent pas de nous chez le bougnat. Je ne leur parlerai plus jamais.

La belle Corinne boude comme une petite fille. Elle est aussi peu coquette qu'un petit garçon. Probable qu'avec un long fume-cigarette, elle pousserait un cerceau.

Agnès Varda dit :

— *C'est bien mieux comme ça. Elle a la volupté naturelle.*

Prêt à emballer

Entre deux olives, Agnès Varda est pendue au téléphone.

— *Aujourd'hui, il faut que je trouve l'amant. L'amant doit tourner jeudi, à la quarante-huitième minute. Il passe chez Cléo. Il lui dit qu'il est fatigué. C'est une visite triste, indifférente. Cléo répond qu'elle est fatiguée. Il lui dit qu'elle est toujours malade. Elle interroge : « Et si j'étais vraiment malade ? » Alors il se moque ; il lui répond : « Tu as trop d'imagination ». C'est tout. Il me faudrait un bel amant, avec un parfum d'amant. Que tout le monde se dise : c'est « l'amant ». Il me faut un amant traditionnel, un monsieur qui a une danseuse.*

L'amant des « Amants », Vilallonga, voilà. Il me le faut pour jeudi.

Téléphone, retéléphone. La pause est finie. Agnès Varda a mangé trois olives, bu une menthe parce que c'est *« à la fois bouillant et glacé. Vous connaissez la menthe ?*

— Oui.

— *C'est bon, hein ?*

Les cinq sens d'Agnès comptent pour dix.

Elle hume longuement sa tisane.

— Est-ce dur pour une femme d'être metteur en scène ?

— *C'est fatigant. Je me lève à cinq heures du matin, pour me mettre en train, réfléchir. Je suis sur le plateau vers huit heures. Le soir, après le tournage, il faut aller à Montmartre pour voir les « rushes » et puis je vais au montage jusqu'à minuit, deux fois par semaine et le dimanche. On monte à mesure puisque c'est chronologique. Les plans sont tellement minutés que c'est presque prêt à emballer.*

Nous revoici dans l'atelier. Le musicien Michel Legrand, qui joue le rôle du pianiste de Cléo, compose vraiment une chanson pour Cléo.

C'est Agnès Varda qui a écrit les paroles, comme elle a écrit seule tous les dialogues du film.

L'habilleuse, la script, les Roger (trois techniciens qui s'appellent Roger tous les trois), tout le monde se met à fredonner.

Tu joues du piano et du violoncelle
Moi je joue de la prunelle
J'en joue, c'est fou.
Tu joues des noires et des blanches
Moi je joue des hanches
J'en joue, c'est fou. (etc.)

On le chante en slow, et puis en fox. Qu'est-ce qui est mieux ?

Le travelling est prêt. Agnès Varda parle tout bas avec le cadreur, puis avec l'opérateur. Elle monte sur le chariot.

— *Bernard, on demande de ne plus marcher quand le moteur est ordonné.*

Tout le monde se tait. Sur le chariot, Agnès Varda, c'est le patron.

— Est-ce que c'est dur de diriger des hommes ?

— *Aucun problème. L'autorité ce n'est pas de crier. Non, ce qu'ils ne pardonnent pas, c'est de ne pas savoir ce qu'on veut. On ne peut pas dire : « Donnez-moi ce 500 watts », en montrant un 200. Le seul problème, c'est la formation technique. Si on connaît le métier, il n'y a plus de différence.*

— Comment vous est venue l'idée de ce film ?

— *Comme toujours, dans ce que je fais, cela vient des lieux.*

Au départ, je voulais faire une traversée de Paris, mais Paris vu par quelqu'un qui a un œil spécial. Pourquoi pas l'œil de quelqu'un qui va mourir ? Pourquoi pas une femme ?

Pourquoi pas Hans Baldung Grien ? Ce qui m'intéresse toujours, c'est la façon d'appréhender la réalité. Dans « La Mélangite », le film que j'ai préparé et pas tourné encore parce que c'est un film plus cher, le héros mélange tout. Sète et Venise. Son passé, son avenir. Il a des difficultés à saisir la réalité. La photographie, c'est une façon de saisir la réalité. Un don d'observation. Pas de création. On n'invente pas, mais on a le pouvoir de choisir sa réalité. C'est pour cela que j'aime toujours la photographie.

Cette année, ce sera la première fois depuis quinze ans que je n'irai pas à Avignon, avec le T.N.P.

Je m'approche des hommes.

— Comment c'est d'être dirigé par une femme ?

— *Eh bien ! finalement, c'est mieux. Elles savent tellement bien ce qu'elles veulent !*

Un parfum d'amant

Elle part. Elle a rendez-vous avec José Luis de Vilallonga.

— *Je l'habille. Je lui mets son chapeau. J'en fais un amant de bibliothèque rose. Il sera merveilleux.*

Jeudi. L'amant est là. Il n'a pas de nom dans le film. Il s'appelle « l'amant ». L'équipe, qui ne le connaît pas, l'appelle « l'amant ». *« Qu'est-ce qu'on en fait de l'amant ? » « Est-ce qu'il faut maquiller l'amant ? » « Où il s'assoit, l'amant ? »*

L'amant est là, très décontracté. Tempes superbes, teint basané avec juste ce qu'il faut de sillons distingués, saphir en chevalière, escarpins à boucles.

Son parfum ? Un parfum d'amant, comme dit Agnés Varda.

Son métier ? Amant, voyons. A l'instar du héros de son nouveau roman, « L'homme de plaisir » (1) *qui émerge de la robe de chambre, mince et brutal comme une lame de couteau* (p. 31)... *une bouteille de champagne à la main* » (p. 36), etc.

Cléo et « l'amant » sont face à face.

Agnès Varda dit :

— *Ils ont l'air de deux bûches.*

(1) Par José Luis de Vilallonga (191 pages, Editions du Seuil).

Qu'est-ce qu'on pourrait imaginer pour les mettre en forme ?

Elle prend Cléo à part.

— *Tu es une ensorceleuse. Ensorcelle, ma belle, ensorcelle !*

Cléo ricane.

— *Peut-être qu'il a déjà le coup de foudre !*

« L'amant » putatif reste pensif !

— *Ce lit, on dirait le fort Vauban !*

Agnès Varga se fait engageante.

— *Vous savez, une fois qu'on est dessus, c'est comme tous les lits.*

— *Evidemment, évidemment.*

Le spécialiste évalue les oreillers. Il s'assoit à côté de Cléo. Il est, sur le lit, comme un poisson dans l'eau. Maintenant, tout va bien. Tout est en place.

Agnès Varda, mine de rien, main de fer et gant de velours, réclame : *« Moteur »*.

MICHELE MANCEAUX.

(*) De g. à dr., Liliane Kermadec, photographe, Alain Levant, cameraman, et Agnès Varda.

LA PAGODE
M. (LE MAUDIT) de FRITZ LANG

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des italiens

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRABAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

MARBEUF-AUBERT PALACE
GAUMONT THÉATRE
PALAIS ROCHECHOUART
LES FOLIES-ARTISTIC DOUAI
Un Super-Policier signé FRITZ LANG
Le diabolique Docteur Mabuse

HOMMES

Kenji Mizoguchi

86 films en 34 ans, 3 Lions d'Argent consécutifs à Venise : qui était ce metteur en scène japonais, mort en 1956, déjà idole des cinéphiles, et que la France a découvert cette année ?

L'EVENEMENT cinématographie majeur de ces dix dernières années n'est peut-être pas l'apparition des nouvelles vagues française, new-yorkaise, russe, italienne ou polonaise, mais la révélation du cinéaste japonais Kenji Mizoguchi, dont un cinéma parisien vient de passer « La vie d'O'Haru, femme galante », après « Le Héros sacrilège ». La raison en est simple. A l'exception de deux ou trois spécialistes du cinéma nippon, qui, en 1951, connaissait l'existence de Mizoguchi ? Or, aujourd'hui, nombre de cinéphiles le considèrent comme l'un des plus grands réalisateurs de l'histoire du cinéma.

Il fallait, pour en arriver là, surmonter deux obstacles. Le premier : éliminer l'élément d'exotisme. En effet, lorsque le Japon décida en 1951 de participer à nouveau aux festivals cinématographiques européens, ce pays joua la carte de sa civilisation millénaire. Le prestige de ses légendes glorieuses n'était pas de trop pour effacer la réputation de barbarie sauvage que cette nation s'était acquise pendant la guerre. D'où sa volonté, pour sa rentrée dans le concert culturel des nations, d'imposer l'image, non moins vraie d'ailleurs, d'un peuple profondément artiste, au raffinement suprême.

Gavés de moyen âge

L'opération de prestige réussit au-delà de toute espérance. Ce fut un choc à Cannes, l'enthousiasme à Venise. Pendant quatre ans, le Japon rafla le maximum de prix à chaque festival. Le spectateur était transplanté dans un autre monde à la merveilleuse beauté plastique. Ce fut l'époque de « Râshomon », (Venise, 1951), des « Portes de l'Enfer » (Cannes, 1954), des « Sept Samouraïs » (Venise, 1954). Les films de Mizoguchi, qu'une production spécialisée cantonnait dans ce genre, entraient par excellence dans cette catégorie. Il est le seul cinéaste au monde à avoir obtenu trois ans de suite le Lion d'Argent de Venise : en 1952, pour « La vie de O'Haru » ; en 1953, pour « Les contes de la lune vague après la pluie », son film le plus célèbre en France et, en 1954, pour « L'intendant Sansho », que Paris a découvert l'année dernière et qui a obtenu le Prix de la Nouvelle Critique comme meilleur film étranger de l'année 1960. En 1955, Mizoguchi défendait les couleurs nippones à Cannes avec « Les Amants crucifiés » et à Venise avec « L'impératrice Yang Kwei-fei », l'un des sommets de son art, qui fut également projeté à Paris l'été 1959.

Mais, dès 1955, à Venise, le charme était rompu. Voici par exemple comment Georges Sadoul rendait compte de « Yang Kwei-fei » : « *Il se peut que « L'impératrice Yang Kwei-fei » surpasse « Les Portes de l'Enfer ». Mais l'effet de surprise est passé. Nous sommes gavés de moyen âge japonais.* »

Un soir de 1958

La seconde difficulté consistait à découvrir la grandeur de Mizoguchi à travers, précisément, ce « moyen âge japonais ». Lorsqu'il mourut, en août 1956, sa disparition fut à peine signalée. « Les Cahiers du Cinéma », qui s'étaient pourtant faits, à l'époque, ses meilleurs diffuseurs, concluaient ainsi une petite note nécrologique : « *La mort de Mizoguchi prive le cinéma japonais de l'une de ses cartes maîtresses.* » C'est un peu comme si l'on avait dit, à la mort de Mozart, que la musique autrichienne venait de perdre son meilleur fleuron. A partir d'un certain niveau, pourtant, la nationalité d'un artiste n'a plus d'importance. Bach et Mozart ont pour patrie la musique, Titien ou Velasquez la peinture, Mizoguchi comme l'Allemand Murnau ou l'Autrichien Fritz Lang, le cinéma.

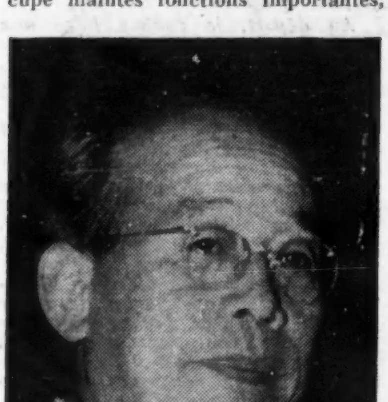
C'est cette évidence qui apparut lors de la rétrospective Mizoguchi à la cinémathèque en 1958. Quelques soirées suffirent à montrer clairement aux cinéphiles qu'il n'y avait aucune commune mesure entre l'œuvre de ce grand maître et celles de ses collègues japonais. On commença alors à s'intéresser vivement à l'homme et à sa carrière.

Kenji Mizoguchi est né à Tokyo le 16 mai 1898. Le dessin l'attire dès sa prime jeunesse. Il décide d'entrer vers 1910 dans un institut d'art occidental du Tokyo moderne. Il s'adonne spécialement à la peinture. Il passe son diplôme, mais la mort de sa mère le contraint à travailler. Il devient dessinateur dans un journal de Kobé, de 1915 à 1919. Cette année-là, de retour à Tokyo et en chômage, il va vivre dans le Mukojima, un vieux quartier réservé aux distractions. Il y rencontre un célèbre réalisateur de l'époque qui l'engage comme acteur. Mizoguchi est alors servi par la chance. C'est l'époque où l'on commence à faire jouer les rôles féminins par des femmes. Les acteurs hommes qui tenaient ces emplois décident de faire la grève. On nomme les acteurs hommes en surnombre assistants-réalisateurs. Mizoguchi est du nombre. Et en 1922, à vingt-quatre ans, il réalise son premier film. Il en tournera quatre-vingt-six en trente-quatre ans, soit une moyenne de trois par an. Ce qui fait de lui un des cinéastes les plus féconds de l'histoire du cinéma. Si l'on songe que nous ne connaissons qu'une douzaine de ses films, il faut se rendre à l'évidence : Mizoguchi, mort à Tokyo le 24 août 1956, n'a pas fini de nous surprendre.

Féroce avec les comédiens

De son vivant, il est tenu en haute estime par les milieux officiels de son pays, à défaut des critiques qui voient en lui une sorte de Delannoy. Il occupe maintes fonctions importantes, tant pour le compte du gouvernement que pour celui des organisations d'extrême-gauche. Il est, entre autres, président de l'Ofuna, une commission de contrôle organisée par les progressistes, et président de l'Association des metteurs en scène japonais. Au moment où il meurt, il est en pourparlers avec des sociétés américaines.

Les nombreux témoignages recueillis sur Mizoguchi, en particulier celui de son architecte décorateur favori, lors du dernier festival de Cannes où un hommage solennel lui a été rendu, nous le révèlent à la fois comme un artiste d'une très grande humilité devant son art, comme un homme d'une profonde générosité dans la vie et comme un artisan d'une extrême exigence dans le travail. Rien, pour lui, n'était jamais assez parfait ni assez fini. Il vérifiait tout, de la conception du scénario au montage final, en passant par les décors et les costumes, qui ont les uns et les autres un rôle capital dans ses films. Tous les éléments qui entrent dans la composition de chacun des plans *jouent* en effet, et les acteurs ne sont qu'un de ces éléments : ils devaient se plier à un jeu savant et stylisé, hérité de la grande tradition théâtrale japonaise, mais que Mizoguchi remodelait à sa convenance pour imposer son rythme propre. De là vient sa réputation de férocité avec les comédiens.



(Archives.)

KENJI MIZOGUCHI.
Une patrie : le cinéma.

(Archives.)

L'IMPÉRATRICE YANG KWEI-FEI.
Pour se libérer de toute entrave.

Des délais records

Ce souci passionné du détail n'empêchait pourtant pas Mizoguchi de tourner ses films dans des délais records : souvent moins d'un mois, alors qu'en France, la durée moyenne de tournage d'un film est de six semaines. Vers la fin de sa vie, Mizoguchi avait atteint une maîtrise et une virtuosité telles que les techniciens les plus avertis en restent confondus.

Mais il faut déjà une profonde connaissance du cinéma pour deviner cette virtuosité. L'art de Mizoguchi est fondé sur la simplicité, cette simplicité savante qui est le but final de tout grand créateur. Ce qui explique la difficulté que l'on éprouve à analyser ce cinéaste : tout dans son œuvre semble naturel et aller de soi. Il est ainsi l'un des rares réalisateurs à faire oublier la présence de sa caméra. C'est que le monde qu'il nous donne à voir est un monde essentiel, une sorte de transcription orientale du monde des Idées platoniciennes. Mizoguchi se refuse à nous montrer les effets et les causes des passions, mais les réduit à leur état de nature. Jalousie, ambition, amour ne se développent pas pour eux-mêmes. Ils sont animés de mouvements et d'un rythme qui paraissent leur avoir été attribués de toute éternité. La mise en scène du cinéaste consiste, alors, à organiser les mouvements de chaque être et à *contempler* leur danse sacrée et hiératique dans l'espace. Le regard du créateur sur ses créatures, à la fois impassible et vibrant d'amour, perce les apparences pour révéler la beauté, une beauté parfaite et idéale.

Des années de larmes

Cette beauté est le siège de l'immuable dans un monde où rien n'est stable. Passé, présent et futur se confondent en une même durée et témoignent de la fragilité des apparences. La vie, dans l'univers de Mizoguchi, est une cruelle épreuve où un instant de bonheur est payé par des années de larmes. Chaque personnage poursuit un rêve intérieur que s'acharnent à briser des lois physiques implacables et la dureté des hommes. Et pourtant c'est le cruel monde extérieur qui est un songe. Le monde idéal, dont la présence se manifeste par une beauté constante alliant la plastique à la dynamique, est seule l'authentique et éternelle réalité. C'est pourquoi les moments où les forces de coercition semblent triompher deviennent les plus beaux : la mort de l'impératrice Kwei-fei, celle de la sœur dans « L'intendant Sansho », l'apparition finale de la jeune geisha dans « La rue de la honte ».

Spiritualiste et même religieuse par certains aspects, l'œuvre de Mizoguchi est avant tout humaniste. Elle est un appel à ce qu'il y a de plus noble en l'homme pour se libérer de toute entrave. Elle se veut une protestation violente et engagée contre les forces coercitives : l'exploitation de l'homme par l'homme dans « L'intendant Sansho », les intrigues des politiciens dans « L'impératrice Yang Kwei-fei », la lutte des classes au pouvoir dans « Le Héros sacrilège » (1955), l'exploitation de la femme moderne par l'homme et les causes économiques et sociales de la prostitution dans « La rue de la honte » (1956). C'est une œuvre fondée sur la nécessité de la révolte, même si elle doit conduire à nier Dieu, un hymne à la gloire de l'homme et de sa liberté créatrice de beauté.

PHILIPPE BRUNEL.

CINÉMA

« Saint-Tropez Blues »

● *Joseph Prudhomme, à vingt ans, en slip.*

ON n'arrête pas le progrès. Autrefois, quand une bande joyeuse de gars et de filles descendait sur la Côte — chahut, baignades et flirts — on envoyait des cartes postales aux copains. Aujourd'hui, on fait un film (1).

Ce pourrait être un bon film. Et même un grand film : tout sujet prend la dimension de celui qui le traite. Mais ici tout reste banal, étriqué, déjà vu, déjà dit : petits bistros, petites coucheries, pince-guitare et pince-fesses. Derrière sa première caméra, Marcel Moussy enivré, tourne. N'importe quoi, n'importe qui. Les copains. Les copines. Les passants, les rombières. De temps en temps un éclair de vérité jaillit et nous suggère que son film, avec un peu d'ambition, aurait pu surmonter sa futilité et donner une suite de charmants tableautins pointillistes. Mais « Saint-Tropez Blues » est un film « sans prétention », c'est-à-dire condamné à la vanité.

Les gars et les filles, eux, font ce qu'ils peuvent. Généralement pas grand-chose. A force de nullité fascinante, Marie Laforêt finit par rejoindre son personnage ; moins bien partagés, Jacques Higelin et Pierre Michael n'échappent pas à la convention. Le plus drôle est Chabrol, dans une silhouette de metteur en scène nouvelle vague. Quant aux couleurs, je me suis un temps demandé ce qu'elles évoquaient. Et soudain, chromos, images, direction d'acteurs, tout a trouvé son style, celui des bandes publicitaires, ces petits chefs-d'œuvre de l'entracte. Mêmes gags, mêmes dialogues, mêmes grimaces laborieuses, mêmes visions rose-et-vert de plages, parasols et voitures de demi-luxe au bord de la Grande Bleue. A la longue, cela devient obsédant. On a l'impression que les mouvements vont se figer et une voix crever l'écran : « *Pas de belles vacances sans Floride !* ». C'est un peu cela, d'ailleurs ; le film se termine sur une chanson : « Rendez-vous à Saint-Tropez ».

Toute la rhétorique d'une critique terroriste ou bénisseuse ne me fera pas croire à la jeunesse de pareils films. C'est Joseph Prudhomme à vingt ans, en slip.

« Le mal de vivre »

● *« L'être le plus extraordinaire que j'ai rencontré. »*

« LE mal de vivre » (2), d'Irvin Kershner, échappe à la critique proprement dite. C'est un honnête film catholique de la série B sur le thème du rachat des criminels par un « prêtre des bas-fonds ». Les auteurs n'ont pas cherché à surprendre, mais à convaincre. Dans ce dessein, ils ont assagi la caméra, repoussé toute audace technique et bâti leur scénario sur des éléments éprouvés. La convention, ici, éclate de bonne foi : aussi sûrement que le jeune dévoyé allait être sauvé, la suspicion de la Société le rejette au crime et, dans la maison cernée par les flics, le bon Père Jésuite lui fait tomber *in extremis* l'arme des mains. On a compris que nous sommes en pleine morale du Reader's Digest et que ce curé rédempteur — interprété par Don Murray, digne successeur de tous les prêtres de choc du cinéma américain — figure assez bien « *l'être le plus extraordinaire que j'ai rencontré* ».

Et pourtant ce film n'est pas méprisable et, par instants même, réussit à nous émouvoir. D'abord, par sa sincérité évidente, presque à l'état brut, ensuite par quelques franches embardées au-delà d'un facile idéalisme. Dans beaucoup de films semblables, le criminel repenti marchait avec ferveur à la chaise électrique, le mot « Fin » s'inscrivant sur son visage transfiguré. Ici, les portes ne se ferment pas au bon moment pour épargner notre sensibilité d'honnêtes gens. Nous entrons avec le condamné dans la chambre à gaz ; nous voyons, dans ce lieu de ténèbres où il n'y a place ni pour la prière ni pour le remords mais seulement pour la peur, l'homme haleter, se crisper sous les courroies, suer « Dieu sait quelle sueur » et tenter dérisoirement de retenir sa respiration. Et tout à coup, ce film prédicant passe la propagande religieuse et devient un réquisitoire, non seulement contre la peine de mort, mais contre l'ordre social, c'est-à-dire le désordre organisé.

« Le mal de vivre », Prix de la Centrale Catholique à Cannes, n'est donc pas seulement une œuvre apologétique mais, dans les limites de la morale restreinte du bien et du mal qu'il s'est assignée, un effort loyal de bonne volonté.

(1) Berlitz, Paris, Wepler-Pathé.
(2) Mercury.

GYMNASE
J.P. SARTRE
HUIS CLOS
et
La P... respectueuse
dans une mise en scène de J.-Le Poulain
LOCATION PAR TELEPHONE

« Le dingue du palace »

● *Un bon Jerry Lewis.*

PAS de scénario : rien qu'une suite de sketches ultra-rapides où Jerry Lewis rassemble autour de lui tous les fantaisistes, imitateurs et clowns musicaux qui ont eu dernièrement leur petit succès à Broadway. Ils refont leur numéro et lui, de temps en temps, fait le sien. Cela va du très drôle au moins drôle et même, deux ou trois fois, au pas drôle du tout. Mais en somme le rire l'emporte et c'est un bon Jerry Lewis (3). Surtout pour ceux qui aiment ça. Et par temps de fortes chaleurs.

MORVAN LEBESQUE.

(3) Elysées-Cinéma.

(Archives.)

MARIE LAFORÊT DANS « SAINT-TROPEZ BLUES ».
Autrefois, on envoyait des cartes postales.

THÉATRE

« The Connection »

● *L'art dramatique considéré comme un stupéfiant.*

CREEE avec un succès qui s'affirma progressivement dans un petit théâtre hors de Broadway, le 15 juillet 1959, froidement accueilli à Londres, sur une scène trop grande, en février dernier, « The Connection » de M. Jack Gelber, que le Living Theatre de New York est venu présenter au Théâtre des Nations dans la mise en scène originale passe pour l'exemple le plus intéressant du théâtre américain d'avant-garde aujourd'hui (1).

Il n'y a pas de rideau. La scène, éclairée par une ampoule nue, verte, est meublée comme une chambre banale, assez sordide, et des acteurs y sont déjà quand nous entrons dans la salle. Un bonimenteur, volubile, cordial, agité, monte de la salle sur la scène et nous présente l'auteur, Mr Jaybird (ce qui sonne un peu comme le vrai nom, Gelber). Celui-ci, nous dit-on, n'a pas écrit une pièce, mais une sorte de schéma général : le problème de la drogue est à l'ordre du jour, on a importé d'Amérique quelques drogués qui vont improviser devant nous sur les thèmes de Jaybird et quelques musiciens, drogués également, qui improviseront du jazz...

Le mécanisme est donc à peu près celui des « Nègres » de Jean Genêt où de vrais Noirs jouaient les faux Blancs pour un public qui lui-même... etc. Il s'agit de créer un jeu de miroirs entre la fiction et la réalité : les vrais acteurs (ceux dont les noms sont au programme) sont de faux drogués, ou de vrais drogués qui sont de faux acteurs et ainsi de suite. Le bonimenteur, l'auteur et les deux photographes qui sont censés tourner un film pendant la représentation, feront sans cesse la navette entre la salle et la scène pour mieux établir encore la continuité des deux mondes.

Puis nous assistons à cette sorte de psychodrame improvisé (faussement improvisé, bien sûr ! tout est écrit, prévu jusque dans le moindre détail de mise en scène dans le texte publié, à Londres par Faber and Faber). C'est-à-dire qu'il ne se passe rien. Les drogués attendent leur fournisseur (« the connection »), ils parlent, ils se taisent, un homme vient mettre un disque, on écoute, l'homme s'en va, les musiciens jouent du jazz ; après l'entracte le pourvoyeur arrive avec une sœur de l'Armée du salut dont il a dû se faire accompagner pour échapper aux flics, tout le monde se drogue, on joue du jazz, un drogué devient violent, un autre prend une dose trop forte et y reste presque, etc. Cela dure trois heures, cela peut durer plus selon l'importance du jazz...

Une denière frontière

Cela ne présente à peu près aucun intérêt ; le texte est sans valeur littéraire, la musique vaut ce qu'elle vaut, mais nous l'écoutons mal de toute façon parce que nous nous sommes assis dans la salle avec nos oreilles d'écouteur de théâtre, et non d'écouteur de concert. Les comédiens (blancs ou noirs indifféremment, tel rôle peut être tenu par un blanc à Paris, par un noir à Londres, etc., et cela, dans le théâtre américain, c'est sans doute une nouveauté notable) sont parfaitement naturels d'abord, puis un peu trop naturels et un peu trop stylisés à la fois. Alors ?

Le but de l'entreprise, on l'a compris, est de supprimer le rideau, l'intrigue, les caractères de tout aspect théâtral. Quand deux personnages de la salle, l'auteur et un photographe, entrent dans le jeu et se font piquer, c'est une manière d'effacer une dernière frontière. C'est l'aboutissement d'un réalisme total, dans la langue comme dans la mise en scène : on nous montre de vrais drogués, comme Antoine dans un décor de boucherie, montrait de vrais quartiers de viande.

(1) Théâtre des Nations.

Mais la frontière scène-salle s'efface dans les deux sens, si j'ose dire, il n'y a plus de scène, mais il n'y a plus de salle, nous ne sommes plus dans un fauteuil du Vieux-Colombier, nous sommes dans la chambre des drogués, et si on ne va pas jusqu'à nous administrer notre petite dose d'héroïne avec les esquimaux Gervais des charmantes ouvreuses, on nous donne cependant notre dose de cette drogue seconde, le jazz, en espérant nous faire sentir finalement les effets de cette drogue troisième, le théâtre. On part du refus de l'illusion, pour tenter de parvenir, au-delà du réalisme, à l'envoûtement. C'est l'art dramatique considéré comme un stupéfiant.

Et ne me demandez pas l'avis de l'auteur sur le problème des stupéfiants, puisque ce problème, il ne l'expose pas, il le fait vivre. Mais ne me dites pas non plus que vivre pendant trois heures avec des drogués, cela ne vous intéresse pas : car ce monde velléitaire, décomposé, truqueur et truqué, peut-être Jaybird-Gelber a-t-il choisi de vous le montrer comme Beckett vous montre des clochards et des poubelles, parce que c'est une image extrême et véridique de ce monde, notre monde : si bien que par un dernier retournement, «The Connection» agit comme un docteur et nous désintoxique de cette drogue mortelle, la vie (cela s'appelle, chez Aristote, la catharsis).

Juger M. Gelber, c'est se demander ce qu'il vaut en tant que « connection », s'il ne mélange pas à la drogue qu'il nous fournit un peu trop d'amidon ou de farine : cette sœur de l'Armée du salut, par exemple, c'est une grosse ficelle pour faire rire, ces mots d'argot, cet humour cynique, ce sont des procédés bien éprouvés. Les moments qui ont le plus d'effet et de succès dans « The Connection » sont peut-être les moments de théâtre, au sens de papa... Et le reste risque de distiller un solide ennui. Mais peut-être suis-je allergique à la « gelberine ». Et vous ?

« Les Trois Mousquetaires » à Angers

● *Pas de quoi attraper « une Angevine de poitrine ».*

IL y a chaque année un peu plus de festivals, et c'est tant mieux. Mais est-ce que les festivals ne risquent pas de fatiguer le public par leur multiplicité, ou le public de se fatiguer des festivals ? Cette année sera peut-être une année climatérique de ce point de vue. On trouvera encore de vieux murs, de vieux châteaux à utiliser comme cadres : mais pour encadrer quoi ? « Britannicus », par la Comédie-Française, ou « La Nuit des Rois », avec Suzanne Flon, est-ce un festival — ou une tournée ? Et si on veut garder au mot toute sa valeur, à la fête toute son importance, ne faut-il pas s'arranger pour que le spectateur comblé par l'harmonie du texte, du spectacle et du lieu s'en aille persuadé qu'il a vu ce qu'on ne verra pas deux fois ? Espérons que ce sera toujours le cas dans les deux ou trois quarterons de villes où les feux vont s'allumer...

Angers, c'est féodal. C'est sans doute pour cela que Shakespeare et le mélodrame y sont particulièrement à l'aise. On y joue notamment cette année « Les Trois Mousquetaires », de Dumas et Maquet, cette œuvre d'avant-garde à laquelle M. Roger Planchon s'était déjà intéressé. D'ailleurs, comme chez Planchon, il y a des banderoles déployées pour annoncer les titres des tableaux. Et comme chez Planchon le plus souvent, le spectacle est trop long : le découpage du roman adopté dure plus de trois heures, sans être toujours très clair pour cela. Mais pour le reste, il n'y a pas ici d'intentions profondes, de mystification ou de démystification, et les aventures de d'Artagnan et de ses amis retrouvent tout naturellement, à mi-chemin dans notre cœur entre le conte de fées et le western, leurs effets de comique, de charme et même de surprise.

D'Artagnan, c'est M. Robert Hirsch : une sorte de Jerry Lewis de Gascogne, qui économise sur le panache, pousse sur le comique, mais emporte le morceau. Et, adversaire à sa taille, Milady (mi Lady-Paname), c'est Rosy Varte, aussi à l'aise à la cour de France que la mère Ubu à la cour de Pologne. Mme Françoise Christophe (Anne d'Autriche), M. Raymond Gérome (Richelieu) font parfaitement ce qu'ils doivent faire, les trois mousquetaires sont un peu pâlots, et la mise en scène de Planchet-Jacques Charon sert astucieusement tout le monde et se sert fort bien des plans superposés du château du roi René. C'est un aimable divertissement qui, dimanche soir, par grand vent, bafouillait et cafouillait parfois un peu : il n'y a pas de quoi attraper, comme dit la chanson, une Angevine de poitrine (2).

« L'Ecole des Femmes » à Beaugency

● *L'amour du travail bien fait.*

RIEN de très neuf non plus dans « L'Ecole des Femmes », présentée par la Comédie de Bourges au festival de Beaugency (3). Mais cette absence de nouveauté, c'est la sagesse et ce qui fait la qualité du spectacle. La Comédie de Bourges est l'embryon d'un nouveau centre dramatique provincial : elle va depuis plusieurs semaines de ville en village avec « L'Ecole des Femmes » et « La Critique », dans un rayon d'une centaine de kilomètres autour de Bourges. A part un petit accent à la Kurt Weill dans la musique de scène, tout ici est parfaitement traditionnel. Mais tout aussi respire l'honnêteté, l'amour du travail bien fait, l'intelligence du théâtre bien compris. Mlle Nita Klein est une très bonne Agnès, M. Pierre Gavarry un très bon Arnolphe, mais ce qui compte encore beaucoup plus, c'est que toute la troupe de M. Gabriel Monnet est conduite avec amour et de la manière la plus juste. Il se pourrait bien que dans quelques années la Comédie de Bourges fasse les beaux jours d'un théâtre parisien comme la Comédie de l'Est fait actuellement ceux de l'Ambigu.

« Le Barbier de Séville »

● *Un exercice d'élèves.*

IL n'y a pas loin de « L'Ecole des Femmes » au « Barbier de Séville » : mais il y a plus de distance entre la qualité du spectacle de Beaugency et celui du théâtre des Arts, malgré le charme de Mlle Catherine Rouvel (qui a peut-être tort de coiffer Rosine à la Carmen), la drôlerie de M. Raymond Jourdan et toutes les qualités de M. Philippe Desbœuf, jeune Figaro qui comprend le rôle mais le joue trop au public, comme dans un exercice d'élèves (4).

Vittorio Gassman

● *Le concert d'un homme-orchestre.*

UN maître, c'est M. Vittorio Gassman dont le récital a été, de Dante à Pirandello, un ébouriffant étalage de virtuosité : du charme, du bruit, de la fureur, et même de la fumée, agitant un drapeau, utilisant des mannequins sans voix ici et la voix sans corps du magnétophone là, ce n'est plus le monologue d'un comédien, c'est le concert d'un homme-orchestre (5).

ROBERT KANTERS.

(2) Vous pouvez encore voir « Les Trois Mousquetaires » ce soir 29 juin et samedi 1er juillet.
(3) La tournée continue dans la région jusqu'au 14 juillet.
(4) Théâtre des Arts.
(5) Théâtre des Nations.

C'est ainsi que Maillol voyait Auguste Blanqui.

LE MAITRE DE LA FEMME

Il y a un siècle, Aristide Maillol naissait à Banyuls. A l'occasion de ce centenaire, le Musée d'Art Moderne a organisé une grande exposition en hommage au « Maître de la Femme », ce sculpteur qui, pressenti par un comité fondé pour l'érection d'un monument à Blanqui, répondit, quand on lui demanda comment il le voyait : « Une femme nue ».

CLOWNS A VENDRE

Au coin des boulevards Rochechouart et Barbès, vingt-cinq mètres de clowns, de chevaux de cirque, de Bacchus noirs et de cuisiniers blancs entourés de femmes levant la jambe et valsant comme on ne valsait que dans les « années folles », vingt-cinq mètres de peinture, sur une hauteur de trois mètres, sont à vendre.

Le Dupont-Barbès, où Leonito Cappielo a peint cette fresque du meilleur folklore parisien, va en effet être partagé entre deux commerçants. Il reste peu de temps pour la sauver.

Détail de la fresque de Cappielo au Dupont-Barbès.

RETOUR DU BEL CANTO

(Pic.)

RENATA TEBALDI.
Adorée, irritante, indispensable.

(Viollet.)

BENJAMINO GIGLI.

(Viollet.)

LUCIEN MURATORE.
Avec le torero et le champion de sport.

(Viollet.)

CARUSO.

LORSQU'ON demande à Olivier Merlin, assurément l'un des meilleurs journalistes de son époque, ce qu'il préfère au monde, il répond « prendre l'air ». D'abord pour les lecteurs du « Temps », puis pour ceux du « Monde », son goût de « prendre l'air » l'a successivement porté vers les mystères de plusieurs sports (qui a oublié les chroniques de Merlin sur le cyclisme, la course automobile, le tennis, la natation, le ski ?) et également vers la tauromachie et la danse.

Aujourd'hui, Olivier Merlin publie un livre sur le Bel Canto (aux éditions Julliard, 372 pages, 15 NF). Une gageure, semble-t-il... Il y a en effet très peu de temps que Merlin s'est pris de passion pour le chant, l'opéra et l'opéra-comique. A partir de quoi, selon sa technique lorsqu'il s'intéresse à quelque chose, il a tout appris sur son sujet, suivi les spectacles, constitué une étonnante discothèque et surtout il a fréquenté les artistes. En effet, du temps où il écrivait sur le tennis, Merlin était l'ami intime de Drobny ; il a aussi été celui du coureur Fangio, du torero Ordoñez... Voilà peut-être le secret de sa pénétration : pour comprendre comment s'exécutent un art ou un sport, entrer dans l'intimité de ceux qui le maîtrisent. Et puis, éventuellement, les imiter. Ainsi, le dimanche, au Bois de Boulogne, Olivier Merlin fait du vélo... mais — du moins à notre connaissance — il ne chante pas, pas encore...

Voici comment il parle du Bel Canto :

AVOUONS que, pendant l'entre-deux-guerres, les poncifs du répertoire lyrique paraissaient terriblement poussiéreux à la génération des stades et des salles obscures. Quand par hasard un pèlerinage familial nous fourvoyait à l'Opéra, l'ennui incommensurable que nous ressentions n'était distrait que par nos crises de fou rire.

Pourtant, le théâtre lyrique italien prend à travers le monde un regain de faveur extraordinaire.

Alors que le ballet classique, ces dernières années, perd son élan pour faire place au show d'inspiration américaine, la vieille formule du bel canto gagne chaque jour des adeptes par des mises en scène plus vivantes.

Certes, les spectateurs d'aujourd'hui, dans leur majorité, ne peuvent prétendre à la compétence des habitués de jadis. Fiers d'avoir retrouvé les goûts héréditaires, ils applaudissent facilement à tort et à travers, se montrant moins difficiles sur la qualité des voix et assez peu attentifs à l'instrumentation orchestrale.

Mais il est un autre public tout neuf qui s'est rapproché du bel canto et devient avide d'en découvrir visuellement les prestiges scéniques : ce sont les millions d'auditeurs anonymes du disque, auxquels s'ajoutent ceux de la radio, et les téléspectateurs.

DIX DISQUES

- BENJAMINO GIGLI : Récital au Carnegie Hall, 1955. *V.S.M.* « *Plaisir Musical* », *FALP* 30216.
- RENATA TEBALDI : « Operatic Recital ». *Decca LXT* 2507 (le plus ancien de ce genre d'enregistrement).
- GIUSEPPE DI STEFANO : Récital de Chansons napolitaines. *Decca LXT* 5485.
- DIETRICH FISCHER - DIESKAU : Airs d'opéras de Verdi. *V.S.M. FALP* 589.
- BORIS CHRISTOFF : « Operatic Arias by Verdi et Bellini ». *V.S.M. ALP* 1585.
- ROSANNA CARTERI et GIUSEPPE DI STEFANO : « Duos d'Amour ». *Columbia FCX* 779.
- BIRGIT NILSSON : Airs d'opéras (Verdi et Wagner). *Columbia FCX* 741.
- GEORGES THILL : Airs d'opéras français. *Columbia* « *Gravures Illustres* » *COLC* 115.
- CALLAS CHANTE VERDI A LA SCALA. *Columbia FCX* 816.
- JOAN SUTHERLAND : « L'art de la Prima Donna » (deux disques). *Decca LXT* 5616 *et* 5617.

Depuis le cylindre jusqu'au 33 tours, depuis les premiers disques à diaphragme de Caruso jusqu'aux tout derniers microsillons des étoiles de la Scala, la fée Electricité a apporté à l'art des sons des bienfaits étonnants. La pérennité par l'enregistrement, l'ubiquité par la radio et la télévision ont ainsi fait d'une émotion momentanée un engouement collectif que partage aujourd'hui une masse immense de fidèles. Sur le modèle des clubs du cinéma, les associations fondées par des « mordus » à Rome, à Londres ou à Chicago, groupant des fans de tel ou telle artiste, se réunissent périodiquement autour d'électrophones à haute fidélité pour écouter les interprétations de leurs chanteurs ou chanteuses préférés.

La prima donna...

Le bel canto enfin bénéficie du regain de publicité que tous les magazines du globe font à des « monstres sacrés » dont Maria Callas est l'exemple-type.

Que les délicats, épris de la pureté vocale, le veuillent ou pas, la Callas est la première personnalité d'après guerre — probablement la première du siècle — à avoir ressuscité pour les foules le mythe des Malibran et des Patti. La beauté photogénique de son masque de tragédienne aux grands yeux noirs, sa taille de pin-up, l'élégance de ses toilettes, son jeu scénique de star de cinéma — en dehors même de sa voix de soprano pouvant interpréter tous les rôles — jusqu'à ses cachets au poids de l'or, ses caprices et ses querelles avec tous les directeurs de théâtre, ont remis au goût du jour la figure tout-puissante que le monde de l'Opéra commençait à oublier : la prima donna.

Du coup, les grandes voix de l'Opéra — et plus que toute autre sa rivale Renata Tebaldi — se sont vues profiter du nouvel élan donné par la Callas au théâtre lyrique et les directeurs des premières scènes internationales, comptables de leurs recettes, n'ont pas été les derniers à se féliciter des débordements de la « tigresse ».

La prima donna du répertoire renaissait comme une institution adorée, irritante, indispensable. Et le bel canto renaissait de ses cendres.

...et le ténor

Le ténor a des prestiges qu'aucun autre artiste dramatique ne peut lui envier.

Avec le torero et le champion de sport, c'est l'homme qui a le plus de succès auprès des foules, particulièrement des cœurs féminins. « Il est impossible qu'une femme qui aime résiste à une voix de ténor », écrit Stendhal.

Un jeune ténor napolitain faisait des débuts catastrophiques ce soir-là dans « Rigoletto », sur la scène du Metropolitan Opera. Il était petit, courtaud et sa façon rudimentaire de chanter, la main sur le cœur, indisposait les New-Yorkais qui n'en avaient à cette époque-là que pour Reské. Quand le petit Napolitain eut interprété, avec une voix admirable, le fameux air du duc « Comme la plume au vent », la salle resta de marbre. C'est alors que l'on vit au bord d'une loge se lever un homme aux cheveux d'argent dont tout New-York connaissait la silhouette : Jean de Reské. Seul de toute la salle, les yeux brillants fixés sur le chanteur, il se mit à applaudir. Ce fut comme si une décharge électrique avait passé sur le Metropolitan. Aussitôt les applaudissements fusèrent de partout.

Le ténor inconnu était Caruso.

Mado Robin était la voix la plus haute du monde, la « soprano-sopranissimo ». L'Alboni, à la fois soprano et contralto, pouvait facilement faire la gamme du « sol bas » à « l'ut aigu » (elle remplaça même, un jour un baryton défaillant !).

Caruso possédait un larynx de baryton, mais sa puissance pulmonaire phénoménale lui permettait d'atteindre tous les registres.

Chaliapine, magnétiseur de foules et mime prodigieux, n'était pas, en fait, une grande voix, mais un habile manieur de basse.

SUR LE CLAVIER, L'ÉTENDUE DE QUELQUES VOIX CÉLÈBRES.

TÉLÉVISION

La fin d'un jeu

● ***Pendant sept ans, les candidats de Télématch ont passionné les téléspectateurs. On ne les verra plus. Pourquoi ?***

SEPT ans durant, le téléspectateur français absorba, un soir par semaine, la culture en pilules que Pierre Bellemare lui administrait dans des

(R.T.F.)
MME LEFRANC.
Un medium.

breuvages qu'il s'efforçait de varier (1). Au début, il s'agissait d'un jeu de société, quelque chose comme ces distractions que l'on s'évertue à croire drôles à la fin d'un repas de noces. Passer dans un temps déterminé sous une rangée de chaises n'appelle pas, bien sûr, des prolongements culturels. Pourtant notre pays est ainsi fait qu'il ne peut pas en rester aux plaisanteries de banquets : il lui faut penser et donner à penser. C'est pourquoi, peu à peu, s'évadant des eaux vulgaires de l'amusement gratuit, la télévision aborda des rivages plus civilisés. Au jeu succéda l'examen. Bien que Bellemare et Sabbagh se soient défendus de nous donner des cours du soir, il n'en reste pas moins évident que le téléspectateur connut la Genèse grâce au « Gros Lot » ou à « Télématch » et vit en Mlle Gavalda et M. Azoulay les porte-parole des prophètes.

M. Azoulay était le prophète de Bellemare, Mlle Gavalda celui de Sabbagh. Cette double concurrence donna au jeu des dimensions sportives et excita le téléspectateur comme une rencontre France-Springboks. La notion de jeu télévisé était sauvée, mais, en fin de compte, la culture y gagnait. La France se découvrait terre de

(R. Pichéry.)
M. AZOULAY.
Un prophète.

connaissance ; trois millions de personnes s'apercevaient qu'il y avait parmi elles des puits de science nullement taris. En 1958 — qui fut l'année des jeux pour la télévision — on s'aperçut donc que la futile distraction pouvait devenir source d'enseignement.

La bataille de Stalingrad

On s'en aperçut même trop bien car, dès qu'un concurrent « chutait » (comme on dit à la télévision), il devenait héros national et victime d'un mauvais destin. Mais au-delà de l'injustice, il y avait son prétexte et ce prétexte devenait digne d'un holocauste. On étudiait la matière traitée comme on étudie une religion pour en connaître les dogmes. A tel point que les concurrents malheureux étaient transformés — dans l'esprit des téléspectateurs — en victimes de l'Histoire. M. Iselin, par exemple — dernière Iphigénie de ces cérémonies propres à nous concilier les dieux de la Culture — inspira des recherches collectives sur la dénomination des avions de reconnaissance russes pendant la bataille de Stalingrad. C'est dire qu'après sept ans d'antenne, le tour était accompli. Parti de colin-maillard, « Télématch » s'était élevé d'abord vers certains sommets de la connaissance pour redescendre ensuite vers le byzantinisme. De la culture à la devinette, en somme.

Il n'empêche que ces émissions furent souvent des manifestations d'amour. Au début — aussi bien à « Télématch » qu'au « Gros Lot » — nous étions en présence de concurrents mieux préparés aux exercices de la mémoire qu'à la tendresse envers un sujet longtemps caressé. Mais vite, aux forts en thème succédèrent les amoureux. Mme Lefranc fut une des rares candidates à participer aux deux jeux et l'histoire de cette double candidature est une ravissante manifestation d'amour pudique.

Mme Lefranc se présenta en premier lieu à « Télématch » pour être interrogée sur la littérature romantique. Elle buta sur certains sujets et l'on comprit pourquoi lorsqu'on la retrouva au « Gros Lot » avec Alfred de Vigny. Cette fois éblouissante, elle proclama son amour en prouvant la plus minutieuse et la plus tendre connaissance de la vie et de l'œuvre de son auteur. Mme Lefranc fut peut-être la plus parfaite illustration de la transmission de pensée entre un médium et l' « esprit ». Nous entrions dans l'intimité de Vigny — non pas par la voix, les souvenirs, la science de Mme Lefranc, mais presque comme des « voyeurs ». Le jeu atteignit alors des limites qui ne furent plus jamais atteintes.

En revanche, il en atteignit d'autres avec M. Jean Baert, qui passa, aux yeux de beaucoup, pour la quintessence de l'intelligentsia. Physiquement, il était l'incarnation du premier de la classe, de l'intellectuel à lunettes, avec juste ce qu'il fallait de souffreteux dans le regard pour qu'on l'assimilât tout de suite à un pupille de la Nation. Avec lui, « Télématch »

(R.T.F.)
JEAN BAERT.
Un « bouquet ».

connut sa plus grande réussite mais aussi le commencement de la fin. En effet, ce candidat idéal ne pouvait pas être égalé ; ses successeurs, même excellents, ne pouvaient donc que provoquer une chute de tension.

Pierre Bellemare en eut si bien conscience qu'il voulut arrêter là le chapitre « La Tête et les Jambes », Baert lui paraissant à la fois un « bouquet » après lequel ne pouvait s'inscrire que le mot « fin » (en apothéose !) et l'inévitable écueil des émissions futures, si ces émissions devaient s'inscrire dans la même formule. En effet, le succès d'un candidat auprès du téléspectateur dépend de facteurs aussi divers qu'inattendus et si ses connaissances paraissent à priori devoir déterminer son choix, son physique, son comportement sont essentiels pour provoquer et maintenir l'intérêt du téléspectateur. Bien qu'ayant trouvé plus de trois cents candidats désireux de parler de Napoléon, par exemple, Pierre Sabbagh ne put se résoudre à en choisir un seul lorsque le « Gros Lot » mit ce sujet à son programme.

Parents pauvres

A ces raisons d'ordre télégénique, il faut en ajouter une autre pour expliquer la décadence et la fin de « Télématch ». En effet, à partir du moment où — volontairement ou non — Pierre Bellemare centra son jeu

(R.T.F.)
MLLE GAVALDA.
Un autre prophète.

sur la « tête », établit des questionnaires qui impliquaient cette fameuse *réponse* (« Je ne vous demande qu'une seule réponse, monsieur »), il fallait de préférence provoquer chez le candidat autre chose qu'un simple réflexe de mémoire. Cela augmentait peut-être la portée intellectuelle du jeu mais appelait immanquablement (et paradoxalement) une limitation d'intérêt. Ou plutôt l'intérêt se localisait du côté « tête ». Les « jambes » devenaient les parents pauvres ; le *mouvement* secondaire. Cela fut particulièrement sensible lorsque le candidat belge (secteur « Histoire naturelle »), M. Rossignon, pourvu des jambes infaillibles de Rik Van Steenbergen, se révéla inférieur à ces jambes. Le suspense du sprint n'arriva jamais à remplacer celui qu'aurait dû amener l'okapi ou la mante religieuse et qui manquait cruellement. Le contraire eût été bien préférable, bien plus propre à provoquer la passion du téléspectateur.

Visages de choc

A quoi tenait cette « primauté de l'esprit » ? Nullement sans doute aux vertus du cérébral, mais aux prestiges télévisuels du visage, du *gros plan*. Le mouvement n'est pas affaire de télévision. Si la chose eût été techniquement possible, c'est le visage de Van Steenbergen qui pouvait seul nous donner une émotion de la même intensité que le visage du candidat « séchant » ou triomphant. Car le décalage entre le cerveau de M. Rossignon et le mollet du merveilleux cycliste, l'impossibilité où se trouvait Van Steenbergen, malgré sa supériorité, de détourner absolument notre attention de M. Rossignon, ne naissaient pas du tout d'une préséance intrinsèque de l'Histoire naturelle, mais de l'instinctif besoin du téléspectateur de scruter l'expression d'un visage, de *lire* sur ce visage un déroulement dramatique.

Dévoreuse de visages, la télévision ne pouvait être que *provisoirement* le paradis des jeux. La France pouvait à la rigueur se révéler un réservoir inépuisable de forts en thème ; inévitablement, elle ne pouvait fournir éternellement des *visages de choc*.

JACQUES MOURGEON.

(1) La première de l'émission a eu lieu le 25 octobre 1954, la dernière le 8 juin dernier.

ANFORA - 51, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Art abstrait : Adams, Alleyn, Borderie, Bucholz, Davring, Delaporte, Lepatre, Maille, Varga. Sculpt. de Michel Sima.

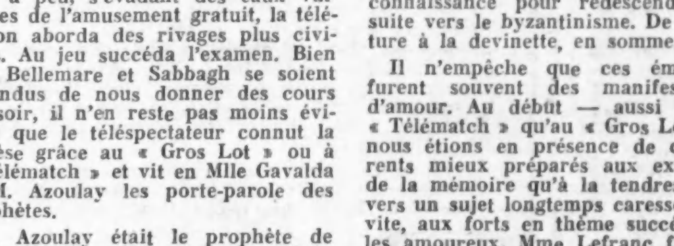
GALERIE BUCHER
53, rue de Seine
BYZANTIOS - CHELIMSKY
CARRADE - MIHAILOVITCH

KAPLAN GALLERY
LANSKOY
LONDON

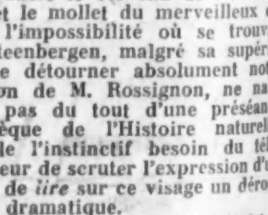
GALERIE DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (VIe)
TROMPE L'ŒIL RACOF

L'ŒUVRE DE ARNE JACOBSEN
ARCHITECTURE - MEUBLES - TAPIS - TISSUS - LUMINAIRE - COUVERTS
MAISON DU DANEMARK
142, avenue des Champs-Elysées
Du 29 juin au 14 juillet
Tous les jours de 12 à 20 heures - Le dimanche de 15 à 20 heures - Entrée libre

GALERIE HOCHE - SAINT-HONORÉ
264, Faubourg-Saint-Honoré - CAR. 25-95
POLIMENO
ŒUVRES RÉCENTES

GALERIE MAEGHT


tapis d'art contemporain
Exposition permanente
5, rue La Boétie - Paris 8e
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogensky
Galerie ouverte tous les jours sauf le dim. de 14 h. 30 à 19 h. (Tél. : ANJ. 10-93)

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
HARTUNG


L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de REGIE-PRESSE)

La ligne se compose de 28 lettres, signes ou espaces (minim. 2 lignes) Les réponses peuvent être domiciliées à nos bureaux. Elles sont reçues et réexpédiées moyennant un tarif forfaitaire de 3 NF

Offres d'emploi

CADRES

STE FRANÇAISE AFFILIEE A GROUPE INTERNATIONAL recherche pour son département RACC. FLEXIBLES et JOINTS
CADRE TECHNICO-COMMERCIAL
CHARGE
PROMOTION VENTES
30-45 ans. Solide format. base ING. H.E.C. ou EQUIVALENT AYANT EXPERIENCE VENTE A L'INDUSTRIE
Capable implanter réseau ventes et mise en œuvre publicité (catalogues)
ANGLAIS SI POSSIBLE
Situat. intéressante dans firme pleine expansion
Ecrire sous référence JE 739 A
E.T.A.P. Etude Travail Applic. Psychotechn.
4, rue Massenet. PARIS (16e)
DISCRETION ABSOLUE

IMP. GROUPE ALIMENTAIRE
RECHERCHE POUR POSTE
DIRECTEUR GENERAL
ADJOINT
HOMME 32-36 ANS
BONNE CULTURE GENERALE
EXPERIENCE COMMERCIALE
A UN NIVEAU ELEVE
TRES FORTE REMUNERATION
Adresser C. V. avec photo à
PETIT (service O.Z.)
Boite postale 310-08 Paris

Jeune Directeur de Société Parisienne recherche
UN CHEF
Services administratifs, capable de le seconder efficacement. Envoyer C. V. détaillé, prétentions à : No 7.572 PUBL. MAILLE, 18, rue Volney, PARIS (2e).

Entreprise équipem. électrique H.T., B.T. Paris recherche
INGENIEUR
CONFIRME Préf. ESE ou IEG. Adresser C.V. manuscr. et prét. à no 99354 CONTESSE Publ. 20, av. Opéra, Paris-1er qui tr.

DESSINATEURS

O.T.A.D. DEPARTEMENT SELECTION
13-15, r. des Sablons, Paris-16e
recherche pour
TR. IMPTE ENTREPRISE
TRAVAUX PUBLICS
Bureaux quart. OPERA
PROJETEUR CALCULATEUR B. A.
ayt expér. GENIE CIVIL et Bâtiments Industriels
TRAVAIL TR. ATTRACTIF ET FORMATEUR
sur problèmes variés
DISCRETION ABSOLUE
Adr. curr. vitae manus., photo à O.T.A.D. sous réf. 710

BUREAUX

1 secr. st. dactylo gde classe bnes notions d'anglais
3 secrét. st. dact. bilingue sténo anglaise
3 secrét. st.-dact. aid. compt.
4 st.dact. serv. comm. et compt.
2 sténo dactylos bonnes début.
1 dactylo bonne not. sténo.
2 A.compt. H.ou F. conf.et déb.
1 mécanogr. compt. s.Burroughs
2 Perforatrices Bull
2 Extractrices cartes perforées
H. sal. cant. sam. lib. pos. vac.
CENAF 30, r. N.-D-Victoires GUT. 78-19

STENO-DACTYLOS

CHERCHE POUR PETIT SECRETARIAT MI-TEMPS
Avenue Matignon
J. F.
STÉNO-DACTYLO
connaissant langue anglaise
Hor. 14 à 18 h., samedi libre. Ecr. avec C.V. et prét. no 175
LEVI-TOURNAY
5, cité Pigalle, Paris, qui tr.

DIVERS

Rech. H.ou F. 35 a. min. calc. bien pr serv. command. fourn. Employ H. ou F. serv. exportat. bnes not. anglais Bnes rémun. Cantine, sam. lib. poss. vacanc.
CENAF 30, r. N.-D.-Victoires GUT. 78-19

Ch. pr mois d'août à Paris. Professeur Lettres pouv. prépar. élève sort. de 1re à concours Littérat. histoire, géographie, niv. 1er bac. Tél. Monbrison 10 à 12 h., 15 à 18 h. MOL.87.75

Impte Sté de matér. T.P. et bâtim. rech. VENDEUR 28-40 a. gde classe. Sérieux, dynamiq. Dispos. voit. Préfér. à candidat introd. Fixe import. + Frais
CENAF 30, r. N.-D.-Victoires Mo Bourse

REPRESENTATION

Très importante firme de distribution de prod. de gde consommation rech. :
CHEF DES VENTES
pour s'intégrer à l'équipe de direction. Si vous avez 30-35 ans, des qualités éprouvées de meneur d'hommes, une connaiss. solide des techniques de vente et du droit commerc. Si vous êtes organisateur et réalisateur précis., bn. équipier et persuas. de l'efficience du travail d'équipe, capable de percevoir les problèmes commerc. dans leur ensemble tout en gard. un esprit pratique et le sens de l'effort quotidien. Si vous ne craig. pas les responsabilités, si vous avez de l'ambition. Ecr. en joig. C.V. et photo à no 54.756 AMEP, 7, rue Général-Foy, Paris, qui transm. Discr. assurée.

Recherch. représent.(tes) Pté. pr. revues tech. Contrat: VRP. Fixe + % après essai. Se prés. 91, r. Fg-St-Denis, bur. 133.

Emplois intérimaires

POUR POSTES SUPPLEANTES
BUREAU CENTRAL
340, r. Saint-Honoré (1er)
(près place Vendôme)
ENGAGE
Personnel très qualifié Secrétaires, Sténos-Dactylos, etc
Se prés. t. l. j. 9 h. 30-18 h.

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

CADRES

Ancienne Chef Secrétariat ass. rapidement traductions et correspondance franç.-allem. (thème et version) pendant les mois d'été. Téléphoner ODE. 66-67.

SECRETAIRES

SECRETAIRE DIRECTION
Licenc. ès Lett. réf. 1er ordre ch. remplacement JUILLET
Ecrire no 85.913 au Journal.

Jeune femme 35 ans, sér. référ., rech. poste secrétaire bilingue français-anglais, traductrice-rédactrice. Libre 1er juillet. Ecr. Mme FOUGERAY, bât. B 621, rue Ecole-des-Postes, Versailles.

DIVERS

3 Infirmières D.E. Etud. Kinésithérap. rech. trav. mi-temps et app. meublé pr oct. Paris-Centre. Ecr. journal no 766.191 qu. tr.

Propriétés

VENTES

VANVES
Près lycée Michelet
Universitaire muté vend d'urgence splendide pav. meulière, 7 p., cuis., s. de b., gar. tél., ch. centr., dép., terrasse 35 m2 et jard. quart. résid. av. compt. 20.000 cpt + le créd. si sériuex. M. FABRE. PRO. 67-80.

Part. vend anc. gare, gd logem. 1 ha. terr. à 300 km Sud Paris. Px 12000 NF. Ec.Herenstein, 91, qu. P.-Scize, Lyon. Tél.28-65-43

Constructions

A 150 mètres Jardin
LUXEMBOURG
PARIS-5e
25, RUE HENRI-BARBUSSE
Studios et Appartements 2 et 3 pièces gd standing
5e ét. en cours, livr. hiver 61
CREDIT POSSIBLE
60 %
Renseignez-vous à
G.E.C., 31 r. Bassano (8e) **BAL.99.19**

Immeubles

VERSAILLES, RIVE DROITE, hôtel particulier style moderne. Splendide réception, 8 ch., gar., jardin, très calme. 950-0? ?3.

Appartements

VENTES

SIP-SIP
74, R. LAFAYETTE - METRO CADET - PRO. 67-80, 97-64.
REPUBLIQUE, stud., c., w.-c., conf., av. cpt 3.000
CHARENTON, 3 p., c. cft, petit jardin. Avec 4.000
N.-D. LORETTE, b. 2 p. cuisine, bains. Avec 5.000
Tous libres. Visite immédiate et gratuite.

6e RIVE GAUCHE Grand studio. caractère. tt cft. Tél.ELY.93-47

ANTONY, 3 min. du métro, libre, 3 p., cuis., salle de b., loggia, tout confort, 69 m2 dans imm. neuf, tr.ensol., calme, vue impr. sur parc. Tél.BER.06-02

PARTIC. vend 3 p. cuis., bains, imm. neuf, 15e. BLO. 48-14.

SURESNES Splendide 4 pièces entrée, bains + cuis. équipés, loggia, garage, tt conf. imm. 1956 av.vue s.bois, soleil, prix int. Crd. fonc. TRI. 01-86

ASNIERES Splendide 3 pièces 80 m2, cft total, ét. élevé, ascens., grand stand. Avec 35.000 NF. BOL. 20-50.

MARAIS 3 p. 90 m2 + alcôve pr. cab. toil. Possib. bns, cuis., w-c, débarr. 53.000. Poss. créd. DEP : PIG. 96-90.

LOCATION NON MEUBLEE (OFFRE)

PYR. 66-60 4 pièces 320 NF

LOCATIONS DEMANDE

Secrétaire de « L'Express » cherche CHAMBRE PARIS. Ecr. L'Express, 29, r. Marignan (8e)

Locaux commerciaux

VENTES

RUE LA BOETIE
Belle boutique 60 m2, 2 vitr.. + 225 m2 au 1er ét. ent. ccial tout cft, murs et fond. Rens. REAL, OPE. 72-13.

AVENUE DE LA REPUBLIQUE IMMEUBLE comm. et industriel 400 m2 au sol. 1.200 m2 planchers, pour commerces div. industr. non class. ou entrepôt, porte cochère. En toute propr. 450.000 NF. SOFRAG. 7, rue d'Uzès (2e). CEN. 60-51

LOCAUX INDUSTRIELS

Banl. Ouest, à côté métro, en plein centre de l'auto, cède local industriel, 150 m2, mécanique génér. Mot. Diesel, etc. Tr. bonne client. Ch. aff. imp. Poss. logem. Ec. no G-6861 JI

DEMANDES

RECHERCHE LOCAL
300 m2 minim.
Très clair
Plain-Pied
près métro Sentier
Ecrire Journal no G. 7.140

Capitaux

Revenus import. et stables EXEMPTS DROITS SUCCESS. Détaxe 35 % surtaxe progress. disponibilité et sécurité SITEG. 7, bd Malesherbes - 8e

Propositions commerciales

37 ans. DYNAMIQUE entreprenant, disposant
120.000 NF
pour majorité dans Sté commerc. ou industr. Ecrire no G-7.216 Journal.

Pour une mise de Fonds de 15.000 à 17.500 NF Possibilité Crédit longue durée. Amortissement record et bénéfices très importants exploitation facile garantie totale. (Mcahine à glace dégustation). Ecrire A.C.C.F. 8, r. Helder. PRO. 04-08.

JE PRENDS LES RISQUES Assumerais responsabilités dans Société commerciale ou industrielle. Situation personnelle permet exclure toute rémunération fixe. Uniquement suivant résultats. 38 ans, ni HEC ni X mais efficace. Ec. JI G 7262

Vacances

VILLEGIATURES

ENFANTS
VACANCES EN
ITALIE
Séj. encadré en homes gd. conf. Montagne. bd de lac. plage, piscine, télé-sièges Participat. voyage compris 4 semaines : 450 NF
LOISIRS ET PLEIN AIR
OBS. 47-03

YACHT privé 18 personnes croisière îles grecques, 31-7 au 17-8, 5 cabines disponibles. Ecrire Transports et Voyages, 8, rue Auber, Paris (9e)

Allo ! Allo !
ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »
Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant
GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30
VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION
De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

LE TOUQUET
BRISTOL
Bar, Hôtel, Restaurant
★★★ A
Reste ouv. tte l'ann. T.800

Hôtels - Pensions

DESINTOXIQUEZ-VOUS
PENDANT 15 JOURS
A 1.200 M. D'ALTITUDE
en profitant du forfait pension, toutes taxes et serv. compris 495 NF dans un hôt. 3 ét. Ecr. G.BOISSON
HOTEL MONT-BLANC
MEGEVE TELEPHONE 02-03-04

Occasions

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes.
JAS. 25-65

ANTIQUAIRE se déplace dans toutes rég. pour l'achat de tous meubles anc. et obj. d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles.
WAG. 04-89

Bonnes adresses

PLACEMENT AU PAIR

SPECIALISTE PLACEMENT AU PAIR, dispose nombreux postes, milieux choisis en Angleterre. Place jeunes filles étrangères sélectionnées dans FAMILLES EN FRANCE
CONDUIT BUREAU
68, r. Lafayette-9e. LAF. 02-25

Autos

VENTES

D.S. 19
CONTROLE 61
GARANTIE TOTALE
Toutes teintes
Petit comptant
Long crédit
BANVILLE
Concessionnaire
CITROEN
59 rue Pierre-Demours CAR. 34-01 **59**

AUTOMBILES
CARDINET
CONCESSIONNAIRE
Véhicules toutes marques provenant le nos reprises
1957-58 100 NF SOUS ARGUS
1959 200 NF SOUS ARGUS
1960 300 NF SOUS ARGUS
CREDIT - REPRISE
Poss.de GARANTIE-ASSURANCE
Ec. ou tél. VAILLANT. CAR.45.00
23-25, r. Cardinet, Paris (17e)

LAMARCK-AUTOS
OCEANE 58 radio exc. ét. 7.200
DAUPH. 60 ivoire parf.ét. 4.600
ELYS. 57 grise, parf. ét. 3.600
DAUPH. 58 paille parf.ét. 3.600
ELYSEE P 60 - 59 ivoire toit noir tr. b. état 5.000
VESPA 59 bleue exc. ét. 2.400
4 CV 53 bleue parf. état 1.500
REGENCE 57 bon état. 4.000
403 1re main 6.700
VEHIC. REVISES et GARANTIS
96, rue Caulaincourt (18e)
ORN. 80-92

TARIFS
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SECONDE SESSION 1961
PROPEDEUTIQUE - LETTRES
PROPEDEUTIQUE - SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N.)
Examen d'entrée à l'INSTITUT DES SCIENCES POLITIQUES
★
Préparation sur place
Quatre semaines de travail intensif du 28 août au 23 septembre
★
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
WAG. 28-33 CAR. 22-06
Inscription par correspondance
ou au COURS FIDES tous les jours de 16 heures à 18 heures

Productivité
AIGLE EAGLE
Equipez vos bureaux avec des "outils" efficaces qui augmenteront le rendement de votre personnel : le mobilier indispensable à l'activité moderne des affaires.
- Visitez librement nos 2.200 m² d'exposition
- 800 modèles toujours en magasin
- Une solution pour chaque problème pour chaque budget

AIGLE - 21, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

LES NOUVEAUX FELLAGHA

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

ON a beaucoup comparé de Gaulle à Louis XIV. Et si c'était Louis XVI ?

L'Université, la Fonction publique, l'Armée, la Paysannerie sont devenues des féodalités qui traitent avec le Pouvoir sur la base de rapports de force. En vérité, il ne reste plus hors dissidence, provisoirement, que la classe ouvrière.

Mais si les ouvriers demeurent à l'heure actuelle les Français les plus dociles, on le doit, qu'on le veuille ou non, au Parti communiste. La classe ouvrière est la seule qui dispose d'un encadrement discipliné, éprouvé, doctrinaire.

Si l'on songe que la France est en état quasi insurrectionnel, depuis la Faculté de Paris jusqu'aux fermes de Guéret, sans que l'appareil communiste ait encore bougé d'un pouce, on entrevoit à quel fil ténu est suspendu dans ce pays le passage à la révolution.

DEPUIS trois ans que dure le régime gaulliste, il n'y a pas eu plus calme, on serait tenté de dire : plus coopératif, que le Parti communiste. Chacun peut interpréter cette attitude à sa manière : sage patience politique (les événements de ces jours-ci inclineraient à le penser) ; priorité donnée à une stratégie mondiale fixée par Moscou ; ou encore sclérose de cadres vieillissants... De toute manière, deux faits demeurent :

1° La société française est en état quasi anarchique sans que les communistes y aient contribué ;

2° Les communistes disposent d'une puissance largement suffisante pour donner maintenant, s'ils le jugeaient opportun, le coup d'épaule supplémentaire qui ferait tout basculer.

De Pékin est arrivé au début de cette semaine le message suivant : « La population chinoise appuie fermement les paysans français dans la lutte qu'ils mènent pour défendre leurs intérêts vitaux et exprime sa profonde sympathie pour cette lutte héroïque contre la politique réactionnaire des monopoles et leur gouvernement. »

C'est à peu près dans ces termes que le Kremlin encourageait et saluait, il n'y a pas très longtemps, les débuts du soulèvement de Fidel Castro à Cuba.

Bien sûr, la France n'est pas une petite île sucrière, et de Gaulle n'est pas Batista. Ce n'est probablement pas cette année encore que nous serons une république socialiste ou populaire... Mais il reste que le processus de liquidation de l'Etat est en accélération constante, qu'il n'y a plus personne à la tête pour le freiner. Ce fleuve qui grossit, ce sont des révolutionnaires du type communiste qui, à un moment donné, le canaliseront vers une forme nouvelle de société.

COMME certains d'entre nous l'ont prévu — et publiquement écrit — il y a déjà quatre ans, ce n'est pas le seul destin de l'Algérie qui se joue dans la dernière des guerres coloniales, mais celui de la société française.

La classe dirigeante française a risqué le tout pour le tout, elle a mis son Etat, son Armée au service de la colonisation — dès lors, l'issue de la guerre n'entraînait plus seulement la conservation ou la perte de l'Algérie, mais aussi du pouvoir en France. A cet égard, le passage de la IVe République à l'Etat gaulliste ne fut qu'une étape vers la décadence que nous constatons aujourd'hui.

Le message du Parti communiste chinois n'est pas si sommaire qu'il apparaît. Il signifie que tout ce qui conduit à l'anarchie est bon à prendre, car l'anarchie est un état instable, qui ne dure jamais, et qui doit finir par déboucher sur une forme de collectivisme discipliné. Castro, à ses débuts, était tout aussi loin du communisme qu'un agitateur breton ou qu'un militant de l'U.N.E.F.

AUJOURD'HUI, la vie politique en France devient le champ clos de la violence, comme en Algérie.

Quand M. Michel Debré s'est adressé aux paysans révoltés, il leur a dit :

1° Voici les centaines de milliards que l'Etat est disposé à dépenser, dans les prochaines années, pour améliorer votre sort ;

2° Les réformes qui avaient été votées, décidées, n'ont certes pas été appliquées, mais désormais le seront.

Puis il a demandé le calme en concluant : « Ce long travail, cet effort permanent, ne sont point aidés par la violence, ni par les troubles apportés à l'ordre public. Ils ne font que retarder l'effort sérieux de rénovation. »

C'est bien le langage que le gouvernement a tenu aux Algériens quand ils sont passés de la revendication au terrorisme.

Parler aux paysans de la loi-programme agricole aujourd'hui, c'est parler aux Algériens de l'intégration en 1956. Leur parler des investissements prévus, c'est refaire le coup du Plan de Constantine. On ne présente pas une aumône, ni des excuses, à des hommes qui en sont arrivés à ce point de désespoir.

Le crédit de M. Michel Debré aujourd'hui devant les paysans et les étudiants est le même que celui de M. Guy Mollet en février 1956 devant les Algériens, et que celui de M. Pflimlin en mai 1958 devant l'Armée. C'est-à-dire nul.

COMMENT tout cela va-t-il finir ? Sur les décombres de l'Etat gaulliste, comment la France se trouvera-t-elle encadrée, gouvernée, quelle forme nouvelle prendra notre vie en société ?

Il est à peu près exclu, dans la perspective actuelle, que la France devienne une démocratie populaire sans qu'un conflit militaire mondial en découle. C'est pourquoi, sans aucun doute, les choses se passeront d'une manière moins tranchée. Mais, aux formes près, c'est vers une société collectiviste que nous allons. Les Français en inventeront une à leur manière propre. Les Cubains l'ont bien fait...

L'effet de la menace d'une conflagration militaire sera d'empêcher le Parti communiste de s'emparer lui-même du Pouvoir, il pourra, comme à Cuba d'ailleurs, coopérer à la révolution sans être en mesure d'en prendre la tête.

Quel équilibre s'installera ensuite entre les différentes forces de mutation ? Pas plus que la vie d'un homme, on ne prévoit mécaniquement la politique, qui est la vie d'une société. On s'adapte, on réagit, on crée. C'est bien avant 1970, en tout cas, que de Gaulle apparaîtra comme ayant été le soleil couchant d'une société qui aura cru, à tort, trouver en lui un bouclier contre le changement.

Faut-il gémir sur les événements qui se déroulent en ce moment ? Sur l'incapacité du régime à mater les militaires dont il a reçu le pouvoir, sur la révolte de l'Université, sur l'anarchie violente du monde paysan ?

LA réponse est toute personnelle. A celui qui, aujourd'hui, jouit d'une situation confortable et s'en satisfait, à celui qui considère comme inévitable l'injustice sociale et la médiocrité de la vie des autres, à celui qui peut séparer son sort individuel d'un espoir collectif, ce qui se produit en France doit paraître redoutable. Lisez votre quotidien habituel. Vous y verrez toutes les variations de la littérature du gémissement.

Maintenant, interrogez-vous, en conscience. Etes-vous sûrs de désavouer les paysans et les étudiants qui jugent ne plus pouvoir se faire entendre que par la violence ? Etes-vous même assurés de condamner les maquisards du F.L.N., à qui on avait si longtemps promis et menti, et enfin ces officiers français qui, ulcérés et désorientés par la duperie officielle, sont devenus des rebelles ? On aperçoit combien tous ces hommes sont d'abord des victimes et quelle juste part comportent leurs révoltes, si aveugles soient-elles.

Le paysan Gourvennec, le professeur Laurent Schwartz, le commandant de Saint-Marc, M. Ferhat Abbas n'ont rien de commun dans leurs convictions ni dans leurs objectifs. Seulement, la décadence de l'Etat les a tous désespérés et ils sont devenus, ou deviennent, des hors-la-loi. La précédente République, par son indolence, a fait les fellagha algériens. Le nouveau régime, par son mépris, fabrique des fellagha français.

J.-J. S.-S.

61-57